PAUL FORT
de l'Académie Mallarmé

Édition définitive des
BALLADES FRANÇAISES
I

La ronde autour du monde

PRÉFACE DE PIERRE LOUŸS

CHANSONS. — PREMIÈRES BALLADES. — UN LIVRE D'AMOUR
MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER
PARIS SENTIMENTAL
OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS
LA BOHÈME DU CŒUR ET LES ROMANCES D'UN SOU

FLAMMARION, ÉDITEUR

Quatrième mille

PAUL FORT

ÉDITION DÉFINITIVE DES
BALLADES FRANÇAISES

I

La ronde autour du monde

PRÉFACE DE PIERRE LOUŸS

CHANSONS — PREMIÈRES BALLADES — UN LIVRE D'AMOUR
MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER
PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS
LA BOHÊME DU CŒUR ET LES ROMANCES D'UN SOU

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage :
dix exemplaires sur papier de Hollande
numerotés de 1 à 10
et vingt exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 11 à 30.

PRÉFACE DE PIERRE LOUŸS

(1897)

Les divinités qui président à la naissance des manuscrits ont en réserve trois dons, qu'elles dispensent aux plus heureux.

C'est d'abord le don de l'émotion sincère qui est aussi le don de vie et sans lequel les autres ne sont rien. La phrase qui en est touchée brûle et bat comme un cœur humain.

C'est ensuite le don du style, qui assure la durée de l'œuvre par une matière impérissable.

Enfin, c'est le don du charme : une main mystérieuse a mené quelques livres à notre chevet, comme des femmes.

Or, ce livre est né sous la triple étoile : il annonce un grand écrivain.

*
* *

Il y a six ans déjà (1), M. Paul Fort avait fait connaître son nom par une œuvre dont la génération actuelle lui sera toujours reconnaissante et qui fut le *Théâtre d'Art.* Presque seul, sans ressources, sans appui, il eut, à dix-huit ans, l'ambition généreuse de contredire, par une rivalité active et pleine de foi, le *Théâtre Libre*, où s'efforçait la jeune école naturaliste. Il enrôla des acteurs sans gages, il fit brosser des toiles par des décorateurs révolutionnaires ; il reçut des pièces absconses qu'il fit apprendre et des pièces injouables qu'il fit jouer. Il eut des auteurs et même un public qu'il attira tour à tour au Marais, à Montparnasse, à Montmartre, au Vaudeville. Le premier, il eut l'idée intelligente de mêler au plus nouveau théâtre le théâtre ancien oublié : le nom de Christopher Marlowe et celui de M. Pierre Quillard furent unis sur la même affiche. Grâce à lui, Mme Rachilde, Maurice Maeterlinck, Jules Laforgue, Charles van Lerberghe, Paul Verlaine, Rémy de Gourmont, Charles Morice, et d'autres encore qui, depuis, se sont échelonnés aux divers degrés de la célébrité, connurent la rampe. Il joua même des *Chansons de Geste*, même un Poème de M. Mallarmé. — Enfin il créa ce qui est devenu l'*Œuvre* et par là il contribua peut-être plus que personne (tant le théâtre est une

(1) *En 1890.*

puissante voix) à faire connaître et comprendre le remarquable mouvement littéraire d'une école qui aura goûté toutes les émotions, depuis les huées du début jusqu'à la vogue d'aujourd'hui.

***

M. Paul Fort ne devait pas rester longtemps directeur du théâtre qu'il avait fondé. Après cette preuve d'action, il se donna au rêve, et, dans une solitude féconde, il écrivit ses *Ballades*, livre admirable.

Le lecteur sera frappé sans doute, dès les premières pages, par la forme stylique de l'ouvrage et il n'est peut-être pas inutile de lui soumettre ici quelques éclaircissements.

Les *Ballades Françaises* sont de petits poèmes en vers polymorphes ou en alexandrins familiers (1), mais qui se plient à la forme normale de la prose et qui exigent (ceci n'est point négligeable) non pas la diction du vers, mais celle de la prose rythmée. Le seul retour, parfois, de la rime et de l'assonance distingue ce style de la prose lyrique.

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien un style nouveau. Sans doute M. Péladan (*Queste du Graal*) et M. Mendès (*Lieder*) avaient tenté quelque chose d'approchant, l'un avec une richesse de vocabulaire, l'autre avec une virtuosité de syntaxe, qui espacent

(1) Proposons de désigner ainsi les alexandrins qui comprennent douze syllabes sonores et laissent quelques muettes élidées. — (*Sur la forme des* Ballades Françaises, *voir page 273.*)

aisément les rivaux. En remontant davantage encore dans notre littérature, on trouverait même déjà de curieux essais de strophes en prose. Buffon, qui ne fit rien que de parfait, excellait à cela aussi. Sa phrase la plus célèbre en peut servir de témoignage :

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite
Est celle de ce fier et fougueux animal
Qui partage avec lui les fatigues de la guerre
Et la gloire des combats.

Si l'on veut bien lire cette phrase *de prose* selon la diction de la prose, c'est-à-dire en élidant les *e* muets de *conquête*, *fatigues* et *gloire*, c'est la strophe classique de Malherbe. L'exemple est d'autant plus significatif que l'éloignement de son auteur à l'égard de la poésie est un fait assez connu ; mais la prose des poètes en offrirait de plus fréquents. La longue déclaration de Fortunio à Jacqueline est écrite tout entière en vers de huit syllabes coupés de vers de dix.

L'assaut de Notre-Dame contient quelques-uns des plus beaux alexandrins d'Hugo. Renan, qui eût été poète, sans la contrainte de sa jeunesse religieuse, avait parfois la coquetterie de faire reposer un chapitre sur douze pierres inébranlables.

Toutefois, ce sont là des exceptions assez généralement condamnées. Si l'octosyllabe, en effet, peut être pris pour l'élément rythmique de toute prose chantante et mesurée, par contre, l'alexandrin soli-

taire détonne ; il arrête le mouvement de la phrase, il surprend comme une citation, presque comme une langue étrangère.

C'est pourquoi, si la tentative de M. Paul Fort a eu quelques précédents, elle n'en est que plus audacieuse. On trouve, d'ailleurs, des ancêtres aux méthodes les plus personnelles, et celle-ci serait mauvaise si elle était sans famille.

M. Paul Fort l'a faite sienne par la valeur théorique qu'il lui a donnée, par l'importance qu'elle affecte dans son œuvre et mieux encore par les développements infiniment variés dont il a démontré qu'elle était susceptible.

On verra, au cours de ces pages, quelle souplesse, quelle mesure et quel équilibre acquiert la phrase, en suivant, selon le tact de l'auteur, un rythme toujours en métamorphose et cependant toujours rigoureux.

Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux aînés.

Il dépend des jeunes écrivains de prouver si l'un d'eux a fondé pour longtemps le style littéraire de l'avenir.

Pierre LOUŸS.

Fontaine-Bleue, janvier 1897.

POST-SCRIPTUM

Dix-huit ans ont passé, mon cher Paul Fort,

depuis que ces lignes parurent en tête de vos *Ballades Françaises.* La préface qui saluait vos premières pages ne convient plus à la croissance magnifique de votre œuvre et vous faites trop d'honneur à cette brève étude en proposant de la réimprimer. J'avais hasardé une prédiction ; vous l'avez réalisée : c'est moi qui vous suis reconnaissant.

Nous pouvons le dire aujourd'hui, et même il ne faut pas le cacher : votre vie littéraire n'a pas toujours été « l'heureux voyage » que vos nouveaux lecteurs imaginent sans doute, s'ils ne considèrent que le point de départ et le sommet d'arrivée. Quel jeune poète ne voudrait être, ainsi que vous, connu à vingt-trois ans, illustre à quarante et pur de tout contact avec le profane ? Disons-le : votre tâche fut rude et votre mérite fut grand. Si vous aviez écouté les conseils de la critique, si, au lieu de vous créer un public à votre image, vous vous étiez soumis au public de vos aînés, vous auriez renoncé dès votre second volume à presque tout ce qui composait votre personnalité. Car on voulait bien admettre votre talent, mais on vous refusait le droit d'écrire selon le génie de ce talent. Le style nouveau qui était le vôtre éveillait moins de curiosités. On vous laissait entendre que vous aviez tort d'insister. Bref il ne tenait qu'à vous de renier votre doctrine et bien des tentations vous entouraient, mais comme celle du Doute vous fut épargnée vous avez lutté jusqu'au bout.

Et un jour s'est éveillée une génération nouvelle

qui n'avait pas eu de conseils à vous donner et qui venait au contraire en recevoir de vous. Celle-là ne discutait plus votre poétique. Où ses devanciers n'avaient voulu voir qu'une tentative, elle embrassait du premier coup d'œil une œuvre entièrement édifiée (1) ; et le mystère ajoute sa grandeur aux monuments qu'on n'a pas vu construire. Pour vaincre, il vous a suffi de persévérer.

Rappellerai-je comment cette génération vous a remercié des joies qu'elle vous devait ? Elle s'est prise pour vous d'un enthousiasme qui s'adressait à votre caractère autant qu'à votre lyrisme, et depuis que notre temps a remis en honneur le titre décerné jadis à Ronsard par Marc-Antoine de Muret, jamais prince des poètes n'eut autant de fidèles que vous en comptez dans Paris. On vous aime, mon cher Paul Fort, autant qu'on vous admire. Votre belle vie méritait l'hommage qu'elle a reçu. Ceux qui n'ont rien

(1) On sait que Paul Fort a publié, depuis l'année 1897, trente nouvelles séries de *Ballades Françaises*. En voici les titres qui montrent assez l'étonnante variété de son talent : *Montagne, Forêt, Plaine, Mer, Le Roman de Louis XI, Les Idylles Antiques, L'Amour Marin, Paris Sentimental ou le Roman de nos Vingt Ans, Les Hymnes de Feu, Coxcomb ou l'Homme tout nu tombe du Paradis, Ile-de-France, Mortcerf, La Tristesse de l'Homme, L'Aventure Eternelle, Montlhéry-la-Bataille, Vivre en dieu, Chansons pour me consoler d'être heureux, Les Nocturnes, Si Peau d'Ane m'était conté, Deux Chaumières au Pays de l'Yveline, Poèmes de France, L'Alouette, Que j'ai de Plaisir d'être Français ! La Lanterne de Priollet ou l'Epopée du Luxembourg, Barbe-Bleue, Jeanne-d'Arc et mes Amours, Les Enchanteurs, Chansons à la Gauloise, Au Pays des Moulins, suivi de Comme une Solennelle Musique, La Guirlande au gentil William, L'Arbre à Poèmes, Louis XI, curieux Homme, Les Compères du roi Louis (Louis XI, Homme considérable)*. — [1897-1922].

écrit que pour le plaisir d'écrire ont droit à la gloire précoce. C'est une juste gloire que la vôtre. Et maintenant, chantez, cher ami, pour vous consoler d'être heureux.

PIERRE LOUŸS.

22 mai 1914.

CHANSONS

RONDES ET PASTOURELLES, AUBADES ET ROMANCES, GUILLONÉES, BERCEUSES ET BRUNETTES, CHANSONS DE FÊTES ET DE MÉTIERS, LIEDS ET SALTARELLES, COMPLAINTES D'AMOUR.

CHANSONS

LA RONDE

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

LA NOCE

Ah ! que de joie, la flûte et la musette troublent nos cœurs de leurs accords charmants, voici venir les gars et les fillettes, et tous les vieux au son des instruments.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Que de plaisir quand dans l'église en fête, cloche et clochettes les appellent tertous, — trois cents clochettes pour les yeux de la belle, un gros bourdon pour le cœur de l'époux.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

La cloche enfin tient nos langues muettes. Ah! que de peine quand ce n'est plus pour nous... Pleurez, les vieux, sur vos livres de messe. Qui sait? bientôt la cloche sera pour vous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Enfin c'est tout, et la cloche est muette. Allons danser au bonheur des époux. Vivent le gars et la fille et la fête ! Ah ! que de joie quand ce n'est pas pour nous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Que de plaisir, la flûte et la musette vont rajeunir les vieux pour un moment. Voici danser les gars et les fillettes ! Ah ! que de joie au son des instruments !

LA FILLE MORTE DANS SES AMOURS

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.

» Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

LE CIEL EST GAI, C'EST JOLI MAI

La mer brille au-dessus de la haie, la mer brille comme une coquille. On a envie de la pêcher. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

C'est doux la mer au-dessus de la haie, c'est doux comme une main d'enfant. On a envie de la caresser. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Et c'est aux mains vives de la brise que vivent et brillent des aiguilles qui cousent la mer avec la haie. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La mer présente sur la haie ses frivoles papillonnées.

Petits navires vont naviguer. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La haie, c'est les profondeurs, avec des scarabées en or. Les baleines sont plus vilaines. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Si doux que larme sur la joue, la mer est larme sur la haie qui doucement descend au port. Mais on n'a guère envie de pleurer.

— « Un gars est tombé dans le port ! » — « Mort dans la mer, c'est jolie mort. » Mais on n'a guère envie de pleurer. Le ciel est gai, c'est joli Mai !

LA REINE A LA MER

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Une reine aimait d'amour un biau mat'lot, alors il est parti aux Indes pour lui faire un trésor.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquit la reine avec ses noirs vaisseaux. La reine a tant de peine qu'elle s'a jetée dans l'iau.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

« Une reine à la mer ! » — Un requin passait là. Sans lui faire aucuns maux, il avala l'morceau.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle n'était pas tranquille dedans le grand vent'lot, mais elle restait fidèle à son cher matelot.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Tout ému de sa peine le bon requin, sitôt, il l'a menée aux Indes ousqu'il y a des chameaux.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Sur une de ces belles bêtes, dedans un palanquin, elle reconnait son âme qu'était roi du Tonkin.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle lui dit : « Matelot, viens réjouir ta reine. » — « Bernique ! j'en ai des mille plus belles dans mes domaines. »

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Toi, tu sens le tombeau... » — « Un r'quin m'a dévorée, c'est pas l' tombeau que j'sens, mat'lot, c'est la marée. »

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Moi, toutes mes houris sentent la poudre d'riz, comme la reine au roi qu'on dit qu'est dans Paris. »

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Alors, tout en pleurant, dans le ventre du r'quin, elle s'en est rev'nue pleurer dans son patelin.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquit la reine, avec ses noirs vaisseaux. La reine n'a plus de peine, est douce comme un agneau.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

LES BALEINES

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait sur chaque route un Jésus en croix, y avait des marquis couverts de dentelles, y avait la Sainte-Vierge et y avait le Roi !

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait des marins qui avaient la foi, et des grands seigneurs qui crachaient sur elle, y avait la Sainte Vierge et y avait le Roi !

Eh bien, à présent, tout le monde est content, c'est pas pour dire, mat'lot, mais on est content !... y a plus d'grands seigneurs ni d'Jésus qui tiennent, y a la république et y a l'président, et y a plus d'baleines !

UN BEAU RÉGIMENT

Un beau régiment s'en allait à la guerre, — y aura des cloches bientôt.

Y en avait un devant tout couvert d'or brillant, qui ne reviendra pas.

C'était le fils du roi qui aimait la bergère, qui voulait l'épouser.

Son cœur n'est pas pour lui, il en est désolé, il est pour son ami.

Il est pour son tambour tout habillé de gris, qu'est si beau au milieu.

— « Reviens-t'en, mon ami, tout habillé d'argent, y aura des cloches bientôt! »

Un beau régiment s'en revint de la guerre, s'en revint des combats.

Y en avait un derrière couché sur un grand cheval, tout couvert de sang.

Et y avait un tambour qui allait lentement, tout couvert d'argent.

— « Ah ! c'est toi, mon tambour !... Est-il mort aux combats? » — « Il est mort, je l'espère... »

— « Avec tout ton argent on s'mariera gaiement, y aura des cloches bientôt ! »

— « J'en suis bien désolé, ce n'est pas mon argent, c'est des chaînes de fer.

» J'ai tué le fils du roi, bientôt on me tuera, — y aura des cloches, bergère. »

COMPLAINTE DES SOLDATS

Quand ils sont revenus chez eux, avaient le chef tout saigneux,

avaient le cœur entre les dents, et les rigoles avaient leur sang ;

quand ils sont revenus chez eux, les rouges, les bleus, les combateux,

ont cherché leurs tabatières, leurs bahuts et leurs draps blancs,

ont cherché vaches laitières, porcs grognons, femmes cousant,

enfants coiffés comme espiègles de chaudrons tout reluisants,

ont même cherché leurs maisons... n'ont trouvé que vers et taupes,

ont humé l'air et sont morts. — Ont craché leur cœur avant!

MA JOIE EST TOMBÉE DANS L'HERBE

Ma joie est tombée dans l'herbe, gens de la route, gens fortunés, apportez tous vos lanternes, aidez-moi-z-à la retrouver.

Mon amie s'en est allée avec un grand chevalier blanc. Je l'ai suivie loin dans la plaine, ma flèche ne l'a pas manquée. Et mon amie est tombée du grand coursier dans la plaine, et quand le soir est tombé, le chevalier s'en est allé.

Apportez tous vos lanternes, gens de la route, gens fortunés, ma joie est tombée dans l'herbe, aidez-moi-z-à la retrouver.

« C'était pas elle qu'il fallait tuer, c'était le grand chevalier blanc. T'aurais r'trouvé ta joie toute vive, on se serait p't-être pardonné. » — « J'ai pas osé tirer sur lui, c'était un trop grand chevalier, il avait l'air trop menaçant, avec sa faux au côté. »

Ma joie est tombée dans l'herbe, gens de la route, gens fortunés, apportez tous vos lanternes, aidez-moi-z-à la retrouver.

« Si c'est bien celui-là qu't'as vu, ta joie tu peux faire une croix d'sus, tu peux chercher pendant cent ans, tu trouv'ras de la terre, de l'herbe, de la neige

suivant les temps, tu trouv'ras même des vers luisants, nenni la belle que tu cherches. »

Apportez tous vos lanternes, gens de la route, gens fortunés, ma joie est tombée dans l'herbe, aidez-moi-z'à la retrouver !

L'AMOUREUSE

Beaux yeux, mes beaux yeux, en prison sous mes cheveux. Le vent entr'ouvre et ferme et secoue la prison. Il fait jour, il fait nuit. Je cours à travers champs.

Mes seins, mes seins blancs, en prison sous mes mains. Le vent passe entre les grilles, le vent glisse entre les doigts. Il fait chaud, il fait froid. Je cours à travers bois.

Mais ton cœur, ô ton cœur, en prison dans mon cœur. Le vent chante et rit et pleure dans la prison. — Entends des portes s'ouvrir et se fermer dans le vent. — Cours à travers champs, cours à travers bois, cours délivrer ton cœur, cours après moi !

LE PAGE ET LA REINE

Un gentil page vint à passer, une reine gentille vint à chanter. — Roi ! hou — tu les feras pendre, hou, hou, tu les feras tuer.

Un gentil page vint à chanter, une reine gentille

vint à descendre. — Roi! hou — tu les feras moudre, hou, hou, tu les feras tuer.

Le grand gibet dans l'herbe tendre, la meule dorée dans le grand pré. — Roi! hou — tu les feras moudre, hou, hou, tu les feras pendre.

Un moine blanc vint à passer, un moine rouge vint à chanter : — Roi! hou — tu les feras tondre, hou, hou, pour le moutier.

J'AI DES P'TITES FLEURS BLEUES

J'ai des p'tites fleurs bleues, j'ai des p'tites fleurs bleues plus claires que tes yeux. — Donne! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Tout en haut du mont, ma mie, tout en haut du mont.

J'ai des escarboucles, j'ai des escarboucles plus vives que ta bouche. — Donne! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Chez moi sous la cendre, ma mie, chez moi sous la cendre.

J'ai trouvé un cœur, j'ai trouvé deux cœurs, j'en ai trouvé mille. — Montre! — J'ai trouvé l'amour, il est à tout le monde. Partout sur la route, ma mie, partout sur la route.

LA RONDE DES TABLIERS

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent!

Que la ronde s'arrête, arrêtons-nous là. Marion, marions-nous ! embrasse Nicolas. Petite ingénieuse à pauvre cervelle. Faut-y bien, la ronde, t'arrêter pour ça ?

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent.

Que la ronde s'arrête, arrêtons-nous là. Marion, marions-nous ! choisit Nicolas. Sans écus les gueux n'ont jamais eu d'prêtres. Faut-y bien, la ronde, t'arrêter pour ça ?

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent !

Que la ronde s'arrête, s'arrête tout sec ! Le père de Marion qu'est mort dans la ronde... Aux gueux amoureux reviendra la cassette ! Espérons, la ronde, que l'on t'invitera.

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent !

Mais le jour des noces, y n'est v'nu personne, y n'est v'nu qu'Mariette et son Nicolas. Mais la nuit des noces, on vit, sur la route, une ronde de squelettes autour de la croix !

Que tous les squelettes cliquettent, cliquettent, Jean, Jeanne, Marguerite, Yvon, Paul, tertous !

Que ton tablier gonfle, Mariette, puisque c'est toujours l'amour qui triomphe !

LE DIABLE DANS LA NUIT

Le diable court dans la nuit avec des yeux d'rubis, avec sa p'tite fourchette fait la chasse aux souris,

il en tue trois cent mille, les jette à l'abreuvoir, allume sa p'tite fourchette et fait cuire le potage,

il le fera manger aux amants malappris qui ne pensent qu'à rire et tout l'jour se pourlichent,

et quand auront vomi leurs cœurs à l'abreuvoir, avec sa p'tite fourchette, il en fera des écuelles

qu'il attachera, toutes, à sa queue verdoyante pour faire du bruit, du bruit pendant les nuits d'orage.

LE DIT DU BERGEROT

Quand je passe le soir avec mon troupeau, je m'agenouille au seuil, je glisse sous l'huis un œil plein d'amour, puis d'une voix douce, un rien, un chuchot : Marion, c'est-y toi qui écumes le pot?

— Prends garde à ma mère, mauvais gars, sur la route!

— Laisse au feu sa soupe ! As-tu peur d'une barbe?

— Je n'ai peur d'une barbe, si la barbe est douce.

Paissent mes agneaux, j'embrasse ma brune, — et la soupe fume au toit vers la lune.

L'AMOUR

Nous ferons un ermitage, tous les deux j'irons dedans. Je nous y baiserons cent ans pour te charmer vivement.

L'y a z-un collier de fraises tout à l'entour de nos dents, et je nous mangerons les lèvres pour te charmer vivement.

L'y a deux bleuets bien bleus tout vivants sous nos cheveux, et je nous mêlerons nos yeux pour nous charmer tous les deux.

LES PAROLES QUE TU M'AS DITES

Les paroles que tu m'as dites, c'est le vent qui les a prises, les paroles que tu m'as dites, le vent les rapportera.

Elles étaient tout en épines, c'est le vent qui les a prises, il les passera sur la mer, elles seront douces comme l'huile.

Elles étaient trop noires, trop grises, c'est le vent qui les a prises, il les mêlera au soleil, rose et or les rapportera!

Et bouche d'or je t'appellerai, et bouche rose on t'appellera, — et bouche rose je t'appellerai, et bouche d'or on t'appellera!

LES AMANTS TROP FIDÈLES

Quand ma douce amie vint vers moi, il n'y avait qu'elle sur la route, — rien que son ombre devant elle. « Viens, doux ami, que je ne te quitte plus. »

Et quand je suis venu fidèle, il n'y avait que nous sur la route, — rien que nos ombres devant nous. Une aurore sanglante annonçait le jour.

Et quand j'ai quitté mon amie, une aurore sanglante annonçait le jour. Il n'y avait que moi sur la route, — deux ombres marchaient devant moi.

Je revins donc vers mon amie. Mon amie revenait vers moi. « Viens, doux ami, que je ne te quitte plus! » Et sur la route, au plein soleil, rien que son ombre derrière elle, — rien que mon ombre devant moi.

Mais sur la route, au plein soleil, j'ai tué l'amie trop fidèle. « Doux ami, va! que je ne te quitte plus! » Et quand je m'enfuis, seul cette fois, à travers champs, à travers bois, deux ombres fuyaient devant moi.

LE VENT NOUS POUSSE

Mort! le vent pleure autour du monde. Vie! autour du monde le vent rit. — Aimons-nous vite, aimons-nous tous, dépêchons-nous, le vent nous pousse.

Or, si ta traîne est le vent, Mort! et que ses franges te balaient, Vie! — aimons-nous vite, aimons-nous tous, dépêchons-nous, le vent nous pousse.

Vie! tu nous pousses vers la Mort. Mort! tu nous pousses vers la Vie. — Aimons-nous donc, aimons-nous tous, s'il faut toujours qu'on se retrouve.

LE MARCHAND DE SABLE

Le marchand de sable a passé, c'est le bon Dieu qui r'mue ses ailes.

Il les a tant et tant r'muées, qu'il pleut des petits poux dorés.

Poussière redevient poussière, les petits poux sont morts dans l'air.

Il en a chu, il en a chu, tout l'long du ciel, sur la terre.

Il en a chu dans mes oreilles et dans mes yeux il en a chu.

Demain je laverai mes oreilles... Je dors comme un petit Jésus.

COMPLAINTE DES ARCHES DE NOÉ

(pour bercer l'enfançon

« Dans la forêt, les menuisiers, taillez les arches de Noé, en beau bois blanc faites le pont, en beau bois jaune le grand vaisseau, en beau bois noir toutes les bêtes, et toute la mer en beau bois vert.

« De la forêt, pour cent bébés, faites cent arches de Noé, un tout p'tit trou pour les grosses bêtes, un tout p'tit trou pour toutes les bêtes, pour les gros éléphants menus, pour les petits lapins très gros, pour la colombe et pour Noé.

« Dans la forêt, les menuisiers, taillez les arches de Noé, un tout p'tit trou pour toutes les bêtes, pour toi, pour moi, et pour Noé. »

LA PETITE CLOCHE FOLLE

Toute la nuit la petite cloche folle a fait le tour du clocher, toute la nuit, à saute-mouton, par-dessus les clochetons ; toute la nuit ce fut matines avec sa petite voix rouillée, et des voix chantaient matines dans l'église abandonnée.

« Pour comprendre la voix des cloches, il faut être bien âgé... Ecoutez tous, mes enfants, ce que dit la

petite cloche folle. Ce n'est plus Jésus qu'elle sonne lorsqu'elle chante de son clocher : Autant d'églises qu'on abandonne, autant de diables logés ! »

LE DIT DE LA PAUVRE VIEILLE

Quand j'entendais les cloches — beau temps il y a, mon Dieu! — ça m'coulait comme eau fraîche tout le long de mon dos, et j'sautais, j'frétillais, et j'riais, j'étais gaie... Et maintenant que je suis une vieille petite mère sourde, quand je vois brimbaler la cloche neuve au clocher, je m'alourde, j'suis à terre, et j'frissonne, et j sanglote : j'craî qu'j'entends en mon cœur sonner la vieille cloche.

L'ÉGLISE ENVOLÉE

Cloches s'envolent — les plaisirs sont au ciel — clochetons volent avec les doux sons, avec l'église et tous nos cœurs dedans.

Cœurs des bons, comme aussi des méchants, cœurs s'envolent avec les doux sons, les plaisirs sont au ciel et tous les cœurs dedans.

Cœurs entonnent, léger, légèrement : Dieu très doux, Jésus, nous voici donc! Cloches sonnent, et Jésus leur répond :

« Les plaisirs sont au ciel, car voici de doux sons. »

LA MULE

Sur ma mule, je dissimule la belle dont j'étais en quête, mais par file les alguazils suivent le son de nos clochettes.

— Caramba ! on nous fusille. Vite, en bas, fille inutile. — J'en mourrai ! — File en ton lit ! j'en trouverai de plus jolies.

SUR LA FALAISE

Nous foulerons sur la falaise, à la musique du vent frais, les roses fleurettes de Mai jusqu'à nous en trouver bien aise.

Dansons la ronde sur la falaise !

Embrassons vite, les quinze gars, vite nos quinze pêcheronnettes, en tournant vite on ne voit pas d'en bas sous l'aile des cornettes.

Dansons la ronde sur la falaise !

La mer reflète la falaise et vos bonnets et nos rubans, nos rubans sont anguilles lestes et vos bonnets sont goélands.

Dansons la ronde sur la falaise !

A l'ombre douce des grands bras de la grand'croix, chantons, les belles, reine Anne qui ne fut si belle que pour mieux faire chanter les gars.

Dansons la ronde !...

Et quand ça rougira aux cieux nous prierons tout bas deux par deux ; mais quand ça brillera aux cieux, nous vivrons, belles, deux par deux !

ET YOU, YOU, YOU

Et you, you, you, c'est le pêcheur qui meurt, et you, you, yu, et toute la mer dessus.

Et you, you, you, c'est la bergère qui pleure, et you, you, ya, c'est l'amour qui s'en va.

Et you, you, you, c'est-y la mer qui bêle, et you, you, yon, ou c'est-y les moutons ?

Et you, you, you, les plaisirs sont au ciel, et you, you, you, les nuages par dessous.

LE « HOLLANDAIS »

Pourquoi pleures-tu, fillette ? — J'ai vu le « Hollandais » tout de flamme habillé, qui sortait du soleil,

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise, ya-t-y d'quoi pleurer ?

tout de flamme habillé, qui sortait du soleil, et puis une barque noire et rose s'en détacher,

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise, ya-t-y d'quoi pleurer?

e' puis une barque noire et rose s'en détacher. Jésus-Marie, voici la barque su es galets!

— Garte tes moutons, fillette, sur la falaise, ya-t-y d'quoi pleurer?

Jésus-Marie, voici la barque sur les galets! — Quand j'ai voulu courir *ils* m'ont tous rattrapée,

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise, ya-t-y d'quoi pleurer?

quand j'ai voulu courir ils m'ont tous rattrapée : mains noires, ils ont saisi mon petit ventre rose,

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise, garde tes moutons...

mains noires, ils ont saisi mon petit ventre rose! Ils m'ont pris le bélier qui portait la clochette.

— Rentre tes moutons, fillette, de la falaise, et pleure à jamais!

LE RETOUR DU GARS

— Allons, le gars, voyons, le gars, un peu plus vite! La route est longue. Qui te retient? La route est encore bien longue jusqu'à chez toi.

— Vrai, je ne sais qui me retient... Peut-être bien c'est mon cœur fol qui ne bat plus, sur ma parole, quand je pense à ceux de chez moi.

— Allons, le gars, voyons, le gars, t'as pas laissé ta fiancée? Sur le chemin, près de la croix, t'a-t-elle pas donné sa croix?

— Ma fiancée?... Je viens de loin. Elle m'a donné sa croix, c'est bien. Mais on en rachète au village. Et je viens de si loin, de si loin.

— Ah! tu sais bien, mon pauvre gars, l'amour ça n'a guère de durée, c'est un feu de paille doux et léger... Ta fiancée est mariée.

— On comprend tout lorsqu'on est loin, je savais ça bien avant toi, et je sais qu'ils ne sont plus là ceux qui ont pleuré pour moi.

— Alors, le gars, puisque tu sais que l'on ne t'aimera plus là-bas, que l'on ne t'attend plus là-bas, pourquoi reviens-tu quand même?

— Il faut revenir un jour chez soi. Il y faut revenir

malgré soi. On y revient toujours, mais pourquoi?... Comme il faudra mourir un jour.

SENS-TU, MATELOT, FINIR LA MER?

— Sens-tu, matelot, finir la mer? sens-tu, matelot, venir la terre?

— Je sens finir mes bras où luisent mes mains blanches; dans le vent, dans la nuit je sens trembler mes manches.

— Sens-tu matelot, venir la terre? matelot, sens-tu la mer finir?

— Je sens noircir les voiles entre les vagues blanches, je sens blanchir les voiles quand la barque remonte.

— Matelot, je sens finir la mer!... Matelot, je sens venir la terre!...

— Je ne sens pas venir, hélas, j'entends gémir, je ne sens plus, hélas, finir la grande mer.

MON LOUGRE

Si tu vois le soleil entrer dans nos falaises, file un bon nœud, mon lougre, c'est bon!

Si tu vois le soleil bombarder l'Angleterre, file un bon nœud, mon lougre, c'est encore bon !

Mais si tu n'vois plus rien, si t'entends des bruits d'chaises, c'est un bon frais, mon lougre, c'est bon, c'est même bon.

LE ROI D'ANGLETERRE

Y aura du bon pour les bons Bretons.

Le roi d'Angleterre est mort à la guerre d'un coup de canon. D'sous son bâtiment on l'a j'té en mer gaver les poissons.

Y aura du bon pour les bons Bretons.

Rien n'est plus étroit qu'un ch'veu de sa tête : ça, pour les anguilles. Plus dure que coquille son armure d'argent : ça, pour l'esturgeon.

Y aura du bon pour les bons Bretons.

Mais sous c'te coquille y a-z-un cœur en sang : ça, pour son amie. Elle s'a j'tée dans l'iau pour n'y point survivre. Elle a bien raison.

Y aura du bon pour les bons Bretons.

Elle est désolée. Le roi d'Angleterre est dans les poissons. Son cœur, dans une huître, mangé tout vivant. Elle est désolée...

Y aura du bon!

S'ILS GAGNENT BATAILLE

— S'ils gagnent bataille, auront nos amours.

— Qu'ils gagnent ou non gagnent, les auront toujours.

Ont quitté leurs belles, quitté leurs amours, sur un grand navire, quitté pour toujours.

Sur un grand navire pensent à leurs amours.
En mer se mettent ; on les attend toujours...

— Frappe! taille! On meurt tous les jours.
Ont perdu bataille et meurent pour toujours.

Qu'on vive ou qu'on meure, pense à tes amours.

TES BEAUX YEUX

Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont charmé vivement.

Derrière chez mon père il y a z-un pommier doux, tous les oiseaux du jour vont s'alombrer dessous.

J'y ai trouvé ma mie qui faisait la cueillette ; tout autour du pommier j'y ai dit mon amour.

Elle avait des yeux doux comme la mer gentille, et doux comme la mer gentille au point du jour.

Et j'y ai dit : « Ma mie, tout en vous regardant je n'ai pour existence qu'un souffle seulement.

» Je vous donne mon souffle avec mon existence, et ma barque, le soir, tout'blanche de poissons. »

— « Ah! j'en ai un qui m'aime, qui m'aime tendrement, toujours à me dire : Mon p'tit cœur que j'aime tant! »

— « Ah! si vous m'laissez là ma barque et mon amour, la mort, cette tigresse, va me jouer un tour. »

Elle m'a laissé là ma barque et mon amour et je m'en fus trouver la mer au point du jour.

Derrière chez mon père, il y a z-un pommier doux, toute ma joie dans l'herbe est endormie dessous.

A l'entour de ma peine, tout est bleu, tout est blanc... Je n'ai pour existence qu'un souffle seulement.

Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont charmé vivement.

COLOSSE-LE-PIRATE

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions!

Colosse-le-Pirate ulule dans l'ouragan. La foudre a décousu ses blessures formidables. Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions!

Foudre! sur le roc rouge Colosse-le-Pirate rassemble autour de lui ses galères brisées. Qui entend ce bruit, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions!

Son cœur troué, son cœur palpite comme un phare. Oh! va-t-il s'effondrer sous le poids de l'écume? Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions!

Sur le roc déchiré, foudre! ou quel géant rouge fait aux chocs du tonnerre reclouer ses galères? Qui entend ce bruit, pas un brin d'âme ne reste en lui.

Le vent déchire l'herbe des dunes, la mer nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions!

Il a haussé les mâts de ses hauts vaisseaux noirs.

Colosse-le-Pirate navigue sur les dunes. Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui!

Lions nos mains, nouons nos doigts, fuyons! Le vent, la mer déchirent nos cheveux mêlés, quelqu'un, ses mains déchirent nos cheveux mêlés!

L'ORAGE

Bleu de plomb, le ciel plombe, bleu de plomb naturellement. — « Va-t-on soutenir longtemps le ciel? Jésus-Dieu, c'est fatigant! »

Bleu céleste, il se relève, bleu céleste naturellement. — « Toucherons-nous jamais au ciel ? Mon doux Jésus, comme c'est long! »

Nul n'aime Dieu sans être heureux et n'invoque en vain son saint nom. Voici le ciel qui redescend, bleu de plomb, bleu de plomb.

LA MORT VAINCUE

L'hiver est vert, le moulin boit, tiquetinton la tiquetintette, l'hiver est mort, la mort s'en va, tiquetinton la tiquetinta.

La mort s'en va, les gens vivront, tiquetinta la tiquetinton, c'est le printemps et des sourires, la tiquetintette, et des enfants.

Les gens qui meurent ne mourront pas, tiquetinton la tiquetinta, tout ce qui vient quand il fait beau, la tiquetintette, on s'en souvient.

FERMONS LA PORTE

Fermons la porte, fermons-la bien, le vent passe avec ses cent mains. Elles prendraient nos ch'misettes pour faire des toiles à voile aux grands arbres qu'elles volent tout le long du chemin.

Fermons la porte, fermons-la bien, le vent passe avec ses cent mains. Elles prendraient nos couchettes pour faire des coques fines aux grands arbres qu'elles coupent tout le long du chemin.

Fermons la porte, fermons-la bien, le vent passe avec ses cent mains. Elles prendraient l'amourette au lit pour faire la houle aux grands vaisseaux du vent qui volent sur le chemin.

— Fermons la porte, fermons-la bien, le vent passe avec ses cent mains. Ah! nous aurions si froid, ma mie, tout nus comme ver, s'il ne nous mettait pas sur le même navire...

LA FEMME COQUETTE

A la course, sur la montagne, qui m'aura m'embrassera, à la course, sur la montagne, qui m'embrassera

partagera ma tartine fouettée d'ail et mes lèvres de corail, qui m'aura m'épousera.

A la course, sur la montagne, la coquette a couru tant, à la course, sur la montagne, qu'elle perdit tous ses galants; a mangé sous les étoiles sa tartine fouettée d'ail, en s'moquant bien du moment.

A la course, sur la montagne, un ange y est descendu, a pris au dernier morceau la tartine fouettée d'ail, mais elle tenait tant au bec qu'il a pris la fille avec, a jeté l'tout au torrent.

A la course, sur la montagne, elle a tout redescendu, à la course, sur la montagne, en montrant tout au passants, — sa tartine fouettée d'ail : un morceau entre les dents, — avec les pierres du torrent.

Ainsi meurent tout's les coquettes qui font courir leurs galants, à la course, sur la montagne, la tartine entre les dents.

LE SOLEIL ET L'AMOUR

Le soleil rit sur la chênaie (o gué, l'amour et ses douleurs!), le soleil chante sur les chênes, et l'amour sourit à nos cœurs.

Le soleil se mire aux nuages et peu à peu meurt de se voir; l'ombre gémit avec l'orage, et nous voyons tout mourir.

Mais le soleil mort sait revivre, il a brisé tous ses miroirs! Et nous voyons tout revenir, mais il est trop tard pour nous.

L'amour sourit une fois encore, il a brisé tous ses miroirs! L'amour se sourit dans nos pleurs, aux miroirs brisés de nos cœurs.

Mais le soleil, lui, sait revivre et se sourire dans la pluie, et l'amour meurt de se sourire aux pleurs que nous versons sur lui.

Que le jour chante sur les chênes (adieu l'amour et ses douleurs!) nous ne sommes pas de l'arc-en-ciel, et l'orage est loin sur la plaine.

Nous ne pleurons plus de souvenirs, nous ne sommes plus d'aucunes joies. L'amour est mort de se sourire, et l'amour ne meurt qu'une fois.

LE VENT A FAIT LE TOUR DU MONDE

Le vent a fait le tour du monde, a cueilli toutes les fleurs de Chine, des roses, des mauves, des blondes, des grises. Le jour, la nuit, voici le vent pour tout le monde.

Le vent a fait le tour du monde, a cueilli toutes les feuilles en France, des brunes, des vertes, des bleues, des blanches. La nuit, le jour, voici le vent pour tout le monde.

Le vent a fait le tour du monde, a cueilli tous les

fruits d'ici, des jaunes, des rouges, des noirs aussi.
Ni jour, ni nuit, et c'est l'orage pour ceux d'ici.

L'ABIME ET LE CERF

Tu n'es plus avec nous. Une tristesse t'a emportée.
Je suis dans un souvenir, comme une morte couchée.
Une tristesse t'a emportée. Où t'avait-elle rencontrée?
J'ai respiré l'abîme, dans l'air de la montagne.
Tu n'es plus avec nous. Où t'avait-elle rencontrée?
Tout au bord de l'abîme, à l'heure où le cerf brame.
J'irai te retrouver. Dis-nous quand le cerf brame?
A toute heure, à toute heure, quand la biche est blessée.

LA VIEILLE

Dans le bois, l'y a-t-une vieille qui passe quatre-vingts ans. C'est la femme d'un pauv'vieil homme qu'on a tué pour son argent. — La vieille s'en va dansant, sous les branches, sous les branches. — C'est la femme d'un pauv'vieil homme qu'on a tué pour son argent.

Il avait trois francs six sols dans son gousset de bûcheron. La vieille crie à tous les vents : Qui c'est-y qu'a vu mon homme? — Elle s'en va glissant, sautant, sous les branches, sous les branches. — La vieille crie à tous les vents : Qui c'est qu'a vu mon amant?

Deux mouches vertes aux paupières, une araignée au menton, la vieille s'en va dansant, — qu'elle est

belle! qu'elle est belle!— et toute une fourmilière en grains de beauté plaisants, la vieille s'en va sautant, — qu'elle est belle joliment !

Cheveux gris pleins de rosée, tout brouillés de coccinelles, la vieille s'en va glissant, — qu'elle est belle! qu'elle est belle! — deux scarabées aux oreilles, une marguerite aux dents, la vieille s'en va dansant, — qu'elle est belle joliment!

Elle embrasse tous les passants, les glissants et les sautants, — la folle s'en va chantant, sous les branches, sous les branches, — les sautants et les glissants, les crapauds et les serpents. Elle s'en va chantant, la folle : Qui c'est donc qu'a vu mon homme?

Elle embrasse tous les passants, le rossignol sur la gorge, — elle s'en va chantant, la folle, sous les branches, sous les branches, — baise l'ortie sur la fleur et le voleur sur le front. La folle s'en va chantant : Qui c'est qu'a vu mon amant?

LA FEMME ERMITE

Là-bas dans nos herbes l'y a une ermite.
— Là-bas dans nos herbes une ermite il y a.

Tous les jours elle dit qu'elle deviendra riche.
— Tous les jours elle dit qu'elle s'enrichira.

Elle s'enfuit au bois cueillir la noisille.
— Et s'enfuit au bois pour gauler la noix.

Elle mit dans son doigt une tant verte épine!
— Elle mit dans son doigt une tant verte épine!

L'épine a tant crû qu'elle ombre la ville.
— L'épine a tant crû qu'elle ombre les toits.

De la plus p'tite branche on fit deux navires,
— De la plus p'tite branche on en fit bien trois.

L'un est pour le roi, — le gardera-t-il?
— L'un est pour la reine, l'autre est pour le roi.

Le troisième pour elle, — le gardera-t-elle?
— Le troisième pour elle et le fils du roi.

LA MORT DU ROI

Le roi est las, sa fatigue est si grande!

Il se couche tout au long du sentier fleuri, et malgré lui son ardeur est si grande! son épée le côtoie frémissante comme un fleuve, son armure gémit au vent comme une prairie.

Le roi est las, sa fatigue est si grande!

Dans son rêve il combat des monstres qui s'y meuvent, et contre l'enfer même il s'évertue, il tue le diable, arrache au dragon sa denture, — dans son rêve il refiert les preux qu'il a férus.

Le roi est las, sa fatigue est si grande!

Mais le but est si haut de son cœur sous l'armure, et si fort sourd en lui sa vaillance que, déjà, du vent de son épée, du haut de sa stature, dans son haut rêve il fiert les faux dieux qu'il ferra!

Le roi est mort couché dans son armure.

LE CHEVALIER FÉLON

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi mon frère.
— Dieu te soit en aide, frappe au paradis.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma sœur.
— Dieu te soit en aide et t'ouvre son cœur.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi mon père.
— Dieu te soit en aide, entre au paradis.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma mère.
— Frappe du noir de l'ongle... L'enfer est ouvert.

LE PREMIER HOMME ET LE DERNIER

« Il était une fois... » — « Il y aura un jour... » — « le meilleur des hommes... » — « un homme tout amour... »

— « qui n'aimait qu'un homme et c'était lui-même... » — « qui n'aimera qu'un homme et ce sera lui ».

— « C'est le premier homme : Adam qu'on le nomme » — « Et c'est le dernier, moi si Dieu voulait ! »

LE DIT AUX ENFANTS

Gais rouets qui filez les rides des fronts, gais enfants aux baisers candides, puisque vous souffrez les affronts timides que sont à vos lèvres les rides de nos fronts, de vos mains douces vous relèverez nos têtes, penchées si tristes vers nos cœurs si faibles, — en attendant, les gais rouets, à votre tour, de filer à vos roues dorées des fils d'argent... à cause d'amour !

LE CŒUR ENFANT

J'ai le cœur enfant, — de quelle profondeur ! Qui donc le saurait ? je ne le sais moi-même. Ce que je

sais seul, j'aime celui qui m'aime. J'ai le cœur enfant, — de quelle profondeur!

Sur quelle hauteur ai-je cueilli mon cœur? Qui donc le saurait? je ne le sais moi-même. Ce que je sais seul, j'aime celui qui m'aime. Sur quelle hauteur ai-je cueilli mon cœur?

— Mais de ceux qui l'aiment, quel est le plus cher à ton cœur enfant? — Je le sais par cœur. Parmi ceux qui l'aiment, celui le plus cher à mon cœur enfant, c'est encore mon cœur.

LES BOULES DE NEIGE

Ils m'ont jeté des boules de neige, parce qu'ils ne m'ont pas compris.

Parce que je vais à l'aveuglette, au petit bonheur de chemins, plusieurs ont dit que j'étais bête, que j'étais fou quelques-uns.

Et cependant, pas moins que d'autres, j'use de me frotter les côtes, lorsque je tombe dans un trou.

Et pourtant, tout comme les autres, pendant l'été je sais chanter, je sais me taire dans la tempête et pendant l'hiver grelotter.

Plusieurs ont dit que j'étais bête parce qu'ils ne m'ont pas compris.

Et que me manque-t-il, en somme, bien qu'oublieux des routes passées, si je n'ai besoin de personne pour me dire les routes où je vais?

Parce que je vais à l'aveuglette, plusieurs ont dit que j'étais bête, aveugle d'autres et d'autres fou.

Ils m'ont jeté des boules de neige.

LA VIE

Au premier son des cloches : « C'est Jésus dans sa crèche... »

Les cloches ont redoublé : « O gué, mon fiancé! »

Et puis c'est tout de suite la cloche des trépassés.

★

LE PLUS DOUX CHANT

Je ne veux plus chanter plus haut que ma musette, ni plus chanter plus haut qu'à mon berceau d'osier. Je ne veux plus chanter plus fort que l'alouette et qu'au seuil du matin le millet des clochers. — Ne plus chanter plus fort que la pluie sur les feuilles...

Il me sied plus doux chant que murmure de feuilles, air plus fin qu'au ruisseau qui susurre en l'osier, plus lointain qu'au ciel bleu mouette ou alouette, ou,

tintinant et frêle, un matin de clochettes, ou que le plus doux son que cèle ma musette.

Mais, oh! le chant que j'aime... Il me faut l'air câlin plus nonchalant et triste, dont Marie enchanta l'ouïe au petit Christ, et que siffla si doux Joseph le menuisier qu'il fit naître à ce chant le Rêve de l'Enfant.

O les plus frêles sons! le suprême chant, que le vent chante encore au ciel de Bethléem, et que les Syriennes éveillant les cithares murmurent — s'y penchant — aux ciels de leurs fontaines!

PREMIÈRES BALLADES

HYMNES HÉROÏQUES. — L'AUBE ET LE SOIR. — LA MORT. — LA ROUTE ET LE CIRQUE. — BALLADES GOTHIQUES. — ÉLÉGIES.

PREMIÈRES BALLADES

ORPHÉE CHARMANT LES ANIMAUX

L'aube vint caresser un mont qui s'argenta.

Et ce fut, à l'entour, comme une mer sans houle, dévoilant les splendeurs d'un trésor immergé, quand l'aube pénétrante hâla de sa pâleur le gazon des clairières dans la forêt dormante...

Sur le mont argenté, cette aube, Orphée chanta.

Et ce fut, à l'entour, sur la feuillée bruissante, la forêt éveillée, comme un concert de voix qui, des sentes, montaient rauques, et montaient claires des cimes et argentines des ruisseaux sous bois.

Vers la lyre d'Orphée la voix du lion monta.

Ce fut lui, lentement, qui vint avec l'aurore et parut ! Ce fut lui, grondant... Mais le chanteur était debout, devant l'aurore et devant lui, et la lyre brillante aux doigts, bel et sans peur.

Et, rampant sur les pierres, le lion écoutait...

Les deux voix confondues de la lyre et de l'homme rythmaient l'heure montante en le ciel éclatant. — Le lion vint lécher les sandales de l'homme dont le chant qui montait semblait la voix du Temps.

Ils vinrent tous, et tous furent charmés.

Le tigre s'étirait, long comme une herbe longue, et savourait les sons comme une herbe le vent. L'orang-outang, pensif, le front sur sa massue, laissait couler des morves et des baves d'argent.

Ils vinrent en grand nombre, et tous furent charmés.

L'ours dansait, comme un roc s'éboule, rythmant la pente à petits bonds. Sur un rocher rose d'aurore, — comme une lyre au poing d'un homme, comme une lyre aux cordes noires, un jeune zèbre se cabrait.

Ils vinrent en multitude, et tous furent charmés.

L'éléphant, tout oreilles, laissait de fraîches brises gonfler leurs larges voiles, il allait rêveusement, et si doux qu'un vaisseau sur un fleuve dormant... Le paon rouait, ou s'affinait, selon les scn

Il en vint de superbes, il en vint de timides.

La gazelle évanouie semblait ne plus entendre : elle pleurait pourtant des larmes bien heureuses, en imaginant son rêve au gré de la musique, la belle et douce et tendre gazelle amoureuse.

Il en vint des forêts, des proches, des lointaines. Il en vint des déserts comme il en vint des plaines.

L'aurochs et le bélier, le buffle et la licorne usaient, comme enivrés, leurs cornes à leurs cornes. Un ouistiti doré, qui suçait une orange, imprimait à ses hanches un doux balancement.

Il en vint de l'Orient, il en vint de l'Occident. Il en vint de partout ! Même il en vint du ciel.

Guirlandes de colombes, pâmées au cou des aigles, sur horizon d'abeilles incrusté de frelons ; tout l'alphabet des hirondelles, et « le rêve aux grands yeux » du hibou poursuivant un colibri artificiel.

Et l'humus et le sable avaient leurs ambassades !

Le crabe et l'araignée, d'un petit air sagace, à petits yeux vivaces, comparaient leurs vertus. Deux boas accouplés se faisaient dans l'espace, d'un rayon du soleil, un géant caducée.

Il en vint de trapus, il en vint d'élancés.

Oh ! la girafe, quel air de grâce, et quel grand air ! Elle écoutait des yeux, tout là-haut sous ses cils, et le pingouin jurait, une patte levée, qu'il n'avait, de sa vie, vu de si haute grâce.

Une pluie rose de catherinettes moirait le vent.

La limace était belle en sa rouge fraîcheur et le lézard frileux scintillait en tremblant, la grenouille

auprès d'eux réfléchissait le jour, et de ces trois lumières un roc se diamantait.

Il en vint dans l'air bleu, il en sortit des pierres.

Des mouches occupaient une colonne d'air, une guêpe y faisait retentir sa trompette, et c'était, tout autour, un brouhaha léger, comme d'un minuscule jugement dernier.

Il en vint de partout, — il en vint de la mer...

La baleine est venue, la baleine elle-même! elle vint par la mer méditerranéenne (un fleuve la charrie : c'est un banc de harengs que traîne vers Orphée l'armée des caïmans) — entendez son cœur battre à l'unisson des sons.

Il en ressuscita du fond de la Légende!

De l'œuf d'or du soleil, les ailes noires du Roc se tendirent lentement sur les profondeurs bleues; on vit, dans une poussière d'onde verte et de feu, se hausser du Tartare l'ombre de Léviathan.

Il en vint des enfers, il en vint des étoiles, il en vint de partout, d'inconnus, même aux dieux.

Mais Orphée s'étant tu soudain, le lion gronda... On avait aperçu, dans l'ombre bleue d'un val, un pâtre, son troupeau, son cheval et son chien qui, malgré le Chant pur qui parlait à l'instinct, semblaient n'en avoir pas ouï les sons divins.

Orphée jeta sa lyre ! — et la lyre pleurait...

Mais, à cet instant même, on vit la flore entière, plus lente à s'émouvoir aux accents du chanteur, s'ébranler de la plaine et gravir les sommets, et couvrir — sous le ciel — leurs neiges éternelles.

Et les arbres glacés se pavoisaient de fleurs.

Orphée chanta sans lyre les beautés de la flore. Et les fleurs enchantées, captives de son chant, se détachaient des branches en papillons vibrants, pour se cristalliser, étoiles, sur son front.

Orphée reprit sa lyre ! et les rochers pleurèrent, aux accents de sa voix, des fontaines de joie.

Divin prodige enfin, lorsqu'on vit l'horizon qui flottait en cadence, déplaçant une brume, et découvrant ses monts, tantôt selon les sons, et selon les silences tantôt les recouvrant.

Orphée chanta le jour, il chanta le soleil ! Et le ciel écoutait arrêtant ses nuages. Et la foudre charmée pendit sous un orage.

Mais la nuit, sur Orphée, s'étant violemment faite, arbres, bêtes et nues, sur les rocs et dans l'air, oscillant et roulant, éprouvaient dans leur fuite que la Terre enivrée tournait, tournait plus vite !

BACCHUS INDIEN

Accompagné du vieux Silène, dans la plus tendre nuit des bois et le parfum des fleurs qui naissent, de l'herbe fraîche, autour de toi, accompagné du troupeau grave et barbu de tes centaures, et du groupe odorant des nymphes demi-nues, qui t'ont nourri,

accompagné du vieux Silène ivrogne sur son âne gris, le mufle si brûlant de fièvre qu'il illumine, autour de lui, son cortège noir de pans, de satyres, harmonique et vif au son des cymbales, dont les plateaux clairs, vifs aux mains des faunes, peuplent l'ombre et l'air de lueurs sonores,

accompagné du vieux Silène et des plus amoureux sanglots des dryades et des naïades vers ton passage et ta beauté, environné des mots plaintifs, sous les bouleaux et sous les chênes, des hamadryades captives, éprises de ta liberté, ton char cinglé des bonds lascifs de ces mille autres déités, demi-bestiaux et déités, sur le passage de ta beauté,

accompagné du vieux Silène, énorme et nu sur l'âne gris, le ventre rayonnant d'ivresse comme un globe d'or dans la nuit, — et cerné par le cri que poussent les Ménades, quand la fièvre mûrit les grappes à leurs poings et fait, en mille éclairs dans leur course sauvage, jaillir le vin des pulpes et le lait de leurs seins,

entouré de la bacchanale, accompagné du vieux Silène, Bacchus, Bacchus aux cheveux d'or, tu te laisses traîner toi-même... sous les grandes herbes d'émeraude, par de doux longs tigres jaunes, doucement tu te laisses traîner dans ta fête perpétuelle, les yeux mi-fermés, la bouche souriante, sur ton beau char amarante...

mais tu vas sans cesse ! tu ne t'arrêtes pas, tu descends, tu vas, tu vas vers les sables, tu descends des bois, tu descends des nuits, tu descends des jours, tu descends les sables, sur le dos d'un tigre tu passes le Tigre, tu passes dans l'Inde et l'on t'y fait Roi, tu passes, tu passes, tout autour du Monde enseignant au Monde les grâces du Vin, et chacun t'écoute et chacun te croit et chacun devient une partie de toi, accompagné du vieux Silène ivrogne sur son âne gris, qui ploie jusqu'à frôler la terre, et presque à l'écraser sous lui !

GLAUCUS

OU LE PÊCHEUR ANTIQUE

Il n'est pas de pêcheur, à pêcher l'inconnu, qui d'un coup de filet n'espère une fortune. Vois : les mains vers la mer, Glaucus attend sa chance, il t'invoque, il t'implore, ô généreux Neptune.

Comme s'il pétrissait de l'argile très blanche, Glaucus attire à lui son filet écumeux. O fortune ! les

mailles se hérissent et s'embranchent de poissons frémissants et de coraux nerveux.

Il secoue son filet, d'où la brillante écume se répand sur les algues et se mue en flots verts ou s'envole en rosée frôleuse sur la mer, — puis il traîne au soleil tous les dons de Neptune.

Que tu vas être riche en ouvrant ton filet, Glaucus! et qu'il est lourd... qu'il est lourd... Sur le sable doré laisse crouler ta pêche, en montagnes d'argent fleuries de coraux rouges, de coraux blancs.

Glaucus!... le filet craque à son dos courbé. Cent bras, mille ventouses l'étreignent et l'entraînent. Et Neptune haussant ses lèvres sur la mer : « Sois donc riche, ô Glaucus, les flots sont argentés! »

Mais lui, loin de souffrir dans l'onde aucune peine, flotte en un lit mousseux bercé par les sirènes, dont le chant, pour la joie de ce jour qui finit, s'élève, ondule et glisse et meurt en harmonie.

Tout se tait, les sirènes et la voix de la mer et celle des tritons sous le grand ciel nocturne, quand le Verbe infini, la voix de Jupiter fait pâlir sous les flots la face de Neptune :

« Les nymphes t'ont sauvé, que ta fortune soit, pêcheur, deviens leur dieu. Que leur chant, pour ta joie, jeune dieu qui commences en l'homme qui finit, attire, en ton filet, les astres de la nuit! »

HERCULE ET OMPHALE

Omphale, Omphale, toute en pierreries, de ton front, de ta gorge, de tes bras qui scintillent, de ton corps miroitant qui tourne sous tes voiles, comme un mouvement d'étoiles tourne autour de la nuit,

Omphale, Omphale, tout rubis de tes lèvres, tout corail de tes joues, de tes genoux qui tremblent; de ton front rougissant sous le faix de tes voiles, toute en marbre incendié de couchant sur un temple.

Omphale, Omphale, de tes seins tout albâtre, tout saphir de tes yeux, de tes mains tout opale, tout caillou de ton cœur, tout or de tes cheveux,

Hercule t'aime, Omphale et de toute sa chair ! laisse toucher en toi ce qui n'est pas de pierre.

Hercule t'aime, Omphale, et se veut ton esclave. Ferme les yeux, *ne vois* en lui que ton esclave, le doux enfant qui frôle au bain la trace chaude où vit ton sexe rose, Omphale, où ta vie sonne.

Laisse tomber tes voiles, — et voici ton esclave !

Hercule, Hercule, tout en chair, tout en vie, et comme Atlas debout sous le poids de l'aurore, tout en saillantes lueurs, tout en muscles sonores,

Hercule, Hercule, tout nerfs tout toison, comme une forêt haute, en ses gestes fougueux, fait sourdre dans l'orage sa flore jusqu'aux cieux,

Hercule t'aime, Omphale, et de toute sa chair !... laisse-lui prendre en toi ce qui n'est pas de pierre.

— « Mon cœur est un galet, mon sexe est une agate. Entre tes doigts serrés file mes cheveux d'or ! Hercule, entre tes doigts, mes cheveux de lumière... C'est de la triste Omphale ce qui n'est pas de pierre. »

Ecroule-toi, grand temple et de chair et de vie, Hercule terrassé, ô laisse-toi gésir, laisse battre le sol ton grand cœur tout en chair, et gémir sous leurs ruines ton amour et ta vie !

Et toi, laisse-toi rire de toutes les pierreries de tes dents, de ta gorge, Omphale toute en pierre, et laissant rire au vent tes cheveux de lumière, laisse-toi rire encore de toutes tes pierreries !

★

HYMNE A LA NAISSANCE DU MATIN

L'aube a roulé ses roues de glace dans l'horizon. La terre se découvre en gammes de jour pâle. Un mont reflète, humide, les dernière étoiles, et les animaux bleus boivent l'herbe d'argent.

Aurore, ta rosée vient s'étoiler sur l'herbe et courir dans les sillons comme un jeune sang! Ardente, elle se mêle aux roses du Levant, se répand des coteaux, bruine et s'élève en gerbes.

L'air tremble frais et pur. Le vent passe si doux quand ses bras de velours leur entourent le cou, que les arbres charmés de l'emprise légère s'abandonnent, feuillage et frissons de lumière.

Lumière des matins, ô naissance des jours, renaissance des êtres, vous égalez l'amour! — Un de ces matins clairs j'ai vécu dans ce rêve de monter vers le ciel en gravissant le jour. Les flammes de l'Aurore flottaient sur mes épaules et les fleurs de la terre embaumaient mon effort.

Les papillons, les fleurs, les oiseaux, les moulins me semblaient un cortège tout vibrant de parfums, de vols et de lumière. Leurs formes, dans le jour, me suivaient : les oiseaux précédaient mon amour.

Quels essaims d'angélus volaient sur les portiques, les dômes étagés d'une forêt antique, tournaient, s'évanouissaient, me revenaient encore, s'échappant de la ruche immense de l'Aurore!

La lumière tombait en arpèges dorés des mystiques rayons que berçait l'air sonore. Aux pics dorés des monts, aux vagues d'or des prés, aux plis d'or des forêts la lumière chantait.

Ainsi j'allais songeant à cette loi première : nul

n'aime la Beauté sans aimer la lumière. Le grand jour pénétra mon front rose de fièvre et, détournant son cours, vint rafraîchir mon sang, et je croyais, fermant les yeux dans mon bien-être, tant ce jour était pur, sa lumière parfaite, que mon esprit voyait, au travers de mon front, le ciel dans la prairie et le ciel sur les monts !

LE CRÉPUSCULE

Plus tragique est mon pas de traîner ma grande ombre, quand le jour, rouge encore où la terre est plus sombre, consume de reflets lointains sous le ciel bas le plissement de l'herbe à l'infini des pas.

La nuit se fait profonde et le jour s'y prolonge. Autour de moi la vie se grandit de son ombre, et le temps se fait double, haletant au combat du jour et de la nuit où le jour se meurt pas.

Rapide sous mes yeux la nuit rejoint mon ombre, et je ne sens plus vivre en moi que le silence... Faut-il voir, sous mes yeux, tout un jour disparaître comme une armée vaincue et contente de l'être ?

HYMNE DANS LA NUIT

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme dereflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encor les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espalier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous, — scels d'or des vies futures, — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Ecoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse

ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

LES DEUX AMES

Sous le soleil rouge, au vent doré du soir, peureuse des nuits, mon âme tremblante...

Sous la lune bleue, au vent doré du soir, heureuse des nuits, ton âme chantante...

Mais, chez nous dans l'ombre, au feu de mon regard, peureuse du jour, ton âme a tremblé.

Mais, chez nous dans l'ombre, au clair de ton regard, heureuse du jour, mon âme a chanté.

COMPLAINTE DES AIEULS

Lorsqu'un jeune soleil invite les aïeuls à bénir le printemps et les joies du chemin, c'est pour eux un voyage de la terre aux étoiles de mener jusqu'au seuil le frisson de leurs mains.

Et s'ils voient le printemps se mêler à nos rondes et sauter avec nous entre les graminées, peuvent-ils oublier quelle senteur profonde monte encore de l'hiver dont cette joie est née ?

L'hiver n'a pas laissé de regrets. Tout est jeune. Et la première fleur ne parle que d'été? Peuvent-ils

rajeunir ? n'être plus des aïeuls ? Ils sont seuls au printemps à ne pas le fêter.

Mais qu'ils troublent nos vies de leur pâleur mortelle ou se tiennent dans l'ombre à dormir leurs années, peuvent-ils oublier quelle senteur profonde monte encore des printemps dont leur pâleur est née ?

RONDE AU JARDIN DES SYLPHES ET DES FÉES

Au bruit de nos sabots et au bruit de nos mains, oserons-nous franchir la porte du jardin où, fleurs de la nuit noire, les sylphes et les fées ne semblent que du clair de l'âme s'éclairer, après avoir foulé dans nos rondes superbes, aux rayons de la lune, les étoiles de l'herbe ?

Plus jeune encore de naître où meurent nos chemins, d'un couchant qui ceignait l'horizon de carmin, la lune s'est levée, ce soir, joyeuse et rose ! Et nous avons levé vers elle nos yeux pâles. Avant la nuit profonde la lune s'est déclose à ne laisser, d'or pur, que son cœur aux étoiles, pour verser à nos yeux étoilant nos visages la jeunesse et l'éclat de ses rayons de feu.

Et nos yeux enflammant nos âmes de leur feu, — au bruit de nos sabots et au bruit de nos mains, nous avons pu franchir la porte du jardin où, dans la nuit sans lune, les génies et les fées ne savent que du clair de l'âme s'éclairer, et nous avons foulé d'une

ronde superbe, aux rayons de nos âmes, les étoiles de l'herbe !

LA BARQUE

Ce soir, entre les saules, que ce fleuve est tentant ! — Qu'on me donne une barque et je partirai seul. Les rames dormiront le long de mon sommeil. Le fleuve dans la nuit me conduira pourtant.

Le fleuve ne suit pas d'autre voie que la sienne. Je trouverai la mer avec la nuit prochaine. Alors, vers mon étoile, ramant nerveusement, je m'en irai tout droit vers la belle, vers elle,

afin qu'un droit sillage raie l'onde, comme au ciel, de sa trace rigide partage un flot ardent mon astre familier, mon étoile fidèle ; et chantera mon âme, alors, en m'enchantant :

« Va simplement ta course et ris de la tempête, à travers vague et vent partage la tempête, va droit jusqu'à ta mort, dont l'îlot, loin des brumes, l'îlot plein de rosée brille comme une lune

où tout le ciel se mire, tout le ciel se dévoile... Accoste enfin et cueille en l'herbe ton étoile. » Ce soir, entre les saules, que ce fleuve est tentant ! — Qu'on me donne une barque et je partirai seul...

LES RÉPONS DE L'AUBE ET DE LA NUIT

— Entends-tu trembler les étoiles?
— Entends-tu pâlir mon cœur?
— Entends-tu l'aube à pleines voiles?
— Écoute une âme se voiler.
— Le soleil monte comme un trophée.
— Mon cœur se meurt d'être vainqueur.
— Entends-tu pleurer les fontaines?
— Entends-tu leurs fées me pleurer?
— J'entends sangloter les fontaines...
— Le cor d'ivoire de la Mort.

★

LA MORT

Propre et luisante de ses os, sur un ciel léger, un Ciel d'image pieuse, s'est levée du Levant, puis est venue vers moi la Mort, commère facétieuse, de l'herbe jaune entre ses dents.

Au travers du treillis ouvragé de son dos, lorsqu'elle fut passée dédaignant mon effroi, en guise de son cœur absent depuis des mois, je vis briller, piqué à sa poitrine d'os,

un frais bouquet de fleurs des bois.

LA MORT EN VISITE

Une petite main pâle fleurit à la serrure, et s'allonge, et d'un doigt renverse ma tisane.

Un fin pas discret.
J'appelle.
On se tait.

Dans ma chambre tiède, n'est-ce pas qu'il neige?

Dédaigneuse la Mort s'assied à mon feu, elle attend mon heure, et sa tour d'osselets, rangée sur ma chaise, brille aux yeux des braises comme un plant de fraises. Sur ses genoux elle berce un vivant joujou qui reluit et cligne et lui fait des yeux doux.

Drelin de grelots !... Est-ce en mon délire ? Sont-ce les chevaux ? Me faut-il partir ?

Non, la Mort se lève : c'est la tour qui branle. Elle est blanche et rose comme un minaret. Non, la Mort se dresse, fait craquer ses joints, sur une pierre de lune affûte son jouet, — bien ! la Mort se penche et tombe en arrêt.

— « Mon fils est-il prêt? »

Sans le faire exprès, un petit coup discret du joli joujou me déloge la vie, et je sens que mon âme, en un rythme ravi, va blanchir son linge dans le clair de lune.

BERCEUSE POUR LES AGONISANTS

Il ne faut pas croire à la mort. Voici le soleil radieux vers la terre et sur vos yeux. Ne versez plus de vaines larmes, le ciel est clair comme votre âme, elle éclaire l'ombre oublieuse, — et voici la mort radieuse.

Il ne faut pas croire à la mort. Voici les oiseaux hors des cages du bois sombre et silencieux. Ne versez plus de vaines larmes, le ciel chante comme votre âme, elle n'est plus silencieuse, — et voici la mort radieuse.

Et voici la mort lumineuse et chantante, et voici la vie. Voici la perle de votre âme qu'un ange éperle dans le calme, et voici les voix musicales et radieuses des archanges.

Ils chantent, inentendus de ce monde qui méconnut son éclat envolé du ciel. Mais la mort est venue fidèle. Et le ciel chante dans le ciel vers cette étoile reconnue.

Mais voici la fin lumineuse. Le ciel est pur comme votre âme. — Il ne faut pas croire à la mort, voici calme votre visage, votre âme est fraîche comme son calme... Le ciel est jeune comme votre âme.

Et voici la mort advenue, et voici la vie reconnue où tant d'âmes sont lumineuses, toujours et toutes

radieuses. L'autre vie n'était qu'un orage. Mais voici pur votre visage, — et voici la vie heureuse.

LA DESTINÉE

Sait-on pour qui les nues se sont amoncelées et si leur deuil ne cache point ta destinée ? Sait-on pour qui la foudre est préparée, si tu n'as pas de mots secrets pour l'appeler ? Ne cherche plus d'où vient l'orage, ni qui l'a conduit vers toi. Et s'il passe et meurt ne te réjouis pas lorsque le soleil a fondu sa rage, lorsqu'un astre veille encore sur tes pas. Et s'il passe et meurt au ciel ou loin de toi, ne te réjouis pas ! Il est d'autres deuils et d'autres orages, aveugle en toi-même, où te mène ton âme, il est d'autres morts qui veillent sur toi, aveugle au soleil, où te mènent tes pas.

★

LE PETIT RENTIER

Il s'en est allé par la route, le pauvre homme, il s'en est allé sans un doute, bravement, à petits pas comptés par son bâton tremblant, il s'en est allé sans se retourner.

C'est qu'il ne va pas fort loin, le cher homme. Ah, il n'en a pas pour dix-huit cents ans. Il n'a jamais fait de mal à personne, lui. Il a toujours été si prudent.

Deux doigts de route, et puis c'est un sentier, un tout petit sentier qui reconduira l'homme, le tout petit cher homme au point qu'il a quitté. Et pourquoi le malheur viendrait-il arrêter ce bon petit rentier dans son petit sentier ?

Il y trotte, y toussote, y crachote, y grignote, y jabote à lui-même et clignote content, y mijote au soleil son vieux cœur radotant, y vivote et s'y trouve heureux en vivotant.

Oui, qu'est-ce que le malheur pourrait vouloir à c't homme, quand son plus gros ennui serait de trop trotter ? Certainement... la mort, ça peut arriver. Ah, la mort, la grande route, on y marche longtemps. Mais bah, n'y a-t-il pas ce bon monsieur l'abbé pour vous greffer dessus un bon petit sentier, — ce bon monsieur l'abbé qui vient au bon moment ?

LE CHEMINEAU

Que le printemps embaume ma tartine ou que la neige égalise mon pain, que le soleil à mon front s'acoquine ou qu'une étoile m'indique le chemin, je reste un libre raboteur de routes, du cuir épais de mes vieilles semelles naturelles.

Si je mendie la goutte aux hommes, à Dieu je réclame le ciel, l'envers du ciel, celui qui ne dégoutte sur mes épaules et en raison inverse (je fus savant, hélas ! en ma jeunesse) des gouttes que l'on me refuse aux tavernes.

Qu'il faut donc marcher ainsi, coûte que coûte, recevoir ainsi, plutôt gouttes que goutte, suivre son étoile, courir sans bretelles, et penser toujours à la vie éternelle pour rester un libre raboteur de routes, du cuir épais de ses vieilles semelles — **naturelles!**

LES DEUX CLOWNS

— Synthétic Clown-Clown, hip, hip, tournez!

— Six pirouettes bleu blanc blanc bleu, voilà le Ciel! six pirouettes bleu vert vert bleu, voilà la Mer! six pirouettes vert jaune jaune vert, c'est le Désert! six pirouettes or jaune jaune or, c'est le Soleil!

— Bravo, bravo, un p'tit bravo, messieurs. Analytic Clown-Clown, à vous, tournez!

— Soit, Messieurs, décomposons, suivez-moi bien: Violet, deux pirouettes, Indigo, trois pirouettes, Bleu, cinq pirouettes, Vert, deux pirouettes, Jaune, trois pirouettes, Orangé, cinq pirouettes, Rouge, dix pirouettes. Total : trente pirouettes. Attention, Messieurs! guignez l'arc de Noé... Deux trois cinq, deux trois cinq dix, rrrrrrran!

— Cessez, Analytic, cessez, assez! Il va se rompre... Dieu!... Ah!

Synthétic se tord, puis dans la sciure du cirque inscrit d'un doigt profond cette sombre épitaphe :

CI-GIT
ANALYTIC
ce clown qu'on disait sage
— très fol
et mort de rage
de n'avoir pu tourner dans un orage.

L'UNIVERS DU CIRQUE

« Alors croyez-moi, je vis un jongleur, un beau jongleur rayé noir et jaune comme une guêpe, qui de ses mains en coupe soutenait ses boules d'or, en courbe si hautaine et souple dans le ciel, qu'elles semblaient doucement enchaîner le soleil.

« Alors, croyez-moi, je vis un jongleur, un beau jongleur rayé noir et jaune comme une guêpe, qui, tirant sur le ciel avec deux cordes d'or, fit tomber le soleil... au son furieux d'un cor.

« Je sursautai ! — le jongleur saluait. La lune entre les torches glissait sa face vieille. Dans le cirque valsait la chèvre Sans-Pareille. Sur sa poitrine un clown agrafait le soleil. »

LE PETIT CLOWN

Le petit clown, au sortir de l'enfance, il trotte par la ville dans ses habits lunés. Danseur d'échasses, il valse ; aux carrefours, Jocrisse, il vend l'onguent, reçoit la volée ou plus grave il jongle, il assouplit

son corps dans les marchés. Bientôt le « circulez ! » Oh brutaux! ah justice!... Alors les poings aux poches, le petit clown' soupire et le plus doucement il se laisse partir — les yeux là-haut!

Or va-t-il au Jardin faire guignol aux petits, les enfants soyeux, les enfants sans cœur lui crient à la chienlit par les allées en fleurs, cependant que l'observe et le happe à la fin, le garde aux yeux féroces qui veille au bon maintien.

Regardant le jet d'eau qui vers l'azur s'élève, le petit clown aspire au ciel de tout son rêve... et la mélancolie de son âme s'isole au ciel où dans l'azur vole une île déserte.

LA FACE DU CLOWN MORT

O face du clown mort! Face de clown soudain dépouillée de son rire! face éteinte et comme à mille ans de son dernier rire...

Ah! mieux que le Sphinx dont les yeux ouverts semblent vouloir parler du fond des déserts, mais qui, proche, fixe au loin sa chimère ou clôt son mystère et seul voit en lui, laissant le voyageur dormir dans sa nuit,

la face du clown mort pèse sur chaque conscience!

Et lorsqu'au dernier cri du clown son large rire, où tous les rires aboutissaient, s'achève en lui, la foule hors du cirque porte un cri de folie, fuyant cette

face éteinte, cette face éteinte, qui gît au fond des yeux, qui stagne au fond des vies!

★

CHARMEUSE DE PEINES

— Charmeuse de peines, ô bohémienne, toi qui sais agiter les sorts, sais-tu bien si les joies reviennent, petit cerveau d'or?

— Oui, je sais que des joies reviennent, quand l'hiver est mort.

— Et que faut-il faire pour hâter l'hiver, dis-le, toi qui sais agiter les sorts? Petit cerveau d'or, je le ferais bien...

— Oh! cela n'est rien, il faut tuer la mort.

— Charmeuse de peines, ô magicienne, toi qui sais agiter les sorts, cherche encor si des joies reviennent, petit cerveau d'or?

— Oui, je sais que des joies reviennent, quand l'amour est mort.

— Et que faut-il faire pour tuer l'amour, dis-le, toi qui sais agiter les sorts? Petit cerveau d'or, je le ferais bien.

— Oh! cela n'est rien, va, cela n'est rien.

— Dis-le-moi plus haut, petit cerveau d'or!

— Mords au front l'amour. Embrasse la mort. Dans mon cœur de fer plonge un poignard d'or.

LES LANSQUENETS

— « Roi, valet, dame, qui me délivrera du gardien de mon âme? Cœur, pique et roi, c'est toi, beau lansquenet, qui m'en délivreras! »

La bohémienne ouvre sa porte, écoute un bruit de pas dans l'ombre : — « Toi, dont mon cœur entend le pas sonner plus fort parmi les autres, délivre-moi du gardien de mon âme, le nain ivre-mort de mon corps. »

Des tambours battent, des casques se choquent, des falots, des lances, des fers s'entremêlent; rayée noir et rouge, rayée noir et jaune, c'est la retraite aux lansquenets dans les ruelles.

— « Roi, valet, dame, qui me délivrera du gardien de mon âme? Cœur, pique et roi, c'est toi, beau lansquenet, qui m'en délivreras! »

Les tambours battent, les casques se choquent, et les fers des lances se passent et repassent, bon falot vermeil, la tête du nabot. C'est la retraite aux lansquenets dans les ruelles...

La bohémienne ferme sa porte. — Un lansquenet

frappe à sa porte! — Celui dont son cœur entendait le pas, — roi, valet, dame, — il n'en était pas.

LE DÉMON

Un soir je l'évoquai.
— Es-tu donc?
— Me voici!

Son aile bleue surgit d'un astre à l'horizon et l'ombre de son aile d'une touffe de gazon.

Sa corne d'or en barre descendit de la lune et l'ombre de sa corne se leva d'un étang.

Son beau corps jaune d'huile éblouissait la nuit, et je suivis longtemps ce corps souple et charmant.

— Tu es, je suis content. Je veux savoir des choses.

Je débutai : — Mon Dieu, vous n'avez donc qu'une aile?

— Monsieur, pardon, j'ai l'ombre de ton corps.

— Vrai Dieu, mon Dieu, mais vous n'avez qu'une corne?

— Vraiment, monsieur, j'ai l'ombre de ton corps.

— Grand Dieu, mon Dieu, je ne vois plus votre ombre?

— Fi donc, monsieur, j'ai ton corps, j'ai ton corps!

— Seigneur mon Dieu, n'aurais-je plus moi-même...

— Ne dis donc pas toujours *Dieu*, monsieur!

Son beau corps jaune d'huile illuminait ma route... Je suis, depuis ce temps, ce corps souple et charmant.

LE DIABLE DE ROSES ET LE DIABLE DE FLAMME

LE DIABLE DE ROSES

« Je raie le ciel bleu quand il fait beau temps, les carrés de ciel bleu sur les cours des couvents, je fais rire les nonnes et je suis content. Et ce ne m'est pas une joie petite de tendre mes cornes à leur eau bénite.

» Autour de mon vol volent des abeilles, autour de mes manches, à ma tunique blanche, grimpent des liserons, et ma tunique blanche et mon front de rose et mes ailes de perles, et mes cornes d'or, chantent comme une aube en le ciel profond, — mon cheval ailé de blanc et bleu est blond, sa queue rose tressée se résout par un pompon. Scellés l'un à l'autre, et peut-être la même jolie bête à quatre ailes, nous volons, nous volons!

» Je raie le ciel bleu quand il fait beau temps, les carrés de ciel bleu sur les cours des couvents, je fais rire les nonnes et je suis content. Et ce ne m'est pas une joie petite de jeter des roses à leur eau bénite. »

LE DIABLE DE FLAMME

« Je raie la tempête, sous la foudre qui tonne, je traverse une à une les cellules des moutiers, droit sur mon coursier je fais peur aux nonnes. Et ce m'est

alors une joie délicieuse de pisser du feu sur des religieuses.

» Autour de mon vol volent des lucioles, qui brûlent leurs ailes au feu de mes ailes, au feu de mes cornes : mes cornes vieil or comme des chandelles ont des flammes bleues qui zèbrent mes ailes, qui zèbrent d'éclairs le cristal de mon vol, — sabots de phosphore, mon cheval de braise est ailé de fer, sa queue, une tringle, sur ses flancs de feu fait un bruit d'enfer. Droit sur mon coursier, car nous sommes deux (deux ailes et deux ailes, nous nous volons, nous volons !)

» je raie la tempête, sous la foudre qui tonne, je traverse une à une les cellules des moutiers, droit sur mon coursier je fais peur aux nonnes. Et ce m'est alors une grande ivresse de bouter la flamme au lit de l'Abbesse. »

LE ROI HAROLD

Le roi Harold est sur sa tour, sa barbe blanche est jusqu'à terre. — « Où est-il ? où est-elle ? » chantent les dames et damoisels.

Le roi Harold est au cercueil, sa barbe blanche a pris le deuil. — « Où est-il ? où sont-elles ? son menton neigeux, ses joues de grésil. » — « Où est-il ? où sont-elles ? » redisent les dames et damoisels.

Sitôt le roi Harold en terre, sitôt le roi monta-z-au

ciel. De son menton pleuvait, neigeait sur les damoiseaux, les dames sur la tour : c'était râpure d'argent en barre, et chacun tendait sa bourse de velours.

Mais ceux-là qui n'avaient que des bourses de corde, tout autour de la tour les gens sans sou ni maille, ne pouvaient rien garder de la barbe d'Harold, dont les flocons d'argent neigeaient entre les mailles.

LE BEAU VALET D'ANNE DE VIRE

A la branche la plus lourde, à la branche la plus basse du sapin le plus haut, du plus délié sapin, le beau valet d'amour, le valet de satin, noir et bleu, rouge et or, toque et plume, s'est pendu.

Virent, virent les jambes obliques, sous les poulaines croisées dansent et sautent les lièvres, virent, virent les nerveuses petites jambes, obliquement, nerveuses, obliquement.

Pendu aux lèvres de cuivre, pendu à la bouche d'étain, et du soleil couchant aux plis de ton sourire, pendu aux yeux d'argent, te souviens-tu de ton délire vivant pour la belle Anne de Vire, pendu?

Virent, virent les jambes obliques, sous les poulaines dorées dansent et sautent les chèvres, virent, virent les cornus petits pieds, obliquement, cornus, obliquement.

Sonnez, trompette du jugement. Dites, bon Dieu du firmament : « L'enfer est ouvert au valet d'amour. » Après, laissez venir le jour. La forêt s'éveille et l'amour sommeille. L'aurore est une rose ardente sur les cimes.

Virent, virent les jambes obliques, sous les poulaines flambantes sautent et dansent les diables, virent, virent les merveilleuses guibolles : une, deux, fines braises, une, deux, obliquement !

Se réjouit dans les profondeurs la rose affreuse de l'enfer. « Un pendu ! — Par amour. — C'est bon, à la chaudière. » — Voici que sur le monde un beau sapin d'amour se hausse vers le ciel frémissant de plaisir, plus bleu que ne sont bleus les yeux d'Anne de Vire.

Virent, virent les jambes obliques, dans les clairières de saphir dansent et sautent les lièvres, dansent et sautent les chèvres, virent, virent les nerveuses petites jambes, — obliquement !

L'ONDIN ET LA FÉE

« Auprès du rivage, viens dans ta jupe d'or. Au bruit des diamants de ta veste verte, sous les citronniers, sous les branches blondes, je coulerai mon bras sous tes cheveux d'or.

» Dans le golfe vert, en pleine eau profonde, nous verrons glisser les rougets de mer... la méduse bleue...

» Au bord du rivage, viens dans ta jupe d'or. Sous la lune blonde nous verrons glisser mon rêve et ton rêve, ces deux oiseaux d'or, sur la mer profonde

» Écoute l'ondin.

» Au bruit des diamants de ta veste verte, au chant argentin des perles de l'eau, nous irons, veux-tu, cueillir des coraux.

» Écoute l'ondin sous les citronniers...

» Puis nous nous ferons des cœurs en corail, ô sœur redoutable, ô petite fée!

» Sous la lune blonde, en pleine eau profonde, nous irons, veux-tu, cueillir notre amour? »

LE RAPT

— « Sors de l'enclos. Viens rire entre les saules clairs. Et qu'aux branches d'argent tes cheveux roux se mêlent. Viens rire, mes coursiers reviennent de l'été. Sois folle, soyons gais! Ah! que tes fins genoux fassent plier la haie.

» Brille, éclate l'hiver, je sais des joues plus blanches, et que tentent ses nuits d'obscurcir ta beauté, les astres de tes yeux rayonneront dans l'ombre et la neige sera plus blanche à leurs clartés.

» Viens! Nos galops au vent feront flamber tes joues

dans l'air des chevauchées que les crinières brûlent. Nos fronts échevelés et renversés dans l'air, notre passion rayant l'hiver sera ce feu,

» jusqu'au jour éclatant de blancheur et de cloches, tout ruisselant d'air bleu, d'hirondelles et de fleurs, où, laissant nos coursiers paître les saules clairs, deux âmes confondues raviveront l'enfer. »

COMPLAINTE DU ROI ET DE LA REINE

Tout vêtus de noir, la reine et le roi s'en vont dans le soir, s'en vont par les bois.

Elle a le collier et lui, l'agneau d'or. — « Reprends le collier, notre amour est mort. »

— « Tu m'as aimé, reine, puis-je l'oublier? Prends cet agneau d'or, garde le collier.

« Taisons, taisons-nous sous la lune blanche. Adieu pour adieu sous les voix des branches. »

Une ombre au château, seule, repassa. Une ombre, un peu d'or fuyaient sous les bois.

Que dirais-je encore qui n'ait été dit sur les amours morts dans les belles nuits?

Dire que jamais le ciel ne s'accorde avec notre vie et ses fantaisies?

Aimez, c'est l'orage qui vient en décor. Souffrez, sur nos rages la lune sourit.

Sur nos amours morts, c'est le ciel en or : bel exemple, oh oui, d'amours infinis.

La complainte, ici, se meurt de tristesse. — « Une reine, un roi s'aimaient de tendresse. »

La complainte, ici, se meurt de paresse. — « Mais qu'ils sont petits nos amours terrestres... »

ÊTRE NÉ PAGE

Être né page et beau vielleur d'amour, en la gentille cour d'un prince de jadis, chanter une princesse follement aimée, au nom si doux que bruit de roses essaimées, à qui offrir, un jour, en lui offrant la main pour la marche à descendre avant le lac d'hymen, l'odorant coffret d'or sous ses chaînes de lys, plein de bleus hyalins ès anneaux de soleil et d'oiselets de Chypre ardents pour embaumer, à qui donner aux sons des fifres et des vielles, pour notre traversée en la barque d'hymen, le frêle rosier d'or à tenir en sa main !

★

CONSOLATION

Lorsque tombe le soir aux pudeurs écarlates rien que de s'effleurer au parfum des forêts, mes sens

approuvent la malice délicate de griser ce qu'on aime en se parfumant frais.

— A gouttes lourdes et grasses, que les roses saignent, dont sous la forêt j'ai lauré mon sommeil, sous le poids de l'air lourd à mes tempes saignent leur sève odorante et grasse et m'en masquent. Et lors, qu'il me soit doux d'en endormir ma vie!

Mais lorsqu'il t'est si doux de guérir de ma vie, va, mon âme en beauté, mon âme parfumée, griser ma triste étoile au fond des soirs d'été.

LE CŒUR A LA DÉRIVE

Le vent mêlait son rire à la plainte des eaux, le vent chargé d'étoiles filtrait par les roseaux.

Je voulus cueillir des astres en la source. Je cueillis mes yeux. Mon cœur frappa l'onde!

Beaux sarcophages d'or aux arabesques bleues! Dans ces vagues d'étoiles n'être plus curieux?

— Mon cœur à la dérive courait après mes yeux.

L'AMITIÉ

La main douce, à mon bras, de l'ami troublant qui me parle d'aurore, lorsque le jour succombe, je suis la route et lui me donne ses raisons... Un pas devant son pas, je ris en l'écoutant.

La main cherchant la main de l'ami qui me trouble et me parle de joies, lorsque mes joies sont mortes, je suis la route et lui me donne ses raisons... Je souris, me penchant vers lui, en l'écoutant.

Une main sur l'épaule de l'ami troublant qui me parle d'amours, quand je suis las d'aimer, je suis la route et lui me donne ses raisons... Un pas derrière lui, je pleure en l'écoutant.

L'ÉTOILE FILANTE

Une étoile a filé comme une laine d'or.

Dans le ciel en velours, dormirai-je un jour ? O saisir la laine et suivre l'étoile ! S'il en faut mourir, je veux bien encore.

J'attends sur la terre qu'une étoile vienne filer près de moi le bout de sa laine. J'attendrai longtemps, disent les passants.

J'attendrai l'été, j'attendrai l'automne... Mais que vienne la neige, de ses froides laines, recouvrir mon corps tremblant sur la terre,

une étoile filera dans le ciel d'hiver !

MA SIMPLICITÉ

L'homme a fait Dieu à son image et c'est si beau de l'avoir fait !

Chaque homme a dans son cœur un héros qui sommeille et qui s'éveille un jour et qui effraie son cœur. Il regarde en lui-même alors et sait son deuil, il voit un Christ souffrant de se comprendre seul.

Et c'est si beau quand l'homme, grave, souffre de ce qu'il se comprend !

Mais d'unir nos souffrances en un seul limon pur et d'en ériger Dieu dans sa seule figure, hommes, nous nous montrons alors si beaux, si graves, que rien ne nous paraît plus beau qu'à notre image.

Et c'est si grand de l'avoir fait, le Dieu des hommes, à notre image !

Non. — S'il me vient de *croire* à l'Éternel Printemps, c'est que je pense ainsi dans un jour de beau temps. Mais chaque jour plus clair et dernier de la ronde semble, né de mon cœur, le premier jour du monde.

Et cela m'est si bon de croire : « on croit en ma divinité ! »

Et cela m'est si gai de voir qu'on m'aime pour cette simplicité.

UN LIVRE D'AMOUR

UN LIVRE D'AMOUR

I

Un soir...

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

LUI

Je ne sais, mon amour, ce que je dois vous dire. Mais écoutez la voix qui parle en vous aimant. Je suis pauvre et n'ai ni encens, ni or, ni myrrhe, je vous offre mes pleurs de joie et mon serment. Je vous offre les trois lumières de mon âme, mon entendement, ma mémoire, ma volonté, je vous offre les trois puissances de mon âme, afin qu'elles ne soient occupées que de vous.

ELLE

Regardons-nous afin que nous pleurions ensemble... regardons-nous afin que nous soyons heureux. Je me sens pénétrée de la vue bienfaisante du clair torrent

d'eau vive qui passe dans vos yeux. Mais vos pleurs viennent arroser mes mains fidèles, et mes mains sont vers vous comme deux serviteurs, et moi, votre servante, je baigne de mes pleurs vos mains jointes pour le plus grave des serments.

LUI

Vous êtes et resterez ma compagne de larmes, vous êtes et resterez ma sainte vocation. Sentez-vous, ma chère âme, comme le vent est calme et flatte doucement notre inclination ?... Hélas ! comment croirais-je que vous puissiez mourir et qu'un regard si beau soit composé de boue ? comment croirais-je, hélas ! que nous puissions finir de vivre un tel amour, un jour, séparément ? — Mais pleurez dans la nuit, pleurez toutes vos larmes, elles me sont nécessaires pour vous retrouver.

ELLE

Le vent sèche mes larmes et notre joie demeure ! Vous ne souriez pas, mais je vous sens heureux. Mes pleurs sont des malices pour vous offenser, et je sens que le temps des larmes est passé. Mes doigts sèchent vos pleurs et notre joie demeure...

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

LUI

Oh ! ne condamnez pas nos larmes, elles furent bonnes pour mieux nous retrouver, ce soir, autour

de nous... Ineffable bonheur qui m'a conduit vers vous ! O bonté infinie, ô bonté patiente, ô somme de bonté qui vous menait vers moi ! — Que la loi de mes membres se révolte en moi, que je sois dans ce monde un amant abhorré, si je ne vous demeure esclave, ô mon amante !

ELLE

Plus humble devant vous, plus je me sens aimante.

LUI

Puissé-je me haïr pour mieux vous adorer ! — Mais pleurez dans la nuit, pleurez toutes vos larmes, elles me sont nécessaires pour vous retrouver.

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

II

LUI

Que mon âme — sans que cela me soit bien connu — a dû employer d'artifices pour convaincre votre âme !

ELLE

Que votre âme — sans que cela vous soit bien connu — a su se montrer douce et simple à mon âme pour la convaincre !

III

LUI

Non, le temps est trop court, ce monde est trop étroit, et ce que je vous veux, vous ne l'aurez jamais. Et pauvre avec le pauvre et plus faible avec moi, vous n'aurez, de ma vie, que ma tremblante foi. Je m'abandonne en vous jusqu'à mon dernier souffle, où je ne croirai plus respirer que par vous. Je veux mourir ainsi... abandonné en vous.

ELLE

Et je puis vouloir, moi, qu'un amour si cruel qui vous a tant pressé de souffrir sous ma loi, me fasse, autant que vous, souffrir de votre choix. Mais je pourrais vouloir, ainsi, que vous viviez. — Vous brilliez, feu léger dans un monde léger. Ce sont vos jeux fragiles qui ne purent cacher, à mon âme inquiète, le fond de vos pensées. J'ai surpris votre pensée vive dans votre âme !... et deviné ce vœu qu'un amour simple et doux...

LUI

Vous avez deviné que ce que j'aime est vous.

ELLE

Soyez fort de moi-même et de notre rencontre ! Si notre amour est grand, vous serez riche et fort. Vous ferez déplorer la fuite des années sur notre grand amour et vous direz au monde que rien, même la mort, ne peut nous séparer.

LUI

O divine lumière, si tu ne m'éclairais !

ELLE

Renaissez à l'amour, et sans désespérer d'en trouver, à la mort, la suite et la durée.

IV

LUI

Avant de vous parler...

ELLE

Avant de me connaître...

LUI

Mon âme vous songeait...

ELLE

Et vous étiez mon maître. Oui, déjà votre amour faisait partie de moi, marchait avec mes pas, m'accompagnait partout, entrait dans les choses mêmes qui regardent mon service. Mais il voulut un jour tenir la première place... Et je vous ai connu.

LUI

Et vous m'avez parlé.

V

ELLE

Voici ma bonne volonté.

LUI

O cher amour, toujours agissant, ô vos mains, vos yeux, chacun de vos sens ! votre corps adorable en sa chair innocente — un corps si délicat ne vient-il pas d'être formé ? — ô trop agissant amour, trop agissant ! pourquoi tant de duretés pour un corps si innocent ?

ELLE

Je vous aime de tout mon cœur et de tout ce que je suis, de tous mes sens avec mon peu d'esprit, et de toute mon âme, de toute ma puissance, et de tout enfin ce que vous possédez.

LUI

Contentez-vous de ces premières souffrances, ange, ange, ô retournez au ciel !...

ELLE

N'ai-je pas accepté cette si belle peine ? et ne m'en suis-je pas montrée impatiente?

LUI

Mon Dieu, qu'un seul moment de ces douceurs divines me fait ouvrir de portes sur vos félicités !

VI

Un soir...

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

LUI

Vous me fûtes chère... c'est vrai... jusqu'aux larmes, vous me fûtes chère... c'est vrai... jusqu'en l'âme, et puis la chair a tout brusqué... et puis c'est tout, puisque c'est tout.

ELLE

Est-ce tout ?

LUI

O ne découvrez plus votre visage.

ELLE

Est-il moins pur ?

LUI

Restez voilée.

ELLE

Il fut un soir !... un soir où se disait :

« Vous êtes et resterez ma compagne de larmes, vous êtes et resterez ma sainte vocation. Sentez-vous, ma chère âme, comme le vent est calme et flatte doucement notre inclination ? »

LUI

Vous m'avez été chère, et chère jusqu'aux larmes.

ELLE

Un soir où se disait... :

« Hélas ! comment croirais-je que vous puissiez mourir et qu'un regard si beau soit composé de boue ? comment croirais-je, hélas ! que nous puissions finir de vivre un tel amour, un jour, séparément ? »

LUI

Vous m'avez été chère, et chère jusqu'en l'âme... Adieu.

ELLE

Est-ce *tout?*

LUI

Restez voilée.

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

MONTAGNE
FORÊT, PLAINE, MER

A Pierre Louÿs.

L'amour est l'unique désir que la jouissance ne fasse qu'enflammer de nouveau.

. . . .

Maintenant, ô Memmius, apprenez en peu de mots quels sont les corps qui agissent sur l'âme et d'où lui viennent ses idées. Je dis d'abord qu'il y a une espèce particulière de simulacres qui voltigent en foule, sous mille formes diverses, dans tous les points de l'espace, et dont le tissu est si subtil, qu'ils ne peuvent se rencontrer dans l'air sans se réunir comme des fils d'araignée et des feuilles d'or battu. Car ils sont encore beaucoup plus déliés que les effigies auxquelles nous devons la vue des objets; puisqu'ils s'insinuent dans tous les conduits de notre corps, et vont émouvoir intimement la substance délicate de l'âme dont ils mettent en jeu les facultés...

Lucrèce, *De la Nature des Choses.*

AVANT-PROPOS

Il faut être de toutes les écoles avec conviction ; il ne faut être d'aucune. — Je veux tout le miroir et non pas un éclat.

*
* *

Tu dois laisser les écoles à leur chef (1). Penser « en troupe » est indigne du poète. — Reste libre, c'est là ta première noblesse.

*
* *

Ni Platon, ni Plotin, ni Shelley, ni Poe, ni Hugo, ni Baudelaire, ni Zola, ni « Symbolisme », ni « Natu-

(1) Toute école me semble convenir à cette comparaison : une couleur isolée du prisme, — une de ses couleurs à laquelle, précisément, on ne devrait guère pouvoir appliquer un terme qui la définisse, puisque l'on veut ignorer, et que l'on jure que l'on ignore les autres tons qui la personnalisent, en la différenciant.

risme », — suis Shakespeare, si tu veux, c'est-à-dire personne, tous et tout.

***

Sois toi.

P. F.

Janvier 1898.

MES PROSES EN VERS

Je veux, pour mériter le beau nom de poète, abriter mes songeries de tes fortes images, Nature, mais je ne prétends pas, dans mes proses inégales, te peindre, t'égaler, ni même le vouloir

dans mes proses en vers, comme ils disent, les sages.

Nature, je ne conçois rien de tes beautés graves que selon l'amalgame, au miroir de mon cœur, de tes lignes, de tes matières impérissables avec mes joies, ces rêves, et ma vie, ces douleurs, — qu'avec mon cœur, ou bien mon âme, périssables

dans mes proses en vers, comme ils disent, les sages.

Que je me sens tremblant, que je me sens faible devant tes certitudes, moi l'homme, le douteur, que je me sens la feuille arrachée à tel arbre et tour-

noyant dans ce vent de colère, si je ne t'unis pas à toutes mes faiblesses — faiblesses : joies ou douleurs, Nature imperturbable; ainsi, pour mériter le beau nom, non de prêtre, le beau nom de Poète

dans mes proses en vers.

MONTAGNE
FORÊT, PLAINE, MER

I

BALLADES DE LA MONTAGNE, DES GLACIERS ET DES SOURCES

LE BERCEMENT DU MONDE

Du coteau, qu'illumine l'or tremblant des genêts, j'ai vu jusqu'au lointain le bercement du monde, j'ai vu ce peu de terre infiniment rythmée me donner le vertige des distances profondes.

L'azur moulait les monts. Leurs pentes alanguies s'animaient sous le vent du lent frisson des mers. J'ai vu, mêlant leurs lignes, les vallons rebondis trembler jusqu'au lointain de la fièvre de l'air.

Là, le bondissement au penchant du coteau des terres labourées où les sillons se tendent, courbes comme des arcs où pointent les moissons avant de s'élancer vers le ciel dans l'air tendre.

Là se creuse un vallon, sous des prés en damier, que blesse en un repli la flèche d'un clocher ; ici des roches rouges aux arêtes brillantes se gonflent d'argent pur où croule une eau fumante.

Plus loin encore s'étage une contrée plus belle, où luisent des pommiers près de leur ombre ronde. Là, dans un creux huileux de calme, le soleil, où vit une prairie, fait battre une émeraude.

Et je voyais des terres et des terres plus loin, en marche vers le ciel et qui semblaient plus pures ; l'une où tremblait le fard gris-perle des lointains ; les autres, au bord du ciel, étaient déjà l'azur.

Je restai jusqu'au soir à contempler cette œuvre, à suivre l'ondulation de cette mer, et je sentais très doucement faiblir mon cœur au bercement sans fin des vagues de la terre.

Comme un bouillonnement de vagues déchaînées, devant moi jusqu'aux grèves en feu du soleil, je vis vallons et monts, nuages, ciel d'été, remonter l'infini des clartés et s'y perdre.

Je me tenais debout entre les genêts d'or, dans le soir où Dieu jette un grand cri de lumière... et je levais tremblant la palme de mon corps vers cette grande Voix qui rythme l'Univers.

HYMNE DES HOMMES A LA MONTAGNE PENDANT L'AURORE ET DEVANT DIEU

Que les langues bondissent en accents sublimes, pour célébrer la belle œuvre de Dieu ! Chantez sur vos luths des louanges sans fin : la montagne s'épanche comme un chant radieux. Un torrent visible de suaves harmonies s'échappe des lèvres penchées du Seigneur. Dans le chant matinal né du verbe de Dieu, la montagne brillante prend forme et tournoie. Elle s'épanche et demeure ; que tout homme la voie ! La montagne s'épanche comme un chant radieux.

Que les langues bondissent en accents sublimes ! Unissez vos luths à l'harmonie divine ! Eclatez en accords au glas des cimes d'or. Accordez vos chants aux glaciers bondissants. Poursuivez leurs lignes. Et s'ils pendent ravis et clairs sur l'abîme, ah ! sculptez doucement le contour de vos hymnes... A l'infini des sons et des sons les plus graves, élargissez vos chants et soutenez vos voix : la montagne d'onde en onde plus large tournoie — tournoie jusqu'à sa base.

— Fraîche vision que chante le Seigneur ! La montagne est divine sous l'aurore en fleurs. Le bruit des sources et le chant des pasteurs tremblent comme une haleine aux lèvres du Seigneur... Les brebis bêlent au bord des fontaines, et leurs clochettes aux voix de l'eau se mêlent. Écoutez mieux ces voix de Dieu... Que les hommes chantent en regardant les cimes, cherchant des yeux où naît la Voix sublime,

ce chœur d'amour Lui revient en écho, écoutez bien, en écho de ses hymnes, — comme les voix des cimes, des bêtes et des eaux, Lui reviennent fidèles, et divines, en écho!

CRÉATION DE LA MONTAGNE

L'impression est grave et l'âme se recueille lorsqu'on voit au lointain la plaine chargée d'arbres lever, comme en un coup de vent, sa large vague jusqu'au ciel, où s'égare l'écume bleue des feuilles.

Un mont reste créé, la plaine est dans le ciel. Des sommets, des vallées entrecroisent leurs lignes, et leur vivante houle s'offre comme un autel aux messes de l'azur, et l'azur s'y incline.

On ne sait où finit le flot de la montagne. De bleuâtres vapeurs continuent les sommets, tandis que le ciel bleu, qui s'y penche et s'efface, luit plus bas sous la branche au profil des forêts.

Des brumes d'argent clair flottent sur les vallées, glissent sur les versants leurs nappes étagées, et la montagne ne semble plus que le reflet d'un ciel où brille un double archipel de nuées.

On ne sait, vers l'azur, où finit la montagne. Il n'est pas une mousse qui n'ose son haleine. Chaque arbre, en respirant, perd une buée faible. Chaque rosée dans l'herbe roule et brise une opale.

Chaque lac est un pan du ciel qui se repose et les oiseaux du ciel y poursuivent leur course. Le fifre des bergers répond à leur gazouil. Et le soleil se lève au ciel et dans les sources !

Midi couvre d'or pur les cimes de granit. Les rayons du soleil descendent les sentiers. Tout cet or en fusion, qui tombe du zénith, traverse les nuages et l'ombre des forêts.

Le ciel et les sommets sont la même patrie, et leurs voix plus tragiques s'épousent dans le soir, lorsque vers les étoiles l'aigle pousse un grand cri, que suit le bêlement plaintif des chèvres noires.

On ne sait si les pics deviennent transparents, ou si le ciel y vient tourner ses pierreries ; si les astres mirés tintent dans les torrents, ou si la voix des eaux rythme le flot des nuits.

Mais tu pourrais, poète, — si l'homme savait croire — élever en prière ton lyrisme hardi, ne voir en la montagne, offerte en bel espoir, qu'un échelon vers Dieu et vers son paradis,

dominer la montagne, et tu verrais, peut-être, sur la plus haute cime que tu aurais gravie, descendre des étoiles ou monter de ton être l'échelle de clarté qui mènerait vers Lui !

Oh ! si tu savais croire, poète qui souris, ton émotion même te porterait à Lui, tu n'aurais d'horizon

que celui de ton âme, et tes rêves au ciel mêleraient leurs montagnes.

HYMNE VERS LES BERGERS

Lorsqu'au premier soleil la terre frémissante a vu ses germes purs s'élancer vers le jour, et que tous les sommets ont senti sur leur pente l'herbe les caresser de ses mains de velours,

les clochettes ont fui le sommeil des villages blottis sous la vapeur tremblante des vallées, les troupeaux ont blanchi l'air bleu de la montagne et le souhait des clochers suivi tous les bergers.

Le vent chargé d'aurore a balayé la brume et le soleil, aux lèvres, a doré les pipeaux. Et le jour descendait les blancs torrents qui fument, quand les troupeaux montaient vers un azur nouveau !

Sous les glaciers jetant leurs sources violettes, la montagne semblait couverte de rubans, et le son des pipeaux et le bruit des clochettes faisaient de la montagne le hochet du printemps.

L'herbe tendre baisait l'air vif à son passage et les bergers au frais soleil ouvraient leurs mains. L'âme et le corps choyaient leur divin assemblage et l'homme se sentait léger comme un parfum.

Quel amour infini chantait au cœur des hommes pour le soleil en fleur, éclos au cœur des cieux, pour

le rocher, la source, un buisson bleu d'arome, pour tout, pour leurs troupeaux et leurs chants et pour eux!

Des lointains la montagne était ce clair Visage, dont la rose bruyère adoucissait les plis, et son vivant sourire et son vivant langage étaient l'œuvre de Dieu et des hommes unis.

Quand je m'en approchai, ce fut une prière qui monta de mes yeux vers le Regard Divin, et brûlé de sa flamme, ivre de sa lumière, j'allai tremper mon cœur aux sources du matin.

La noblesse ingénue des choses m'enchantait, les arbustes confus s'ouvraient harmonieux et tissaient l'ombre et l'air en de souples filets qui flottaient à leurs branches comme des voiles bleus.

Les clochettes luisantes, les pierres du chemin, une ronce, une flaque d'eau m'extasiaient; les choses, à mes yeux, comprenaient leur destin et qu'à ce beau réveil toutes participaient.

Mais dans ce beau réveil une âme leur naissait! — La lumière créait et habitait les formes, et la joie d'être clairs, ce doux matin, mouvait les rochers, les buissons, les clochers et les cloches.

Un rire délicat s'exhalait des pipeaux. De célestes désirs venaient toucher les âmes. Les herbes et les sources, les bergers, les troupeaux doucement frémissaient dans l'air de la montagne.

Tout n'était plus qu'amour et joie et que délices, le sourire des cieux faisait la seule règle, et les glaciers eux-mêmes, comme de blancs calices, offraient leur gorge pure au vol ardent des aigles.

J'allais, sachant aimer, ignorant qui j'aimais, quels baisers je prenais aux lèvres du zéphyr. Je remerciais Dieu de l'instant si parfait. Il me semblait baiser Qui ne doit pas finir.

Les parfums, le zéphyr, les cloches et les chants enveloppaient mon âme et la portaient à Dieu! Au bord des neiges éternelles, et s'y penchant, le soleil du printemps berçait sa fleur de feu.

LA VIE DÉLICIEUSE

Je montais parfois au sommet de la montagne, et là je frissonnais délicieusement, ô je vivais dans l'air une vie délicieuse... Quand je redescendais je n'étais plus qu'un homme.

Ce matin je monte au sommet de la montagne, et là je frissonne délicieusement... Le vent me flatte, je lève les yeux, je cherche une patrie dans le vent.

Demain je monterai au sommet de la montagne, où je frissonne si délicieusement, et je vivrai dans l'air une vie délicieuse... une vie délicieuse...

IVRESSE

O libre terre des montagnes, que tu es sauvage, mais que tu es belle! le ciel s'échappe de tes abîmes comme un encens, et les vapeurs de tes sommets sont flexibles comme des ailes d'ange.

Que tu es sauvage, mais que tu es savoureuse en ton air bleu purifié par les neiges! ô le beau fruit clair dans lequel on vit, les transparentes profondeurs de l'azur...

C'est un grand amour, c'est un amour sans mesure, dans lequel on glisse, où l'on se sent porté. On ne lutte plus contre les zéphyrs. D'où qu'ils soufflent, ils vous poussent vers de la clarté.

On ne combat plus, on se continue en aile, en aile, vers le pur abîme du ciel... on est si léger qu'en montant vers lui on croit y tomber, et qu'un flot d'azur, un courant bien doux, plongeant sous vos reins, vous porte, vous berce, les yeux vers l'abime, et à la renverse.

LE BAISER DES MONDES

Dociles comme les sons, tendres comme un parfum, les cimes épousaient les courbes des zéphyrs, et les glaciers semblaient un sable d'argent fin, que l'air, dans les vapeurs, emportait sur les cimes.

L'azur à leur fraîcheur tendait ses lèvres blêmes, vers l'azur les sommets ouvraient des ailes blanches, et la chaleur du jour, altérant l'air du ciel, respirait les flocons ailés des avalanches.

Les mondes se pénétraient. La terre, au soleil vif, avait soif d'air léger, de ciel libre et d'espace, mais le ciel nuageux s'étirait sur les glaces, mais l'azur amoureux glissait aux précipices.

J'ai vu, sous le soleil, le grand baiser des mondes! J'ai vu leur possession ardente, mutuelle, et suivi de mes yeux la fusion féconde, au ciel et sur la terre, de la terre et du ciel.

Les eaux, l'azur, la flore, les rocs, le vent, les nues fondaient leurs vies en Une et rapprochaient leurs germes, mêlaient leurs tons, leurs lignes et, confondant leurs buts, montaient, croulaient en vague sous le soleil superbe!

Comme la main ouverte, flamboyante de Dieu, l'ardent soleil créait du fond de l'éther calme. Sa clarté dans ces mondes faisait germer des âmes. L'amour qu'il répandait passait l'amour en eux.

Ils étaient habités d'ivresse créatrice. Ils s'habitaient entre eux. Dans leur force têtue, le vent, les nues, la flore, les rocs, les précipices, les eaux s'insinuaient leurs âmes et leurs vertus!

Quand je vis ou sentis se détacher plus belles, ces Forces de la terre et du ciel déliés, ramenant ses

rayons sur leur flamme immortelle le soleil se voilait dans l'éther étoilé.

Dieu dérobait sa main sublime à tous les yeux, ayant pour un long temps préparé l'Avenir, et sa volonté faite sur terre et dans les cieux!... O mondes, puissiez-vous sans cesse refleurir!

LE JARDINIER

Voici venir le jour entre les peupliers. La vie autour de moi répand ses frissons d'ailes. Les étoiles dans l'aube, à se multiplier, forment un astre universel.

Ma bèche brille au soleil froid, et la rosée, que les herbes embaument, roule de blancs parfums. Les purs sommets surgis en leurs neiges rosées de leurs reflets font le matin.

Claire écharpe de rose, l'aurore est dans la source! Regardez-les bondir du haut de la montagne. Des glaçons violets se brisent dans leur course. Des cailloux d'or les accompagnent.

La source écrit sa chute en mots énigmatiques, tantôt courbe et légère, tantôt disparaissant; ici des moires fument, là, d'une roche à pic, tombe une poussière de sang.

Et voici le grand jour, la terre est sur sa route. Des flammes d'azur pur flottent sur les sommets.

Voici des arcs-en-ciel en arches sur la source, et voici des ruisseaux de lait.

Entendez-vous la grande Voix qui brûle l'air?... Souffle de vie. chaleur sur nos terres fertiles. Et dans le fleuve doux que fait la source tiède, j'entends battre le cœur des îles.

Entendez-vous la grande Voix qui brûle l'air?... J'entends, livrant ma bêche au plus beau des labeurs (et parfois je la vis fumer sortant de terre), battre la terre comme un cœur.

CHARME DU VALLON

Et voici le vallon, la grâce des pacages... Le cirque est adouci d'une ouate légère. Les frêles arabesques des vapeurs du matin couronnent les maisonnettes enveloppées de leurs jardins. Elles ont jusqu'aux fenêtres des vignes aux longues branches, une ombre douce aux fenêtres, un visage, un rosier. — Au ciel, des monts aux monts, que drapent les pâturages, le filet de l'aurore capture les oiseaux.

Cher calme! Que cet enchantement grave et doux me captive... Je vois se dessiner sur le ciel azuré la cigogne, blanche et noire, en haut du peuplier... (Comme ce petit chemin rose qui mène au lac le traverse doucement sur un pont de bois!)... Fraîche demeure, ô maisonnette, petite cité de l'hirondelle, n'avoir qu'à s'accouder à ta fenêtre, et voir l'aurore naître au ciel ! Petit jardin qu'empourprent les frai-

siers ! Petit ruisseau que la bergeronnette saute, d'une pierre à l'autre, dans ton lit ! Petites choses que jamais on n'oublie... Et voici le vallon, sa fraîcheur matinale, et l'angélus qui tinte au cou de ses agneaux.

Tout près de moi, dans l'herbe, les poules gloussent, le coq chante. Un jeune pourceau clair reçoit les gouttes d'eau, qui tombent de la grotte comme une pluie de larmes. Les abeilles, échappées du rucher, sont venues se suspendre en grappe au cerisier. Un enfant blond les chasse... J'entends dans le lointain le murmure des sapins, les clochettes variées du bétail. La naïve chanson du rouge-gorge me vient, me fait plaisir : je la retiens. Sur toutes les maisons claquent les volets verts. Le bruit, sous le ruisseau, émeut les capillaires... J'entends vers le ciel chanter l'air. Écoutez, écoutez, voici l'aurore toute, ombragée des oiseaux dans l'azur gazouillé ! Du fond clair d'une gorge le soleil s'est levé, comme un grand géranium que l'espace veloute.

LA CASCADE

De bon matin, sur le rocher sonore, le jeune soleil du printemps a dansé. L'hiver a fui. Le monde est plus joyeux. Ma vie est plus belle que jamais aujourd'hui.

L'Avril aux eaux troubles laisse une herbe de soie arrondir de caresses tendres les versants. L'herbe nombreuse et forte siffle dans la cascade. Il me plaît d'être saint dans l'odeur du printemps, naïf et pur et

saint comme les herbes neuves, sous le soleil et dans le vent.

Que le zéphyr est fin qui glisse sur les herbes! Je sens entre mes dents ma chanson s'attendrir, puis pleurer doucement de joie troublante et fine à la poursuite du zéphyr.

Mais vous, eaux folles! cascade herbeuse, qui roulez un beau chant de triomphe étincelant de gouttes de soleil, sur le doux lit léger des mousses lumineuses et des marnes cerise, à votre exemple je veux chanter un fol air de conquête à la splendeur du temps, et mes lèvres au soleil nouveau et dans la brise!

LA SOURCE

I

La source, dans les herbes, tourne son bras léger. C'est le chemin tracé des hirondelles. Le vallon qui s'en pare est le miroir du ciel qui s'y penche et s'y baise aux glaces des rosées.

Chère tranquillité des choses, que trouble seul l'éclat d'une avalanche : une aile à l'horizon? O si loin! monts neigeux, ô vous qui troublez seuls la paix de ces lieux purs quand bouge votre écran,

je vous quitte pour eux; ici, toujours égale, la source, dans les herbes, tourne son bras d'argent, le

vallon irisé brille comme une étoile, et vous n'en êtes que les rayons.

II

Il est doux de sourire au jet pur de la source, issue toute blanche des sables verts, que protège l'ombrage des ménianthes spacieuses, sous le bercement des fougères.

Il est doux de sourire aux danses enfantines des libellules sur les fleurs, aux lisérés d'argent que le zéphyr dessine autour de leurs ailes frileuses.

Je me laisse ravir à la chanson d'amour, ivre d'azur, de la mésange. Je sens une pitié très douce m'envahir, et je cherche en mon cœur des anges...

Le soir me trouve ainsi, éperdu de douceur. Je ne vois pas le ciel livide. Je crois que le vallon, comme une étoile en fleurs, pour un ciel très doux va partir.

O large et haut silence! O ma patrie nocturne! Voici les yeux du firmament. Et sous l'immensité blanche du clair de lune — la source, au creux de l'herbe, tourne son bras d'argent.

CONTEMPLATION DU CIEL SUR LA MONTAGNE

Mes larmes ont coulé sous le soleil couchant. Mes larmes ont roulé sur mon sein, vers mon ombre... Qu'il est profond et doux de pleurer sans raisons! Mon Dieu, que les raisons de pleurer sont profondes!

Sur la plaine et jusqu'à l'horizon étoilé, la montagne éplorée versait son ombre lente. Une peine infinie attendrissait le monde, et les glaciers plaintifs ouvraient leurs yeux voilés.

Des sommets ruisselants tombaient des larmes rouges. Dans l'ombre du versant mon ombre s'effaçait. Je mêlais mes soupirs aux sanglots d'une source qui, vers la plaine en feu, lentement descendait.

L'ombre de la montagne allongée sur la plaine, et tendue vers la nuit, bondit comme une proue; il me semblait entendre avancer la montagne, il me sembla partir, nuit d'étoiles, vers vous!

En exil dans la nuit d'étoiles, en exil! Et j'écoutais frémir les ailes de la nuit. Un vol d'aigle, soudain, vint heurter ma poitrine, monta!... et jusqu'au ciel mon regard le suivit.

Les étoiles déjà glissaient sur mon front d'homme, tout au fond de mes yeux des astres s'allumaient, déjà le crépuscule nageait autour des formes, et sous moi la montagne lentement descendait.

Mes pleurs étaient de joie? ou j'adorais ma peine? Dans quels vents amoureux me sembla-t-il voler? Les glaciers et les sources, l'herbe humide et le ciel enveloppaient ma vie d'un seul songe étoilé.

Je regardai la plaine encore et les blancs fils des routes, dans son ombre, où les hommes allaient. Oh! leurs petites vies prises dans le filet!... Je repris mon essor vers vous, ô mon exil!

J'étais seul dans la nuit, mon rêve la peuplait. Le ciel était mon rêve où les astres glissaient, et de mes yeux dorés les étoiles naissaient et ce monde, et la Terre lentement descendait.

— Te souviens-tu d'avoir erré sur la montagne, Homme, et sur ton regard d'avoir laissé flotter le voile de ton rêve dans le vent des étoiles, et d'avoir dit : « C'est là l'heure de la Beauté !

» L'heure de l'harmonie est l'heure de l'extase. Le cœur ému palpite à l'unisson des sphères ; leur poussière animée penche ses purs rivages et, vers eux, l'âme humaine monte comme une mer »,

d'avoir dit aux étoiles : « Étoiles, je vous aime ! et c'est de la beauté que vous versez en moi. L'harmonieuse fougue de vos ardents systèmes m'enseigne l'art divin de créer sous des lois.

» Près des pics de granit, que hausse vers le ciel le désir de vous ceindre à leurs frigides bras, plus sûrement mon âme, qui rêve d'elle-même, soudain s'élève, soudain se mêle à vos ébats.

» Ce n'est point par ses cimes que la terre te pénètre, ô ciel, ni par sa flore, captive malgré soi, c'est par l'âme de l'homme, son âme volontaire, et l'orgueilleux éclat de mes yeux en fait foi !

» Le mélèze est terrestre et je fuis le mélèze, les pins ombreux, les pins n'ont que de bas émois, je vais plus haut ! — au bord des cimes je me soulève, je tends mes yeux vers vous, soleils, et je vous vois !

» Et mon âme s'élève brûlante de pensée. Ailée de mes regards, elle perd mon front blanc. Elle monte vers vous et jamais harassée, mondes, elle vous poursuit, mondes, elle vous comprend.

» Je ressens de vos feux l'ardente sympathie, mon âme en est toute habitée, qui flotte encore! Une même harmonie dompte ces deux désordres, le rêve du poète et le songe des nuits.

» L'heure de l'harmonie est l'heure de l'extase. Je m'enivre du ciel et défaille et ses feux brûlent mon rêve, brûlent le parfum de mon âme, et dans l'azur un pur encens monte vers Dieu! »

Te souviens-tu d'avoir erré sur la montagne, Homme, et sur ton regard d'avoir laissé flotter la flamme de ton rêve au-dessus des étoiles, et d'avoir dit : « C'est là l'heure de Vérité! »

— J'étais seul dans la nuit, mon âme la peuplait. Le ciel était mon âme où les astres glissaient, et ce monde, ce monde lentement descendait, et de mon âme en rêve les étoiles naissaient!

Car Dieu ne crée les choses que par l'âme de l'homme. Chaque jour l'univers renaît de son émoi! — Il en est cependant pour qui tout se repose, qui regardent le ciel... ne l'aperçoivent pas...

HYMNE AUX PLUS HAUTS SOMMETS

Sommets simples, sommets glacés, que vous êtes

compris de mon intelligence ! que vous correspondez à l'imagination ignorante et pure de toutes connaissances !

Ne voit-on pas ensemble les herbes les plus pauvres enlacer de toute leur foi les sommets et, par-delà les nues, sur les glaciers splendides, se pâmer d'amour les nuits étoilées ?

O ne sentir sur soi que le baiser des choses, en le frémissement du seul mot éternel, Amour... O Amour, sur les sommets glacés, rien ne se mêle à toi de nos vaines pensées.

Mais qu'il y a de pics neigeux dans mon âme, que de lacs glacés, tranquilles et profonds !... Que les pentes de mon âme épousent de lumière, quand ses gouffres sans fond s'ouvrent au ciel sans fond !

LES GIBOULÉES

Les giboulées roulaient sur les rochers rougeâtres, tout enflammées encor d'un soleil qui mourait, et de perles de feu semblaient teindre et brûler la montagne où fumait une sueur opaque.

L'odeur des prés ombreux montait de la vallée, l'herbe humide exhalait son âme et, dans la pluie, l'enfer tombait des cieux quand nous vîmes brûler aux rouilles du couchant l'encens bleu de la nuit.

Et d'un obscur asile enfin quand nous sortîmes,

le soleil était mort et la nuit étoilée. Mais notre espoir mourut, paradis, quand nous vîmes s'arrêter à mi-ciel tes claires giboulées.

— « Voici la nuit d'avril en fleurs sur la montagne. Est-ce que tout espoir humain s'est envolé? Je vois sur les sommets reposer nos étoiles. Montons, mes frères, montons vers la nuit étoilée!

Nos destins éternels pour un peu de courage... » Mais une nuit plus noire s'étendit dans la nuit. A peine à mi-chemin des cimes obscurcies, les giboulées d'avril fouaillaient nos visages.

Nous passâmes encore et vainquîmes les nues. Les blancs sommets enfin nous prirent dans leur vol! On dira sur le monde : « Que sont-ils devenus? »

Des giboulées d'étoiles ont roulé dans les gorges.

LE CRATÈRE

Autour du cratère, sur sa lèvre fumante, ce soir, les sorcières de Macbeth ont dansé, toutes gaies d'y faire cuire, en leur cuve de cuivre, l'image du ciel que ronge l'eau bouillante.

Une opaque vapeur sort de la chaudière, masque les abîmes, s'accroche aux rochers. Linge pâle, c'est la toile où vibre, nœud d'éclairs, cette gigantesque et pâle araignée.

Ah! que la foudre gobe l'étoile de Macbeth, rien n'est plus risible, on en danserait. Eya, eya, l'on danse et le cratère bruit, crachant des flots d'humeur et de sang vers la nuit.

TRISTESSE DES HAUTEURS

Des végétaux géants peuplent les larges cirques et, vers les eaux blotties sous les fougères blêmes, le sapin et le hêtre, au vent qui les agite, font pleuvoir ardemment leurs feuilles et leurs flèches.

L'automne rouge lèche et tond l'herbe vulgaire; il demeure, et se hausse, sur les pâquis sablés, une reine des prés, blanche entre les fougères, et l'osmonde royale aux tiges empennées.

Sous la nue basse et noire, les troupeaux pâturent; les lourdes langues roses glissent sur l'herbe rare, à ses derniers vestiges; et des bœufs aux fronts durs ruminent en marchant sous la nue basse et noire.

O tristesse infinie des hauteurs, ô tristesse, quand l'automne traverse, en rouge conjuré, l'air transparent et noir, et déchire les tresses de cette flore obscure que confondit l'été!

Le jour circule en rais douteux autour des cirques et, plus clair, se déverse aux doubles, aux froides chaînes des sommets entrevus et palpite en flots d'ailes jaunâtres sur les neiges éteintes ou salies.

La brume en grises loques s'effile au long des arbres. Le soir naît sourdement sous un nuage épais. Rien n'est plus triste alors que le retour des pâtres et des troupeaux transis, vers les profonds guérets.

O nuit, laisse filtrer ta lumière dorée! La lune a tout gercé le nuage, et voit-on, par cette échancrure au grand ciel déchiré, le velours d'azur sombre où brûle Aldébaran?...

Rien n'est plus triste alors que le retour des pâtres; et pourtant, ô douceur merveilleuse des êtres! j'entends des sons de fifre errer sur la montagne et sens, dans la nuit froide, la reine des prés même exhaler son odeur faible d'amande amère.

MES ADIEUX AUX CIMES

Mes adieux aux versants et mes adieux aux cimes, aux nuits pures, aux étoiles proches, aux jours sereins, aux masses des forêts houlant dans les lointains, aux pauvres herbes pâles sur les neiges sublimes...

et j'entends dans le vent une voix qui s'incline, un air triste à noyer mon cœur dans son chagrin, une voix qui s'incline et me rappelle en vain, dont je suis triste à mort.

Et je sens tout mon crime de quitter mes grands aigles, aux vols fous, isolés sur le tumulte des torrents vers les abîmes, pour ces martins-pêcheurs au dos

d'aventurine, qui pavoisent les sources enfuies dans les vallées !

Revoir sur un versant la lune à son déclin pendre ses glaces grises aux branches des sapins, les bruyères lasses en gravissant pleurer vers l'aube, sous le vent, comme à la dérobée ; ô revoir les bouleaux à la tige d'argent s'alanguir et coucher leur front sous un torrent, revoir l'aiguille bleue où piaule l'alcyon et que tache un désir de végétation, fleurir soudain en l'aube, d'aigues et d'améthystes, et vers la cime où l'aigle et les nuages glissent se traîner lentement un brouillard orangé... Au jour levant dans l'air ses baguettes magiques, revoir des campanules et des neiges dorées, revoir tout un torrent briller comme de l'or, et les myrtilles noires, au souffle de l'aurore, agiter leurs grelots roses et silencieux....

HYMNE AU REPOS DU JOUR

Dans le soir parfumé, dans le soir brusque et rose, je regarde languir le jour aux monts lointains. La chair nue, languissante, d'un beau jour se repose sur les neiges, et la lune y glisse ses froides mains.

La belle chair d'amour se glace aux mains mortelles, s'argente à ses caresses, ou s'efface, et bientôt ne se distingue plus des neiges éternelles et le monde obscurci cherche un rêve nouveau.

Là-haut, tel que l'essaim dont me parla Virgile et qui, d'une chair morte, en un vol clair naquit, du

jour pâle étendu mort sur les pâles cimes tout un ciel étoilé monte et chasse dans la nuit.

Mon âme avec transport s'élève et le poursuit! Je n'ai pas de regrets pour les jours qui s'achèvent. Les soirs naissent des jours, les jours naissent des nuits, et de mes rêves morts montent de nouveaux rêves!

L'ILLUSION

Que le ciel du Seigneur est immense, qu'il est haut pour être si bleu! Que nos échelles sont petites, que nos rochers sont minuscules...

Le bleu des cimes est bleu de ciel, on croit les montagnes bien hautes. Montez, montez, voici les neiges. Plus haut le ciel est toujours bleu.

Le ciel s'échappe à chaque pas. O sommets pâles autour de nous! Que nos échelles sont petites, mon Dieu! mon Dieu!

IMAGES DE MES RÊVES

La colline boisée vient border la rivière et dans son eau tranquille elle se continue ; une moitié ombreuse berce les arbres verts et l'autre moitié bleue la profondeur des nues.

Ici, vogue l'esquif en perle d'un nuage et là, non loin de lui, nage un radeau de branches... Voici que sous

mes yeux la vague d'un barrage mêle voile et radeau dans sa brume troublante.

Images de mes rêves, est-ce enfin le naufrage, radeau, voile sans but, dont la vague est le port, songe noir, songe bleu, brisés sur le barrage, disparus dans la vague et mêlés dans la mort?

La colline boisée vient border la rivière. Sur l'autre rive tremble un champ de boutons d'or. Dans le ciel nuageux glissent de froids éclairs... Hélas, d'autres images viendront mourir encore!

II

BALLADES DE LA FORÊT, DES BOIS ET DES RUISSEAUX

HYMNE A L'AUTEUR DE CES HYMNES

Dès mon éveil de chanteur roi sous le soleil j'ai tout chanté — les monts, la mer, les saisons, les étoiles, mes joies, mes peines et ton calme, ô forêt. J'ai tout compris dès mon éveil, j'ai tout souffert et tout aimé. Dès mon éveil de chanteur roi sous le soleil j'ai tout chanté.

Ah! j'ai chanté d'admirables paroles quand j'ai pu lever libres au soleil mes deux mains. Ma voix a lu

les glorieux symboles d'un inconnu mystique paroissien. De mon cœur, de mes lèvres montait dans l'heure l'impérieux écho des voies intérieures. Ah ! j'ai chanté d'admirables paroles quand j'ai pu lever libres au soleil mes deux mains.

J'ai tout chanté, j'ai chanté le soleil, l'ogive de clarté des cieux dans l'infini, l'aube ailée de rayons volant de haie en haie, l'aurore comme une fleur immense sur la forêt, midi rougissant l'air du reflet de ses fruits, et la lune berçant le rêve de la nuit, j'ai tout chanté, j'ai chanté la lumière, en l'harmonie des soirs j'ai chanté l'infini.

Mais ce que j'ai chanté avec le plus de foi, mais ce que j'ai compris avec le plus de joie, c'est ton calme, c'est ton cœur solitaire, ô forêt ! c'est ton ombre, ton ombre, ô ton ombre, ô forêt !...

HYMNE AUX ARBRES

Avant de partager, forêt, ta vie immense, d'oser vivre, en ton cœur le Mystère et la Paix, avant que j'ose entrer, au plain-chant de tes branches, dans leur temple gardien de primitifs secrets,

mais avant d'aborder ton Ombre inépuisable, dont, en sa soif horrible, s'enivre le soleil : — à peine y puise-t-il qu'aux cimes de tes arbres, sur leur rêve invisible, il étend son sommeil, —

j'ai voulu que mon cœur, en de petits ouvrages,

t'apprenne mot par mot, t'épèle doucement, et j'ai connu ces bois et ces charmants bocages dont les arbres, isolés, peuplent l'air aisément.

J'ai connu les aurores et les lunes paisibles, traînant sous la feuillée leur robe de clarté, et le long des sentiers les beaux couchants humides, aux bras de rose et d'ambre, étendant leur beauté.

J'ai vu, dans les soirs tièdes, mêler leurs chevelures, des saules amoureux, murmurants et troublés, puis le zéphyr du soir, agile, dénouer leurs chevelures, hélas! et ravir les murmures.

J'ai suivi la conquête habile et le tourment, par les zéphyrs malins, de l'arbre qui s'isole, et vu comment les heures s'amusent gentiment à faire avec leurs doigts tourner son ombre folle.

J'ai compris quel subtil orfèvre était l'automne lorsque, ses vents brillants entre ses doigts vermeils, il râpe la feuillée et délivre l'or jaune qu'un été généreux insinuait en elle.

J'ai compris la chanson douloureuse des feuilles, ou gaie, selon l'abri que trouva leur patrie, et comment le jeune arbre, ignorant des écueils, peut rire sous la gaule tout en étant meurtri.

Le tremble et le bouleau, voilà de bons chanteurs, à la lyre toujours émue! Et les platanes, ces puissants verseurs d'ombre et de sérénité, par leur musique large ont habité mon âme.

Les noyers corpulents s'essoufflaient sous les noix, sans pouvoir me filer un son possible : ils raclent. Pourtant après leur mort plusieurs font des miracles, chantent, avec transport, des lieder au foyer !

De la brume de l'aube, quand le soleil s'élance, j'ai vu dans les vallées des bois naître en cadence ; j'ai vu de bleus penchants, ailés de noirs cyprès, se couvrir d'orangers comme d'un parfum frais,

des buissons de lauriers tourner dans les vallées une ronde adorable, aromatique, immense, et distraire un nuage d'aromes exhalés vers de beaux oliviers qui regardaient leur danse.

J'ai vu des peupliers s'abreuver aux nuages, un tilleul étayer puis ruiner ma maison, j'ai su ce que c'était qu'un chêne et quel ombrage développe, en cent ans, sa calme feuillaison.

Sous les cimes glacées où l'hiver blanc s'étire, sous les branchées que paralyse le verglas, j'ai souvent entendu les lianes discourir, briser la glace entre elles en sifflant dans les bois.

Et sur le bord des sentes, en poursuivant leurs traces vers un sommet neigeux, j'ai vu, sous le vent froid, les sapins s'appuyer sur des gaules de glace, comme des pèlerins qui soutiennent leurs pas.

J'ai distingué du pin le sapin : noir problème. Le hêtre fut pour moi l'arbre au tronc lisse et beau. L'orme, le charme et l'if, le mélèze et le frêne furent miens, et tant d'autres... et tant que j'en sais trop.

Sous leurs menus ombrages j'ai formé le dessein d'entrer sans trop faiblir dans ton Ombre, ô forêt ; mais ai-je bien appris son flot égal et plein dans une ombre distraite et fauchée de soleil ?

Avant de partager, forêt, ta vie sauvage, avant de pénétrer ton rêve et tes secrets, j'ai voulu t'épeler par bois et par bocage. Reine, je te dédie ici mon alphabet.

Et si m'ont attardé le peuplier agile, l'oranger, l'olivier, tant d'autres, et le cyprès (qui ne sont point tes arbres), j'ai des raisons subtiles pour goûter des plaisirs doux à chanter après.

LE DOUX MOT

Vers la douceur de l'aube l'hirondelle gazouille. Une lueur de rose miroite dans la brise... Chansons, parfums et tons, que l'air pur divinise, montent du flot des bois et de leur tendre houle.

Je suis l'hôte attendu de cette heure candide, un pèlerin très doux vers ses naïvetés. L'aube et les bois se font plus doux et plus languides à mon approche et disent : voudra-t-il nous chanter ?

Je me sens pénétré de la douceur des choses, je n'ose élever la voix de peur de les froisser. Chansons, parfums et tons, que le zéphyr emporte, hélas ! vous m'entourez, vous venez me tenter !

Mais ce n'est pas un chant bavard que je médite,

Mes lèvres remuées ne vont pas troubler l'air. Je veux que mon doux chant perle au bord de mes lèvres comme aux lèvres des bois tremble la clématite.

Je chanterai très doux et très bas, pour vous plaire, le seul mot modulé que vous aimez, douce heure, que vous savez, douce heure, un seul mot pour vous plaire. Je chante, entendez-vous ? un mot... Douceur... douceur...

J'étais l'hôte attendu de cette heure candide, un pèlerin très doux vers ses naïvetés. L'aube et les bois se firent plus doux et plus languides à mon approche et dirent : voudra-t-il nous chanter ?

Je chante, entendez-vous ?... je chante, entendez-vous ?...

LA BICHE

Dans le sentier humide où court la biche heureuse, autour d'elle, autour d'elle se taisent les choses. Le soleil, comme un vol d'abeilles qui se pose, baise l'ombre autour d'elle sur les mousses moelleuses.

La rosée saute à peine à ses pas qui s'étoilent, elle hésite et s'arrête et fine et son beau col posé dans le feuillage, elle écoute et regarde sur les cimes penchées glisser les blancs nuages.

O comme le silence autour d'elle rayonne quand glisse, profil clair, la biche aux belles formes. Une

adoration muette se propage des taches du soleil, de l'ombre et du feuillage.

Soudain le bois s'émeut, le soleil s'assombrit, les abeilles bourdonnent en s'échappant des fleurs. Il se fait un mur d'ombre, et de vols et de bruit, entre la biche aimée et le cri du chasseur.

LA CLAIRIÈRE

Tendre demeure de l'esprit, vaste clairière, douce et vaste, où d'autre bruit ne me vient de la vie que l'hymne adoucie des grands arbres, calme enclos tout cerné de lyres, que l'air anime si tendrement, j'écoute ton silence ouvrir ses portes diaphanes au plus beau des chants.

Sur l'herbe profonde une harmonie glisse, comme un vent de palmes, agitées en silence par un bras flexible, invisible d'ange ; elle court sur mes mains, glisse sur ma poitrine, vient cercler mon front, entraîne ma pensée dans le calme inouï de ses vibrations.

Calme infini ! Tout chante en moi. Quel grand silence m'envahit ! Tout chante en moi, ma pensée et ma vie. O grand silence indéfini !... C'est tous les sons qui me pénètrent, c'est leur musique, à l'infini, qui s'équilibre et chante en moi dans ce séjour de paix et de mélancolie !

LE BOIS BLEUTÉ

L'infinie causerie qui les fait se mêler s'avive et court entre les lianes, dès que le jour ranime la feuillée qui s'étoile, de gazouillis et de rosée.

Il se berce des mots dans l'air et sous les palmes, mots d'amour vifs ou chuchotés, selon que le jour tremble ou meurt aux lèvres pâles des liserons du bois bleuté.

Les mille petites montures des sylphes les accompagnent, ces mots d'amour, ces riens chantés, les mille petites brises que chevauchent les sylphes bercent des mots dans l'air léger.

Et de lourds papillons égarés de leur route, verts ou cerise, en fous désirs vont mêler leur poussière où tremble tant d'amour, dans l'ombre où brûlent des saphirs.

A l'école du ruisseau fin tresseur de roseaux l'ondine apprend à lier entre elles ses boucles violettes et le sylphe à mêler la feuillée amoureuse et la brise inquiète.

Les mille petites brises que chevauchent les sylphes bercent les doux mots dans le calme ; c'est musique d'amour qui les fait se frôler, les brises, les papillons, les lianes.

Il se mêle des mots dans l'air et sous les palmes, mots d'amour vifs ou chuchotés, selon que le jour tremble ou meurt aux lèvres pâles des liserons du bois bleuté...

LE MIROIR DE L'ONDINE

L'ondine se moque des amourettes ; rose ouverte, sa main mouillée joue à jeter des gouttelettes sur une toile d'araignée. Et la folle rit de se voir toute grêlée dans ce miroir.

LE BOIS S'ÉCOUTE

Le bois s'écoute... O matinée! Le bois s'entend vivre, ô langueur! Le soleil dort dans sa rosée, captif du parfum de ses fleurs.

Le soleil dort tout argenté sur les feuilles humides du tremble, qui réfracte un petit jour froid de toutes ses glaces tremblotantes.

Dans l'odeur sucrée des ombelles, le soleil coule en dormant comme un miel doré sur les feuilles mates du sureau blanc.

Vois aux mains des fougères trembler ces fuseaux d'or. Elles filent de la lumière dans les vapeurs matinales.

Écoute chanter le rêve du soleil tissé de lianes, le

rêve où ce bois s'écoute, et respire, entends chanter dans l'écharpe du zéphyr tous les oiseaux réveillés!

Mais il est un chant plus pur, berçant le bois et le soleil, un chant plus profond, plus doux dans l'écharpe du vent léger :

regarde où meurent les sentiers, où semblent bruire des lumières, l'été puissant ceindre de blés, en houle douce, la lisière.

LES JEUNES CIMES

Est-il, parmi la race qui s'élève en feuillées sveltes au printemps, un plaisir plus délicat que de suivre, d'une cime qui se donne, la ronde du vent?

Neuves pousses, cimes légères, adolescentes intrépides, comme on vous sent prêtes à suivre plus près du ciel, n'importe où, abandonnées dans sa course furtive, la ronde agile du jeune vent fou !

Il est, parmi cette jeunesse, de grandes amoureuses déjà, et j'en ai vu disparaître entre des bras que je ne vis pas.

Et j'en ai vu, des courtisanes, — si jeunes ? mais oui, déjà, — recevoir d'on ne sait où le cadeau subtil d'un écureuil d'or, la queue en coup de vent.

Mais j'ai vu d'autres de ces cimes, ah, les rigides enfants blanches, frissonner dans leur robe de feuilles, comme des première communion,

Toutes se laissaient à la fin retrousser — eh quoi? oui, retrousser, — et moi, je suivais d'un œil chargé d'amour la ronde des jeunes cimes sur le bois.

SOUS LE COUVERT DU BOIS

Un ruisseau coule sous le couvert du bois.

Entre des mousses d'émeraude pâle, de frêles lianes poursuivent sa chanson, d'autres la couvrent d'une ombre bleue et moite ; un bouleau mort s'étend sur son passage ; des scarabées le traversent longtemps. Les feuilles tombées du bouleau, qui rougissent, comblent par places le lit humide et noir. Parmi les mousses une pensée sauvage fixe mon rêve de son petit regard...

Pourquoi, mon Dieu, des choses si petites (un ruisseau coule sous le couvert du bois), par leur petite vie d'ombre mobile, me causent-elles un si pénible émoi? — Serait-ce à cause de ce chant monotone d'une onde presque étouffée dans son lit, ou de ces choses qui vivent en fantômes et dans une éternelle mélancolie, serait-ce à cause de la vie si petite, songeant combien notre monde est étroit, que je ne verrais plus une raison pour vivre, si par delà la lisière du bois, comme le clair fanal de la Nature, comme un appel de ce monde à la joie, ne scintillait le vert vif des cultures?

Un ruisseau coule sous le couvert du bois.

VISIONS NOCTURNES EN FORÊT

I

Les étoiles aux branches ont tendu leurs rayons, et j'entends sur la route, aggravant le silence, comme des sons de harpe dans une haute salle.

La coupole des nuits brille sur un grand rêve de cimiers et de lances mollement agités. On croirait, dans un temple, au repos d'une armée.

D'arbre en arbre la lune roule comme une coupe. J'ai peur d'entendre rire, sur le bord de la route, ceux qui ne craignent pas la face de César.

Mais un coq chante au loin : toute la nuit s'efface. La forêt n'est plus qu'elle, où le petit jour passe, et la lune s'enfuit sur l'aile d'un vieil aigle !

II

Sinueux et fantasques, en leur course agitée, les bleus courants du vent sillonnent la forêt. Chaque arbre est une houle, chaque feuille une écume, et des îles d'air pâle, illuminées de lune, laissent heurter au flot leurs rives argentées.

Voici dans la tempête un archipel de calme : les hauts chênes royaux en leur tranquillité, et leur

mélancolique et lointaine beauté propage, sur le flot phosphorescent des palmes, autour de leurs monts noirs des rivages bleutés.

Une ancre d'argent pur traîne entre deux rivages...
Ton galion, ô lune, a-t-il peur de sombrer?

III

J'ai vu flotter la ligne onduleuse des bois, la mer des molles cimes, entière, frissonner du lent baiser fuyant d'une nuit étoilée, et je l'ai vue offrir, pour y rêver sur soi, s'y bercer en un rêve et pour s'y reposer, au grand vol de la nuit sa croupe parfumée.

L'heure était suppliante et les astres passaient. La nuit glissa sans fin, sans but et sans entendre. Des cris et des baisers ravis montaient de l'ombre, des palmes se haussaient, balancées sur les cimes, et je vis vers la nuit monter la mer des cimes et crus la voir, à l'aube, suivre la nuit — glisser.

Il faut m'en croire, il le faut, je l'ai vu ! — Il faut m'en croire, je sais pour qui frissonne l'arbre, et mon rêve fraye la route aux rayons de la lune...

UN RÊVE

L'automne a dissipé l'ombrage de nos bois. Tout l'encens de la sève est monté jusqu'à toi, soleil, et,

fugitive, ta roue odorante va traîner aux déserts des nuées bienfaisantes.

A tes derniers rayons ont fumé ces autels où l'ombre méditait sur les clartés du ciel ; fais du moins que la sève, encens bleu des nuées, retombe sur le sable en ondes parfumées.

Comme il faut à nos bois attendre, pour revivre, que la mort ait passé sous des voiles de givre, penché sur les déserts, soleil, outre de vie, verse-leur en rosée la vigueur qu'ils envient.

Puisse alors la citerne ouvrir des yeux d'azur; le sable à l'infini se couvrir de verdure ; les déserts se peupler d'une sève féconde et devenir, forêts, les oasis du monde!

Mais nous ne verrons pas ce rêve d'Orient, mais il nous faut attendre, ici, les mois riants et guetter par delà les cimes, dans le ciel, le retour d'un soleil ombragé d'hirondelles.

L'ÉGLISE MAGIQUE

Les feuilles font un bruit de pas glissés dans l'air et le vent, sur les cimes, déroule sa prière. Il émane du chêne un son d'airain léger. Sait-on de quelle cloche a frémi ce clocher ?

Le ruisseau traîne un psaume en l'orgue des roseaux et les cailloux qu'il roule passent comme un

sanglot... Les hauts vitraux émus que bleuit la clairière s'éprennent en leurs mailles des brumes de l'hiver.

La forêt vieillissante a tremblé dans ses murs. Sa cathédrale d'ombre, ses clochers de verdure et son porche, où la bise s'est engouffrée, s'écroulent, feuille à feuille, vers un repos doré.

Puis un lent soleil pâle, et glacé dans la bruine, traîne une ombre blessée sous la forêt en ruine. Et nous verrons bientôt, sous des neiges vivantes, revivre, pure église, la forêt transparente !

LES ABBAYES

Antiques solitudes, Jumièges ou Cressy, amas de pierre en fleurs, gothiques abbayes, dont le pâtre aimait voir les clochers, en doux traits, percer de leur blancheur les cimes des forêts, où sont vos murs moussus couverts de clématite, vos chants perpétuels dans l'ombre poétique, vos étroites fenêtres où les framboisiers faisaient entrer leur verdure, et vos rosiers ?

— « Ah ! que de joie au son de la trompette ! Voici venir la chasse et les chasseurs ! » Le chevreuil voit l'asile en ce calme, il s'arrête et brame sous le porche... Un moine ouvrait son cœur aux vierges d'une Bible, que dorait son calame. Il s'arrête et, la main bénissante à la fenêtre, vers Louis le Débonnaire intercède pour la bête.

Les rossignols chantaient dans l'ombre bleue des cours, sur les peupliers verts doucement isolés, puis le soleil tournait autour des peupliers et, le soir, rougissait l'herbe rase des cours. Isolément les moines rentraient dans la chapelle, et la forêt berçait la noble mort du jour, et la lune écoutait le chant perpétuel, enluminé d'encens, que perdait la chapelle.

LES NYMPHES DES FEUILLES

Sur votre glissement de roses le jour douteux de la forêt, c'est le voile impalpable et bleu, la douce trame qui vous vêt, nymphes des feuilles, fées des palmes, c'est un frôlement de feux bleus sur votre glissement de roses ou, lassées, sur vos blanches poses.

Qu'est ceci ? Quels sont vos noms ? — « Ruhataou, Téhoroa. » — Hou, hou, le vent glousse ?... Deux nymphes glissent, vêtues de jour. — « Je bois le jour, Téhoroa, aux paumes bleues des feuilles pures. » — « Et les insectes, Ruhataou, chantent le jour en ma chevelure. »

Doux tigres roses — Ruhataou — tigrés de bleu — Téhoroa. Les nymphes glissent, vêtues de jour. Elles s'étirent comme des ruisseaux. Où glissez-vous, glisseuses ?... dites ?... — « Où nous glissons, le jour glissera. » — Doux tigres roses, tigrés de bleu, Ruhataou, Téhoroa.

LA VIEILLE VIE DE LA FORÊT

Sonne la terre ! C'est un vieux faune qui danse et chante autour du lac, qui danse une danse hébétée et s'efforce à ressusciter la vieille Vie de la forêt ! Un faune chante autour du lac, et les joncs sifflent de terreur ; et les grenouilles coassent et dansent leur ronde molle autour de lui. Sonne la terre ! C'est un vieux faune qui danse et chante autour du lac... : « Sortez du lac, vos prisonniers ont enfourché vos prisonnières, les Chimères, les Chevaliers se sont rués vers la lumière ! sortez de la nuit bleue des bois, mes sœurs, poursuivez vos Chimères, ô Fées ! elles rejettent parfois leurs cavaliers dans la poussière... Aux trous de jour, sur la lisière, que leurs galops ont écartés, mêlez vos ailes à leurs crinières, enfourchez vite leurs cavaliers ; arrêtez ! vous ne voyez pas que Chimères et Chevaliers, éblouis, tombent — sonne la terre ! — sur la route au bord du soleil ?... Traînez, traînez, ô Fées légères, au fond du lac, vos prisonnières par leur barbe d'or, par leur nez masqué de fer vos prisonniers, et vous rendrez, ces fugitifs marqués aux fer rouges de vos griffes, leur lit de vase à vos Chimères, leur nid d'amour aux Chevaliers ! » Un faune chante autour du lac, et les joncs sifflent de terreur. C'est un vieux faune, un faune antique dansant une danse hébétée, et qui tâche à ressusciter la vieille Vie de la forêt. — Bûcheron, cogne autour du lac ! — Il dure encore, le vieux faune. Fées et Chimères ne sont plus ; et les Chevaliers, où sont-ils ? Sonne la terre ! Où sont les nymphes, où sont les

nymphes des fontaines, et l'hamadryade captive sous la chevelure des chênes, les pans lascifs dans les halliers, où sont-ils ? où sont-elles ? vieux faune hébété sur qui tout le Moyen Age a passé ! Sonne la terre ! — Bûcheron, cogne.

ACTE DE FOI

Pour toi-même, ô Forêt, je te recherche et t'aime. Enfin je te retrouve après t'avoir quittée ! Pour toi seule vraiment ? Hélas ! et pour moi-même. Enfin je vis ma vie avec sincérité.

Tout orgueil que je suis, me voilà donc ce simple, devant ta majesté qui me courbe ! et je t'aime de vouloir m'accueillir dans ta foule, ô Forêt, comme une floraison très pâle *seulement*.

Que le profond zéphyr qui roule dans ton temple et me vient imprégné de tout l'encens des plantes, passe sur moi, indifférent, — s'ajoutant la tiédeur de ma vie seulement.

Et je m'identifie à la Forêt sublime. O chênes, nous vivons du grand rêve des cimes ; lierres, nous comprenons l'amour de la patrie ; tremble, ta vie est un long rire, et nous rions.

Foule, je vous reçois ! flore imposante et sombre, alerte et guerrière, contemplative et bleue, sourdement agitée de jalousies sans nombre, rouge de crimes ou, vert très pur, molle ou furieuse.

Surtout, je vous reçois, foule aux naissances tendres, neuves pousses qui buvez la lumière en naissant, doux monde, et je retrouve la candeur de l'enfance : recevez-moi, communions ingénument.

Or la vie est douleur, hélas, et qu'elle est simple ! — douloureuse pour gagner la mort. Jalousies, vous naissez. Les chênes et les mousses : voilà des différences dont l'être souffre et meurt.

On souffre. Les petits étouffent les plus grands, ou les plus grands écrasent... Et que c'est saint, au fond, cette lutte infinie vers la lumière ! Que sais-je ? C'est la Vie que Dieu veut ainsi, non autrement.

O la suivre très pieusement, sans se douter de la prière ardente que l'on déroule, et qui monte vers Dieu comme un encens fêté, notre vie, sombre ou claire, ambitieuse et folle, douce et triste, ou bruyante, ou criminelle ou sainte !

Pouvons-nous rien de plus que suivre nos penchants, si nous voulons rester, Seigneur, tes enfants simples ? vivants que tu nous fis, vivants que nous serons, que nous avons été, tu le sais, toi, ô Père.

comme tu sais que l'homme, et le chêne et le lierre, la chèvre et l'herbe folle, la grive et le ciron, tout ce qui vit sur terre, tout ce qui vit sous terre, sont les termes voulus de ta Création ; et morts, c'est dans ton Verbe que nous retournerons !

Pourquoi troubler, mon Dieu, ta volonté parfaite ?

Tu m'as fait orgueilleux, — chêne, me voici grand ; jaloux à en pâlir dans l'ombre le gazon, — vipère, me voici rampante et sans lumières.

Homme, tu te sens triste et rêves solitaire, c'est bien, mais perds le sens de toute ambition ; glorieux, songe à la gloire, sois le bel arbre amer qui hausse au cœur du ciel ses froides floraisons.

Moi qui porte en mon sein le tumulte d'un monde, aux cités hypocrites je préfère des bois où suivre, dans leur foule et fondu dans leur nombre, la loi de mon destin tumultueux, ma Loi.

Et si je parais être une floraison pâle, — n'être qu'une *pâleur*, matériellement, la sève de ma vie roule aux veines des arbres, je multiplie mon être aux leurs, et simplement.

Si je ne couvre plus ma pensée d'une image, menteuse, fût-elle belle, et le mensonge est laid, je participe aux vices et aux vertus sauvages naturelles, — je suis l'être ardent que Dieu m'a fait.

Ainsi, loin des roueries d'une imagination qui me pèse, si facile, qui me plaît, trop souvent, poète corrompu par tant de vanités, ô Forêt, ô Forêt, je te cherche et je t'aime,

enfin je te retrouve après t'avoir quittée (pour te reperdre, hélas !) ma formidable Amante, enfin je vis ma vie avec sincérité, véridique Forêt, foule simple et vivante !

Oh! puissé-je, mon Dieu, puisque tu m'as fait tel, dans une sombre, claire, innombrable Forêt, palpiter d'une vie ardente, universelle, et ne proclamer beau que ce qui reste vrai, dans cette Vie multiple et dans ma vie pareille.

III

BALLADES DE LA PLAINE, DES PRAIRIES ET DES FLEUVES

HYMNE AUX GRANDS BLÉS

Les flammes de l'été flottent sur les esprits et les blés se déploient sur les champs populaires, et c'est le don de joie et de pensée altière que verse aux fronts humains le soleil de midi.

Les moissons mollement agitées, les moissons, aux drapeaux du soleil éprouvent les zéphyrs, et les fronts que courbait la glèbe dure, les fronts ajoutent au ciel pur la joie de leur martyre.

Martyrs joyeux! ô vous les hommes de la terre, dont les cœurs n'ont prié que vers sa Passion, dont les mains n'ont saigné que pour la satisfaire, le soleil vient aider votre religion.

L'herbe des prés, l'eau des fontaines, les moulins,

l'ardente ruche d'air que l'horizon élève, et les maïs, les blés, les colzas ou les lins, tout chante par vos voix l'âpre amour du soleil.

Qu'importe que, demain, la Mort, traînant l'hiver, fasse sur les guérets gémir des mains de glace, qu'importe qu'on en meure de cet amour superbe, — aux moissons, dans l'air pur, le soleil a fait place!

Le soleil a fait grâce au long martyre des hommes (le bûcher de l'été n'est qu'un bûcher de fleurs) et les fruits qui naîtront, aux flammes de l'automne, seront leur récompense et leurs derniers sauveurs.

La famine a couvert ses regards sacrilèges. Le monde aura le pain! Les moulins tourneront! Laissez dans vos greniers s'amonceler des graines. Vous vaincrez de nouveau à l'heure des sillons.

Le soleil vient en aide à ceux qui croient en lui, les mains pâles de la Mort craqueront sous les germes ; marchez, saints bataillons des glaneurs, ô martyrs, pour conquérir la vie aux clairons du soleil!

Arrête dans leur vol les nuées fugitives, verse leur baume blanc aux sillons recueillis, soleil, et ton ardeur à tes enfants — qu'ils vivent! — dans les gestes qu'ils ouvrent et dans leurs cœurs qui prient.

Par le ciel embaumé des bannières royales apportent le printemps sous leurs plis azurés. L'encens des herbes monte dans le chant des cigales. Vienne le saint mystère, le monde est préparé.

La terre s'est levée en de saintes douleurs, les sillons tremblent, l'air, aux clairs germes, se creuse, et devant la splendeur qu'ils élèvent dans l'heure, l'homme assiste, en priant, la Passion heureuse.

Hommes qui m'écoutez, voici le sacrifice! Le soleil est le Père et ce monde est le Fils. Hommes qui m'écoutez, n'êtes-vous pas l'Esprit? Hommes qui m'écoutez, voici le sacrifice!

Voici le don de joie et de pensée altière que verse aux fronts humains le soleil de midi, les drapeaux de l'été flottent sur les esprits et les blés se déploient sur les champs populaires.

LE RÊVE DU MONDE

Vois le soleil se donner aux moissons, dans le zéphyr voluptueux, les grands blés se tourner du côté du levant, les recevoir et se creuser en gémissant. Toute la plaine tremble de lumière. Le soleil et le vent animent les feux sourds, qui couvaient sous les gerbes fiévreuses. Chaque épi maintenant s'allume, la plaine brille comme le jour, et le zéphyr ne fend plus de son souffle que des moissons heureuses de se donner au jour.

Vois la plaine bercer un songe, tout un grand rêve de lumière, vois naître, des blés et du jour levant, un clair million d'ailes et de fleurs. Les épis tintent, de cent couleurs, les oiseaux des sillons s'échappent en chantant, et le vent fouette les torpeurs... La

plaine et le soleil jettent un cri d'amour, la houle des épis gonfle vers le jour. Vois la terre bercer un songe, vois naître des blés tout le rêve du monde.

AVANT L'ORAGE NOCTURNE

Quand la terre, sans astres ni lune dans son ciel, parmi la Nuit roule isolée, le vent s'anime et bat comme un soufflet de forge, ardent et noir sous les grands blés.

Ils s'agitent, s'effacent, ils pleurent, ils luttent! Un grand feu couve dans leur clarté. Et les champs, sur la plaine dont les ombres reculent, soulèvent un monde étoilé.

Est-ce que les enfers, à la Nature veuve des feux sacrés du Créateur, aux choses qui ne vivent que par la lumière, prêtent un feu intérieur?

Voyez! la plaine entière se couvre de lueurs (le vent forge dans la Nature!) et des astres de bronze et d'or vivant se meuvent, sur un fond sombre de verdure.

Mais la lune usant l'ombre, aux clartés sacrilèges, balance son front dans l'air noir où je vois des mains d'or incendier des gerbes, — feu d'enfer peint sur ce miroir!

LA BRUME D'ÉTÉ

Les collines au loin flottent comme des îles, sur la

brume indolente que bercent les prairies ; les rais d'or du soleil nagent dans les vapeurs où zigzaguent de vifs éclairs de rubis. Sur le fleuve, en poings d'or, pèse la chaleur. Entre les roseaux tristes, où glissent les courlis, un orage bénin détache ses faveurs, et les saules dérangent leur tendre symétrie. La plaine, comme un grand coquillage de nacre, reluit de feux douteux, argentés et tremblants, ses moissons vers la terre étouffent leurs flots pâles que l'hirondelle raye de comètes d'argent. Sur l'eau, je me laisse emporter par ma barque, entre les roseaux qui tintent doucement, et ma volonté, aux vols des libellules, sous l'oppression de l'heure, reste suspendue...

SE LAISSER RAVIR

Laisse-toi ravir comme un enfant sage. Le jour se réfléchit sous les cressons mouillés. Le ciel est gris d'alouettes et bleu d'air, le fleuve jase et glisse des ruisseaux sous les cressons mouillés.

Laisse-toi ravir comme un enfant sage. Cours dans l'herbe fraiche (ôte tes souliers). Cueille en l'herbe fraiche le prisme en image, entre les roseaux... (Ote tes souliers).

Laisse-toi ravir comme un enfant sage. Grisé des fraicheurs de tes pieds mouillés, fais claquer bien fort tes talons dans l'eau, fais des ailes d'eau à tes pieds mouillés.

Laisse-toi ravir comme un enfant sage. Regarde la

plaine au ras des roseaux. Tels des mouches d'or, vois les champs de blé trembler sur les pointes rouges des roseaux.

Une route y glisse comme une libellule. Sur les pointes rouges, glisse ta main vite. Et pleure dans ta main comme un enfant sage, pleure en souriant, et dans ta main vide.

Laisse les roseaux, quitte ces mirages. Aux caresses de l'eau sous les herbes mouillées, laisse-toi ravir comme un enfant sage. Le ciel est gris d'alouettes et bleu d'air et l'air jase. Le jour se réfléchit sous les cressons mouillés.

L'ART D'ÊTRE CARESSANT

Précipitant ses pas, Diane vers la nuit tourne sa blanche épaule en l'horizon lointain, et d'elle un voile encore flotte sur les prairies qu'entraînent dans leur vol les brumes du matin.

Ces prestiges de l'aube effacés, l'horizon dans le ciel azurin laisse chanter ses lignes. Les coteaux violets miroitent. Les vallons, en des poses ravies, savourent l'air limpide.

Regarde ces candeurs, jouis avant l'aurore du réveil des prairies en cristal. Aube fine, horizon doux, berceur... Comprends cette langueur et laisse aller ton rêve aux paresses des lignes...

Un saule se caresse au bord d'un champ humide. — Sens-tu passer dans l'air des souffles se cherchant? — Des rosées infinies flattent l'herbe languide, et le fleuve berce ses rives amoureusement.

Gagne le don des pleurs — si les pleurs simplifient — dans l'adoration des splendeurs du couchant, trouve en les nuits d'étoiles, trouve la rêverie, mais prends à l'aube douce l'art d'être caressant.

LE REFLET D'UN MONDE

Aussi loin que la vue suit les chaumes déserts, les meules projettent des ombres pâles que la gelée du matin, sur les tiges coupées, glace de moires d'argent clair.

L'aube élève et découpe ses frêles châteaux d'os, qu'un flot bleu d'hirondelles traverse. Le vent fleurant la menthe glace l'air sur la plaine et fait trembler et luire tous les châteaux du ciel.

Je descends vers le fleuve où les zéphyrs dessinent ces arabesques aux oiseaux, du bout des lances brillantes, glacées de rosée fine, des roseaux souples en son eau.

De petites maisons, noires et silencieuses, dorment au bord du fleuve sur un chaume glacé, entourées de soleils géants dont les fleurs d'or s'ouvrent, aveuglées de larmes d'argent.

Aussi loin que la vue suit les chaumes déserts, les meules projettent des ombres pâles que la gelée du matin, sur les tiges coupées, glace de moires d'argent clair.

Et la plaine infinie est comme le paysage d'une légende ancienne à jamais oubliée (comme le reflet d'un monde errant sur un glacier) et dont les rois, les reines, les peuples seraient morts, dont l'oiseau, le roseau, la fleur vivraient encore — tenteraient de vivre encore en ce pays glacé, dans une aube éternelle, par de méchantes fées.

L'aube élève et découpe ses frêles châteaux d'os, qu'un flot bleu d'hirondelles traverse. Le vent fleurant la menthe glace l'air sur la plaine et fait trembler et luire tous les châteaux du ciel.

L'HEURE NAÏVE

Les routes sont jolies. La plaine est puérile. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. La cloche du dimanche, douce comme l'avril, fait résonner aussi la cloche du ciel bleu.

L'air frais dans les rubans, de la boue aux sabots, les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Il a tant plu la nuit, mais le ciel est si beau qu'à le mirer la boue et les sabots sont bleus.

La plaine est puérile comme un jouet d'enfant. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Tout

autour des moulins tournent les petits champs. L'ivresse des dimanches tourne dans le ciel bleu.

A la main le beau livre, le chapelet à la manche, les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Il revient dans l'air bleu de fraîches souvenances. Les gens, sans se le dire, se pardonnent entre eux.

La ronde du vent frais marque la joie de l'heure. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Comme des ailes à leur front, des ailes à leur cœur, les rubans, les rubans flottent vers le ciel bleu !

Là-haut, loin de la terre, là-haut, près du Seigneur, toute la joie des hommes tourne dans le ciel bleu. O la ronde des fronts ! ô la ronde des cœurs ! Les gens vont à la messe et semblent bien heureux.

Le curé prêchera des choses tout à l'heure, mais les gens à l'église écouteront bien peu. Les cœurs loin de la terre, les fronts près du Seigneur, sous les harpes des anges se pardonnent entre eux...

NUAGES DU SOIR

L'heure a fait transparents les grands nuages roux : il n'est pas d'heure plus belle sur la plaine. Les nuages topaze s'ouvrent à des pluies d'or ; le vent du soir les chasse et les ramène.

Le couchant frappe dans leur vol les clairs oiseaux, tous les oiseaux du jour, et c'est une pluie ardente

et dorée qui voltige sur la houle tintante des grands blés.

Le couchant et le vent ont fondu leurs douceurs, mêlé les teintes aux senteurs.

Loin du soleil mourant, au fond du pur éther, glisse un cortège oriental. De longs rubis sanglants revêtent un empereur sous le balancement des hauts parasols d'or. Tout un peuple, derrière, vêtu de violet pâle, au bout de bâtons d'or agite des lanternes, où sont peints en argent les pavots du sommeil.

Avez-vous vu passer les griffes de la nuit ? Dans le vent elles étaient d'or aussi... Et déjà les oiseaux sommeillent sur la plaine, les grands blés roux se penchent, et la lune s'éveille.

L'ESPÉRANCE ENVOLÉE

Derrière le rideau fripé des peupliers que découpent les rais effilés du soleil — sur la route où j'espère enfin le but rêvé — voici la ville au coteau bleu, grise et lointaine.

Voici la ville enfin dont j'ai rêvé l'accueil. Elle est grise et bleuâtre, elle est selon mon cœur, et de clochers d'ardoise et de tours crénelées soutient un ciel de perle sur toute la vallée.

J'y sais de calmes rues où le soleil et l'ombre épousent la douceur du rêve tour à tour... J'y sais de frais

jardins où s'inclinent des ombres, le soir, l'une vers l'autre, avec des mots d'amour.

Mais je m'arrête, hélas ! Je vois et ne vois plus. En de roses vapeurs ma ville s'est fondue : je sens, dans le zéphyr où traînent des nuées, couler entre mes doigts ma ville évaporée.

LE LABOUREUR

Laisse tes bœufs trainer, ô grave laboureur, un soc perçant et lourd sur le terrain profond, laisse saigner la glèbe dans ses nouveaux sillons, et l'air froid de l'aurore aiguiser sa douleur...

Un soleil rouge émerge du sein de la rosée, à l'horizon du monde, et vers l'azur s'éloigne. Les brumes de l'Automne en marche l'accompagnent, si bien qu'au fond du ciel il paraît s'effacer.

Sur les plaines mi-vertes, mi-labourées déjà, des courbes de la terre et des croupes des bêtes, les vapeurs de la vie consentent aux planètes un inutile encens vers leur dernier éclat.

Mais toi, prie dans ton âme, exalte ta pensée, homme! un grand sacrifice à tes yeux s'accomplit; laisse jusqu'au soleil ta prière exhalée se mêler aux vapeurs montantes de la vie :

et tu verras au ciel un astre s'émouvoir, cet astre lentement, plus lentement partir, hésiter et, bientôt,

verser, tremblant ciboire, son sang réparateur à la terre martyre.

— « Sang divin du soleil courant par les sillons, dernier sang précieux avant le grand réveil, fais naître dans la glèbe une vigueur nouvelle, capable de porter les futures moissons.

« Flot divin chaque jour versé dans les sillons ! sang bu, sang généreux, force du grand réveil, deviens la sève d'or des ardentes moissons et va dans chaque épi rejoindre le soleil !

« Donne aux champs en travail la force d'arracher l'hydre pâle de l'hiver à leurs flancs attachée : qu'ils puissent entr'ouvrir la glace aux germes purs et mener leurs moissons fouler le vaste azur ! »

Un astre rouge émerge du sein de la rosée, à l'horizon du monde, et dans l'azur s'éloigne. Les brumes de l'Automne en marche l'accompagnent, si bien qu'au fond du ciel il semble s'effacer.

Vers l'espace où se perd le flot blanc des étoiles, infiniment bercée des plaines aux montagnes, comme un grand encensoir balancé dans l'air pâle, la terre déchirée fume de ses entrailles.

LES BOEUFS

Tranquilles et leur ombre allongée sur les champs, les grands bœufs descendaient au profil d'un coteau,

traînant les moissons d'or sous les feux du couchant, et tout l'été passait dans les lourds chariots.

L'herbe de la prairie, où glissait l'or de l'air, soulevait des vapeurs et grisait mon émoi ; la luzerne et le thym, par flots lissant la terre, venaient, flots de senteurs, se perdre jusqu'à moi.

Que les couchants sont doux à l'âme douloureuse, et qu'il est bon de s'attendrir avec le jour ! Ces heures apaisées sont la patrie heureuse où l'homme oublie la haine et rêve un peu d'amour.

O j'ai vécu, ce soir, j'ai vécu de senteurs ! Et je croyais revivre, en un monde attendri, ces belles charités et toute la douceur qui fleurissaient mon âme au printemps de ma vie.

Hélas, je vis bientôt la nuit cerner mon ombre et les grands bœufs tragiques, sous le ciel violet, remonter un coteau comme s'ils labouraient, dans le soir orageux, quelque nuage sombre.

HYMNE AUX COLOMBES DE L'AUBE

Les bois vers le matin tendaient leurs baies sauvages et le fleuve éveillait ses îles tour à tour. Les colombes de l'aube glissant dans le vent large, leurs gorges roucoulaient sous un collier de jour.

Mon jardin s'éveilla sous une chaleur d'ailes, de gorges roucoulantes infiniment posées, — ce blanc

vol que poursuivent les flèches du soleil laissant parfois tomber quelques oiseaux blessés.

Mais sous la volupté d'un rayon de l'aurore la plaine s'étira, chaude d'un sang rosé!... Aux colombes de l'aube répondiez-vous encore, ô blanches marguerites et vous, fleurs des pommiers ?

Pommiers et marguerites rougissaient de plaisir, les haies au rayon chaud ouvraient leurs baies sauvages, et le fleuve entourait ses îles avec désir... Les colombes de l'aube fuyaient au large, au large.

J'entrai sous bois chercher la pureté de l'ombre, et je trouvai sous bois l'infini des caresses. L'aurore aux bras de chair glissait entre les branches et les fleurs et les fruits s'ouvraient pleins de paresse.

Il fallut retrouver enfin ma chambre aride et sur livre ouvert l'égalité du jour, pour froidement rêver aux ailes fugitives, aux colombes de l'aube enfuies loin de l'Amour.

Mais lorsque, redoutant quelque luxure encore, au froid de mes carreaux je posai mon front las, sur la cour de l'enclos je vis, roses d'aurore, passer en roucoulant deux colombes des bois.

LA DOUCE RIVIÈRE

O la douce rivière, fine et comme en magie, entre ses beaux murs blancs, tiède et comme endormie.

Ses falaises l'aimaient et, voulant l'abriter, arrondissaient vers elles leurs dômes veloutés.

Elle aimait ses falaises. Leur blancheur en son onde tremblait comme les pistils de fleurs abondantes.

Quand l'air sautait de touffe en touffe de bruyères, aux grands murs des falaises, et ridait la rivière,

le bord de l'eau glissait sur un beau lit stérile de marne couleur chair et d'éclatante argile.

Une verdure naissante, où brillait du muguet, battait comme une émeraude dans les intervalles vides.

Et ces petites fougueuses clochettes du muguet tremblaient sur le gazon comme une rosée de lait.

La senteur du gazon, tiède et comme endormie, laissait fleurer en elle une senteur plus fine,

qui, venant à glisser sur les grands nénufars, leurs têtes enivrées balançaient au hasard.

Et la douce rivière, fine etcommeen magie, flottait comme en un rêve, tiède et comme endormie,

comme un parfum du ciel flotte entre les nuages, elle, entre ses falaises, douce et comme impalpable...

LES VIEUX ESPRITS DU VIEIL HIVER

Sur le si vert gazon des rives, les vieux Esprits du vieil hiver ont jeté leurs manteaux de givre, pour se baigner dans la rivière.

Ils agenouillent dans les roseaux leurs vieilles jambes de glaçon, puis glissent, dans l'azur de l'eau, leurs doigts aux bagues du vieux pont.

Ils entre-choquent leurs caboches, et leur cervelle au loin jaillit ; dans leurs vieux doigts de neige ils mouchent de grandes morves d'argenterie.

Ils font la planche, les vieux fols, ils font les morts sur la rivière, passent leurs mains de glace molle dans les mains bleues des lavandières.

Ils emprisonnent de leurs bras, les clairs battoirs, les vieux baquets, remplissent les uns de leurs crachats, les autres ils s'en font des palets.

Et la nuit, sous le vieux moulin, ils poussent des cris de chat, des cris si longs que leur écho se plaint sur tout le cristal des prairies.

Mais lorsque les beaux jours arrivent, les vieux Esprits se trouvent bêtes de ne plus voir, sur les deux rives, que des manteaux de pâquerettes.

Il ne leur reste, aux vieux Esprits, qu'à se rouler

dans un nuage, il ne leur reste, aux vieux bandits, qu'à fuir avec les oies sauvages !

LA LONGUE ROUTE

Le soir bondit rapide sur la longue route. Jamais je ne pourrai tourner avec le jour... O pauvres ailes que Dieu mit à mes pieds ! Le soir bondit rapide sur la longue route.

Échapper à la nuit, suivre la clarté ! Je m'élance et je tombe, hélas, dans un creux. La nuit glaciale me grimpe à l'épaule. Ah ! échapper à la nuit, suivre la clarté !

Tiens, le jour tombe aussi, là-bas, ça fait plaisir. J'irai le ramasser ? — Pauvre fou ! pauvres pieds... Le jour roule comme une larme autour de la terre. — Tiens, mon étoile qui tombe là-bas, ça fait plaisir.

Elle a rattrapé le jour, la coquine ! Montons sur cette meule, on y pourra dormir après (dormir ? hélas ! rêver peut-être). O mes songes, rattrapez le jour, et la coquine.

Le jour bondit rapide sur la longue route ! Hé non, là-bas, par grâce, je veux dormir... Le jour bondit rapide sur la longue route. La nuit bondit rapide sur la longue route.

On n'a vraiment le temps de rien faire sur la terre.

AVARICE

Là-haut, sur la montagne, par delà ces forêts, quand tu t'es enrichi du plus vaste horizon, sois avare, ô poète, avare à l'infini. Redescends dans la plaine établir tes richesses, viens compter ta fortune infinie, champ par champ.

Etudie âprement la plaine, ses limites, ta richesse en colzas, ta richesse en épis, le chiffre des prairies et la somme du fleuve. Chaque horizon nouveau borne une pièce neuve où les paysans doux passent en effigie.

Sois avare, ô poète, avare à l'infini. Préfère au crépuscule un clair de lune pâle où chante, au bord du saule, un bruit d'argenterie, où le champ de lin bleu devient le billet pâle, que le vent corne et froisse entre ses doigts bleuis.

Dès l'aurore, aperçois les ailes des moulins tourner leurs roses d'or sur l'herbe précieuse et la rosée trembler dans les écrins fleuris. Le soleil, au zénith, frappe son effigie ! Les rayons de midi roulent par rouleaux d'or.

Là-haut, sur la montagne, par delà ces forêts, quand tu t'es enrichi du plus vaste horizon, sois avare, ô poète, avare à l'infini. Reviens noyer tes mains au flot de tes richesses, — viens compter ta fortune infinie, champ par champ !...

IV

BALLADES DE LA MER, DES GOLFES ET DES RIVAGES

HYMNE A LA MER

O grande Mer, que l'on se ravit de part et d'autre, grande Mer, que les hommes fous croient se ravir, quand tu laisses couler pour toi le sang des hommes, ne songeant en toi-même qu'à mirer l'Autre Monde!

Les flottes peuvent s'arracher tes miroirs, les briser en se les arrachant!... Les flottes sont passées, tes miroirs renaissants resplendissent derrière elles.

Souviens-toi, tu berçais de la Grèce ou de Rome les barques englouties soudain comme une sonde. Avant même, et depuis, qu'as-tu fait des navires, des « Argo », des galions, ces rêves qui chavirent,

des hauts-bords fracassés, penchés sur tes miroirs, et qui levant la proue sombraient tout doucement? Les vaisseaux engouffrés, tes miroirs pleins de sang se rejoignaient, tombeau de quelque vaine gloire.

Grande Mer, on s'est trop disputé ton empire, grande Mer que des fous croyaient s'entre-ravir, quand tu laissais voler flèches ou feu qui gronde, ne songeant en toi-même qu'à mirer l'Autre Monde!

Rien de mortel peut-il, Mer, te donner à vivre, calmer la soif de ciel dont tes miroirs sont ivres? N'est-ce pas l'Autre Monde qu'il te faut réfléchir quand tu veux apaiser tes miroirs bondissants?

Ce n'est qu'au bord du ciel que s'usent tes tempêtes, dressées comme l'Espoir dans l'azur frémissant; c'est partie vers la nue aux appels des planètes, que tu rêves d'amour en les réfléchissant.

Dans les hautes marées montez, flots éternels, montez éperdument jusqu'aux espaces pâles où la mer du Chaos, sur les plages du ciel, a déposé le sel infini des étoiles.

LA BARQUE ENJOUÉE

L'heure est divine où les oiseaux sur la mer calme, autour de ma barque s'inclinent, en troupe molle à ses contours, comme des palmes, d'argent et d'ombre, qui scintillent.

Sur la mer verte aux taches rondes, balancées, — taches de perle, glaces tendres, — c'est l'heure où vivre est délicat, et, balancé sur la mer molle et transparente,

je mets la barre vers l'occident rouge qui décline. Et dans la brise âpre et mouillée, sous la bruine acidulée de l'eau saline, je vois les astres s'allumer,

naitre un à un derrière la poussière fine et cris-

talline, enfin mêler, dans le flot vert et argentin, roses citrines, aux vagues leur songe étoilé.

L'heure est divine où le flot tendre, où la mer calme, aux bords de ma barque s'incline, en vagues d'huile, en vagues comme un vent de palmes entre des palmes qui scintillent.

Sur la mer verte aux taches souples, balancées, — marbrures fines, miroirs tendres, — c'est l'heure où vivre est délicat, et, balancé par la mer molle et transparente,

je mets la barre sur l'orient.

MÉTAMORPHOSES MARINES

I

En ne les comparant qu'entre eux-mêmes, ô mon Dieu, d'un accent véridique je chante tes ouvrages; en leur simplicité d'hymnes respectueux, mes chants suivent tes lois et sont leurs témoignages.

Si je dis : « ce rayon est en fleur », je suis sage. Il sera fleur bientôt, de par ta volonté. Je compare à la mer la plaine illimitée et la mer à la plaine : je reste simple et grave.

— Vers la dune où le vent m'enivre d'air sauvage, où la menthe poivrée fleure près des chardons, la

mer aux plis d'azur couvre l'or de la plage, une plaine infinie descend de l'horizon.

J'entends la mer aimer la dune à mon passage. Le vent, dur laboureur, chante sur les sillons des vagues amoureuses, et tout ce paysage reçoit du soleil clair la semence en grains blonds.

Par endroits, le zéphyr peigne et lisse un bocage d'algues ensanglantées, mêle ses doigts d'argent aux cimes allongées de leurs glissants feuillages et déniche une écume comme un oiseau chantant.

Puis levés des sillons, comme de grands blés pâles, le peuple des vaisseaux dans la lumière flotte. Un coup de vent! ils brillent, un coup de vent! ils nagent. Sur la mer, dans le vent, nagent les blanches flottes.

Que la moisson est belle au gré de l'air rêveur... Hélas! la faux du vent la penche d'un grand coup large! Je songe aux floraisons moissonnées de la mer, aux voiles englouties dans ses greniers ouverts.

Non! Tout semble heureux d'être, et savoir que la mort, inévitable et proche, la mort n'est qu'un passage, et je rêve aux moissons futures de la mer, sur la dune où le vent m'enivre d'air sauvage.

II

Dans la brume d'aurore où se meuvent les flots verts, l'or large du soleil s'étend comme de l'huile;

sous l'azur affaibli volent de grandes îles orange dans la perspective aérienne.

Ma barque vogue ou plane sur l'onde transparente, et l'écho du rivage élargit la chanson rythmique de mes rames, paresseuses, parentes, et mêle aux tons si doux de l'heure les doux sons.

Toute une création se berce sur la mer, des arbres de vapeur penchent sous leurs ramures, et de rousses lueurs glissent comme des cerfs, sur des roches tigrées d'émeraude, ô verdure !

Je sommeille à demi, je suis le créateur. Il me vient du rivage une senteur de pierres mouillées, ah ! si profonde ! et je me sens le prêtre d'un temple où l'eau serait les vitraux de couleur.

Je suis ce rêve, un autre, et l'heure les détruit, pour m'en redonner un qui m'est plus cher peut-être, et c'est de me sentir n'être plus d'aujourd'hui, d'hier, ni de demain, sur les flots infinis !

Je suis le flot lui-même et je me sens grandir. Je ne me souviens point de n'avoir pas vécu. Je berce dans mon sein les plus longs avenirs et je sens vivre en moi les cieux qui ne sont plus.

Je suis la mer montante et l'air me continue, ou je descends des astres et je bondis sous terre : les laves, la fumée s'échappent des cratères et c'est alors mon flot qui reconquiert la nue.

Je suis la mer, je suis mes rivages, les terres, et leur ondulation parle encore de moi. Elles me reviendront, ces volages matières ! Voyez plus haut ! je suis l'universel émoi,

l'océan de la création universelle, et le grand Tout mouvant, Dieu même, ou le seul germe. Je suis le pas précipité dans un seul ciel de l'immortelle vie durant l'éternité.

Et lorsque, sous ma barque, les sables ont crié, aurais-je pu sourire enfin de ma folie, quand je vis le ciel luire sur la plage mouillée et, dans ce ciel d'été, briller les astéries ?

LE VENT CHANTE EN DORMANT

Le vent chante en dormant sur le flot matinal. Derrière le mur du ciel j'entends bouger des soies. La lumière froide et rose traîne ses haillons pâles sur la mer de bleuet et le port qu'elle noie.

L'aube vient de la terre. Une brume indécise y fait vivre et mourir un paysage bleu : la forêt aux nuances variées point sur les cieux, son ombre capricieuse descend jusqu'à la rive.

Au bord du golfe accourt la ville rose et brune. Que son port est vivant sous le vent du matin ! Les barques goudronnées mêlent leur chaud parfum aux senteurs des pins gris étagés sur la dune.

Les pins chargés de poussières fines de coquillages et sur le port, les toits luisants et les clochers, le haut buisson des mâts, uniforme et noir, nagent dans le pastel mouvant d'une brise irisée.

De la jetée je vois partir les grands navires de voyage, les grands vapeurs brisant le flot. Ils reluisent dans l'air frais, ils sont ivres de vivre. L'arome du matin passe par les hublots.

HARMONIE LUNAIRE

La mer, de vague en vague, descend de l'horizon, et tandis que le vent descend de dune en dune, tantôt sur la mer, tantôt sur les dunes, Phébé glisse sa traîne et monte et redescend.

Écoute sans causer la musique si frêle qu'égrène sur les dunes la lune avec sa traîne, et comprends sans causer la musique des dunes, dont se berce la mer et se berce la lune.

Si dans cette harmonie ta voix trouble en nos âmes un silence plus cher que l'âme, et si tu penses n'entendre dans le soir qu'un inutile bruit, sens la haine pour toi de l'heure qui s'enfuit.

CHANTS ET PARFUMS, MER COLORÉE

Douceur d'aimer ! douceur de vivre ! chants et parfums, mer colorée des plus touchantes harmonies de

l'air, nuées et nue mirées, mer chantante, mer parfumée, clairs cheveux d'aube de la lame, qui meurt aux sables et que l'on suit, frange légère au grand mystère, langueur marine, que je vous aime! La plage est tendre à parcourir, et c'est un charme pénétrant d'aimer le vent, sur la terre molle, au bord du flot jeune et chantant. La mer est verte, la mer est grise, elle est d'azur, elle est d'argent, et de dentelles que l'air brouille en mélangeant leurs tons changeants. A ma hauteur, l'air irisé mêle ma vue à son doux monde. D'abord un enveloppement de roses, rayons de fleurs imperceptibles, couvre ma vue d'un trop grand jour, comme un ruban de velours rouge. Ce jour s'apaise, je m'habitue, je revois l'air, revois la nue, la mer, ses voiles au passage, je crois vivre en un coquillage capturant l'air et la lumière sous ses parois de nacre tendre. Mon Dieu, que j'aime la lumière! Des iris glissent sur mes yeux, des myosotis et des menthes, j'ai tout le prisme dans les yeux, le sable d'or sous mes cils bleus, entre mes cils palpite et chante la mer aux voiles frémissantes, la mer charmante... Douceur d'aimer! douceur de vivre! chants et parfums, mer colorée!

MÉLANCOLIE DES PLAGES

S'il faut tout, mon Dieu, rapporter à toi, pourquoi me fais-tu si triste aujourd'hui, ivre de tristesse devant ton ouvrage?... ces plages ont de la senteur des vieux livres.

Quel amer et doux émoi m'accompagne, quelle

tristesse poignante sur les algues, ô quel désespoir, que j'aime, m'accompagne, au bord des flaques, dans le vent ?

Des barres d'écume glacent l'horizon, derrière est la mer, sa senteur... O quelle tristesse, ô quelle amertume, quels souvenirs amers et doux dans le vent ?

Des mouettes criaillent sur les rochers bas, l'aronde s'affole au ras des sables, et je m'effraye de mon pâle visage que ride le vent sur les flaques.

O que me veut-il, ce vent qui m'y courbe, — il m'exténue !... Que pourtant je vous aime, tristes souvenirs, vers qui chaque fois je me sens mieux mourir...

O que cette plage, que ces rochers bas, exhalent de peine aride dans le vent, que ces coquillages, glacés devant moi, ont de la senteur amère des vieux temps !

CE QU'APPORTE LA MER

La mer n'agite plus qu'un bord de son linceul. Les flaques pures abondent de mouvements colorés. Dans cette anse tranquille où la mer vient mourir, je viens suivre la vie et la mort, je viens seul.

Dans cette anse tranquille où la vie s'épanouit, où la mort brille sous les flaques de mer, les crevettes

d'eau grise par troupes transparentes ont rayé (je n'ai vu que des traits) le sable fin à mon approche...

Que l'étoile de mer est pâle ce matin! On la croirait morte aussi. Mais ces coquillages de nacre vides, ils sont bien morts... Comme ils vivent!

L'holothurie scintille aux dépens du soleil. Elle vit, dit-on. — On le dit.

A ce caillou poli, qui n'a jamais vécu, faut-il, mon Dieu, qu'une algue aussi gentille se caresse si amoureusement?... C'est drôle.

Un printemps inconnu a posé, ce matin, son butin sur le sable fin. Quels pétales clairs, de quelles fleurs, dans toute la gamme des couleurs, a-t-il semés sur le sable? Pauvres petits pétales morts. Il y en a de roses et noirs, de blancs et roses, de tout jaunes. Et comme ils brillent! Comme ils vivent!...

On m'en avait conté. Moi, je finis par croire que la mort et la vie sont tout un. — Je suis seul?... — La mer agite, agite le bord de son linceul.

LA MER A PRIS TOUS LES MARINS

La mer a pris tous les marins, toutes les filles sont sur la plage, et les mouchoirs volent aux mains; les voiles vont comme en courant.

La mer se gonfle comme un sein et montre aux

filles sur la plage les veines bleues de ses courants sous la dentelle des sillages.

— « O mer jolie, seras-tu sage? » — « Adieu! » répondent les marins. Toutes les filles sont sur la plage, la terre s'en va comme en courant.

— « Adieu! » vient répéter le vent à toutes les filles sur la plage. La mer se gonfle comme un sein. Un courant va rire au rivage...

La peine gonfle tous les seins. Les filles courent sur la plage, et les mouchoirs volent aux mains. La mer a pris tous les marins.

LE DÉPART

Il est bon de partir, il est beau de chanter sous le sourire blanc des voiles, quand chante le matin aux ailes du vent frais, chanter, partir, sans un regret.

Ceux de la terre, qu'ils pleurent, car ils sont ceux qui partent. Ceux de la mer, leurs voiles sont gonflées de souvenirs, et le pays quitté, plus beau dans leur mémoire, restera le refrain des pays qu'ils vont voir.

Ceux qui restent, pleurez, vous êtes ceux qui partent : tous les jours, à chaque heure, la terre, vous l'oublierez. Et l'on n'aime vraiment que dans le souvenir le pays que l'on aime, et lorsqu'on l'a quitté.

Quand l'aube se révèle aux ailes du zéphyr et que l'on appareille il est beau de chanter ! Ceux qui restent, pleurez, vous venez de partir... En nous laissant partir, ô laissez-nous rester !

LE PHARE

Sur la mer blanche de colère, par cette blanche nuit de neige, les barques plongent, aux arpèges de la rafale et de la mer.

Les barques portent leur linceul, où veille seul un falot rouge ; la mer et le ciel, autour d'elles, c'est comme leur tombeau qui bouge.

Et rien ne penserait revivre si la neige ne s'éclairait, par larges ondes de tons ivres, des signes lumineux des grèves.

Un mousse rêve au sol natal, à ses doux soirs l'été passé, sous la corbeille orientale des beaux rayons entrecroisés.

LA TEMPÊTE

Lèvres livides et dents qui mordent, l'éclair vomit sous le ciel noir ces lueurs que la mer dévore entre ses vagues, par tous ses pores.

Des vagues montent vers la nue, boivent la foudre à la renverse et retombent, ivres, et la tempête noue leurs sanglots avec ses rires.

La mer se dresse, griffes ouvertes, de toute sa hauteur sur la terre. Les falaises, les promontoires frissonnent contre sa poitrine.

Elle va mourir ! La tempête déchire son sein de pâles hydres... Il ne sort des galets qu'elle brise, en retombant, qu'un feu moqueur ?

La jetée hurle à sa passion, frappe du front dans ses clameurs, et je sens m'envahir l'enfer sous les griffes de l'Océan.

COMPLAINTE DES PETITS ICEBERGS

Les algues plantées d'une façon mauvaise, le roc émerge. Cent cris. Il crache le blasphème de toutes ses cavernes. Le monstre émerge, — jetons-nous-y. Le monstre qui mordait la mer sous la tempête, la faisait se cabrer et rompre en hennissant, l'injure se répand autour de ses dents. Il crie plus haut. C'est le moment. Sur le dos d'une vague enflée par la tempête, levons comme un buisson nos haches d'eau glacée ! Le roc émerge — jetons-nous-y. C'est le moment, sur lui, que retombent nos gestes. Tous les icebergs, jetons-nous-y ! Pour abattre le monstre et venger notre mère, frappons en chœur, petits icebergs ! C'est le moment, sur lui, que nos haches résonnent et pour qu'il meure, jetons-nous-y !

Dans la gueule d'une vague, entre ses dents d'écume, ah ! nous roulons, ah ! c'est fini. Le roc nous crache ; ô mère ingrate, la mer nous mange, ah !

nous croulons... Eh non ! Tout change ? Sur l'onde sans limite, au hasard des courants, tiens, nous voguons ? Nos gestes sont rompus, nous sommes des glaçons, mais nous flottons ? Ah ! le soleil clair après la tempête !... On n'est plus que la vague, on redevient la mer.

Est-ce encor pour renaître un jour dans quelque pôle, les lèvres barbouillées du lait bleu de la mer, est-ce encor pour lever au ciel tant de hachettes et combattre les rocs, et venger notre mère, redevenir glaçons, la vague ou notre Mère ?

MER PHOSPHORESCENTE

La lumière d'amour que tu mènes parfois, des profondeurs lucides à la surface d'ombre de tes flots, mer sublime, est-ce un ciel d'astres froids qui vient baiser l'espace et peupler la nuit sombre ?

C'est le rut adorable de tes soirs orageux, l'hymne ardent de la Vie que tes germes prononcent. Tu portes sous tes vagues le monde lumineux qui dans l'amour prépare tout l'avenir du Monde.

L'infusoire, en naissant, prête sa vie à Dieu, la méduse, l'éclat de sa flore frôleuse ; Dieu prend, respectueux de son œuvre amoureuse, la force de créer dans ce doux lait de feu.

Gloire au geste adorable et divin de la mer, au geste créateur qui fait monter vers nous, quand la

nuit lourde et noire pèse en l'âme et dans l'air, ton baiser innombrable, ô lumière d'amour!

LE PLUS GRAND TOMBEAU

Sur le sable dormant la vague en pleurs s'apaise. Des îles d'algues pâles soupirent à fleur d'eau. La mer semble penser aux mourants qui se taisent, et tendre lentement à l'éternel repos.

C'est le plus vaste calme et la plus lente mort. La grande âme flottante de la mer s'équilibre : et ce n'est plus la mer, on ne la sent plus libre d'engendrer, aux récifs, de vigoureux accords.

C'est l'âme la plus calme dans le plus grand tombeau, et plus rien de mortel n'ébranlerait le gouffre, si ne venait la lune, germe de vie qui souffre, le long des îles d'algues respirer à fleur d'eau.

Le vent, comme le souffle haletant de cet astre, gonfle sa vie en l'onde et réveille la mort, creuse aux flots une forme, et l'on voit, sous les vagues, la mer ressusciter dans le plus grand transport.

Elle a ressuscité dans toutes ses douleurs, elle renait, marins, pour vous et pour vos peines, et c'est, à travers l'ombre où le flot s'échevèle, la plainte des vaisseaux et l'heure des pêcheurs.

Priez, ô matelots! Bercées sous les flots las, vos âmes s'uniront, ce soir, à la grande âme. Vos fronts

iront pourrir sous des couronnes d'algues. Dormez aux sables d'or, apaisez-vous... Déjà

sur le sable dormant la vague en pleurs s'apaise, des îles d'algues pâles soupirent à fleur d'eau : la mer semble rêver aux mourants qui se taisent — et tendre lentement à l'éternel repos.

PARIS SENTIMENTAL

OU

LE ROMAN DE NOS VINGT ANS

A Remy de Gourmont.

PARIS SENTIMENTAL

OU

LE ROMAN DE NOS VINGT ANS

I

LA RENCONTRE
(Boulevard Sébastopol)

La petite aube rosit le sol et les lettres d'or aux balcons. C'est le boulevard Sébastopol, la gare de l'Est à l'horizon.

J'ai dû passer toute la nuit à promener mes petits ennuis. Je n'étais plus content de vivre. Alors, j'ai voulu prendre froid.

Du soleil au cœur, c'est dans les romances. Eh bien, mon cœur s'est réchauffé : j'ai vu dans un ciel bleu de France voguer des nuages rosés.

Je vois en rose les maisons noires. Les arbres sont roses, l'air est rose. Il a plu, tous les toits sont roses. Le ciel se mire sur le trottoir.

J'entends mon cœur, voici l'aurore! voici des fleurs aux marronniers, sur le boulevard Sébastopol infiniment pur et léger.

La gare de l'Est brille, et tout brille, la flaque où je pose le pied. Je ris, comme cette petite fille, de la boue rose à ses souliers.

Je n'ai plus froid, je ris, je cours. Ah ! qu'on est leste au point du jour ! Je poursuis une petite fée qui patauge dans des clartés.

Il n'est plus question de mourir. Je vois flamber l'or des enseignes, rougir les arbres et l'air rougir. J'ai chaud à ravir et je t'aime,

ô petite fille qui patauges par toutes les roses du trottoir, et j'oublie, douce fée de l'aube, toutes les mauvaises filles du soir.

Un baiser, oui ! et je te donne toutes les roses de ce beau sol et les lettres d'or des balcons, et le boulevard Sébastopol, la gare de l'Est à l'horizon !

Triomphe!... à ce baiser ravi, les maisons luisent jusqu'au faîte. — Accepterez-vous, d'un poète, la Rose ardente de Paris ?

et les ailes d'or de la Victoire sur la fontaine du Châtelet ? et ses deux couronnes à la gloire de notre amour, si tu voulais ?

II

PREMIER RENDEZ-VOUS
(Square Monge)

Ivresse du printemps ! et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire. — Ah ! vraiment, c'est d'un beau vert, c'est très joli, le square Monge : herbe verte, grille et bancs verts, gardien vert, c'est, quand j'y songe, un beau coin de l'univers. — Ivresse du printemps ! et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire.

Et c'est plein d'oiseaux dans les arbres pâles, où le ciel ouvre ses fleurs bleues. — Les pigeons s'aiment d'amour tendre. Les moineaux remuent leur queue. J'attends... Oh ! je suis heureux, dans ce délice de l'attendre. Je suis gai, fou, amoureux ! — et c'est plein d'oiseaux dans les arbres pâles, où le ciel ouvre ses fleurs bleues.

Je monte sur les bancs couleur d'espérance, ou bien je fais de l'équilibre... sur les arceaux du parterre, devant la statue de Voltaire. Vive tout ! vive moi ! vive la France ! Il n'est rien que je n'espère. J'ai les ailes de l'espérance. — Je monte sur les bancs pour quitter la terre, ou bien je fais de l'équilibre.

Elle a dit : une heure ; il n'est que midi ! Aux amoureux l'heure est brève. — L'oiseau chante, le soleil rêve. Chaque fois qu'Adam rencontre Eve, il

leur faut un paradis. Derrière la grille, au soleil, l'omnibus y pense engourdi. — Elle a dit : une heure ; il n'est que midi ! Aux amoureux l'heure est brève.

Devant la statue, un chat blanc, un jaune, — et le jaune, c'est une chatte ! — roulent, s'éboulent sur le gazon chaud, se montrent les pattes, miaulent, se battent. Le soleil étire doucement ton sourire, ô mon doux Voltaire, ô bon faune. — Devant ta statue, un chat blanc, un jaune, roulent, s'éboulent, se montrent les pattes.

Les arbres s'enfeuillent au chant des oiseaux. Le bourgeon de mon cœur éclate ! Et je vacille rien qu'à voir les diamants de l'arrosoir envelopper l'herbe d'une bruine. Un arc-en-ciel part de l'échine du philosophe, et va trembler dans les branches d'un marronnier. — Les arbres s'enfeuillent au chant des oiseaux. Le bourgeon de mon cœur éclate !

L'azur est en feu : un chien flaire un chien sous le banc où dort le gardien. — Une petite fille saute à la corde, et sur son ombre, et d'autres et d'autres. Je vois leurs ombres, sur l'allée, ou s'élargir ou s'affiner. Et tout ça chante à qui mieux mieux : « Au petit feu ! au grand feu ! c'est pour éclairer le bon Dieu ! » — L'azur est en feu : un chien flaire un chien, sous le banc où dort le gardien.

Voici le marchand de coco musical, chargé de ses robinets d'or. — Ses robinets sont des serpents, d'où gicle son coco sonore dans les timbales des enfants. Rafraîchissons notre luxure : vite ! pour un sou de ta

mixture, Laocoon étincelant. Je bois à toute la Nature, je bois à ton bronze bouillant, toi qui souris de l'aventure, ô vieux Voltaire, ô doux méchant. — Voici le marchand de coco musical. Ses robinets sont des serpents.

Ah ! printemps, quel feu monte de la terre ! quel feu descend du ciel, printemps ! — Devant la statue de Voltaire, j'attends ma nouvelle Manon. Et cependant qu'elle tarde, Voltaire, assis, est patient : je regarde ce qu'il regarde, une pâquerette dans le gazon. J'attends. — J'attends, ô ciel ! j'attends, ô terre ! sous toutes les flammes du printemps !

Deux heures. Éparpillons cette marguerite. « Un peu, beaucoup, passionnément... » — Passionnément, petite Manon, viens vite, accours, je t'en supplie. — Hé ! toi, tu souris d'un sourire à me rendre fort mécontent. Sale encyclopédiste ! — Oh !... La voici sous toutes les flammes du printemps !...

Et les arbres tournent et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire. — Décidément, c'est d'un beau vert, c'est délicieux, le square Monge : herbe verte, grille et bancs verts, gardien vert, c'est, quand j'y songe, un beau coin de l'univers. — Je monte sur un banc couleur d'espérance. On doit me voir de toute la France !

III

L'AMOUR AU LUXEMBOURG

(Crépuscule d'été)

Le couchant violet tremble au fond du jour rouge. Le Luxembourg exhale une odeur d'oranger. Et Manon s'arrête à mon bras : plus rien ne bouge, les arbres, les passants, ce nuage éloigné.

Il n'est plus une fleur où l'air lourd ne se pose et qui ne sente en elle un cœur battre et mourir, un cœur d'air étouffant sa corolle ; et les roses défaillent vers la terre, sous le poids du zéphyr.

Il semble que le monde entier n'ait plus qu'une âme. La poussière du jour retombe parfumée et le bassin respire un jet d'eau qui se pâme et, sur sa propre image, en mourant, vient chanter.

Tout meurt, et tout renaît pour une vie chantante, aromatique, éparse et mêlée aux nuances, et comme dans la bouche un fruit délicieux, les arbres veloutés me fondent dans les yeux.

Et le jet d'eau s'est tu : c'est la rosée qui chante, là-bas, dans les gazons où rêvent les statues, et pour rendre, ô sens-tu ? la nuit la plus défaillante, les orangers en fleurs ont enivré la nue.

Manon, près de mon cœur, et devant tout l'espace

que prennent les étoiles pour graviter vers nous, de vos beaux yeux voilés, Manon, regardez-vous flotter dans la nuit bleue la blancheur des terrasses?

C'est aux lueurs dernières que l'ombre est embaumée, et Manon sur mon bras couche son front pâmé, et je lui crois une âme en cette heure irréelle, lui faisant une part dans l'âme universelle.

Que cherchez-vous, Manon, qui relevez la tête, et que rêver de plus à notre enchantement? Paris entre les feuilles s'illumine peut-être. La vie est où nous sommes, et c'est Paris qui ment.

Viens trouver dans mes bras le plus doux des séjours. N'est-ce pas, leur bercement, qu'il ajoute au silence? Dans tes yeux agrandis, dans tes yeux où tu penses, je vois le ciel d'étoiles sur tout le Luxembourg!

Oh! si c'était, ce soir, le plus beau soir du monde, ou que le monde ne fût créé que pour cette heure! Comme deux nuages d'orage nos deux cœurs se confondent. Oh! défaillir d'amour, ton cœur contre mon cœur.

Lointaine, à Saint-Sulpice, une cloche résonne. -- « C'est rue de Médicis, Paul, que l'on va *manger?* » — L'ombre s'accroît. Aux doux parfums des orangers se mêle la senteur amère des géraniums.

IV

SUR LE PONT AU CHANGE

(Le soir d'une brouille avec Manon)

Ce soir, on vend des fleurs sur le Pont au Change. L'air, par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière. C'est demain Sainte-Marie. Une heure dorée coule au fond du ciel occidental et sur les quais, et jette un éclat fauve au milieu de la foule. On voit le mouvement trouble de la place du Châtelet, où des fiacres sursautent, où glissent les tramways. D'un square qu'on arrose, il monte une buée, qui donne un flottement doux à la Tour Saint-Jacques... L'air, par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière... Sur le pont embaumé, j'erre parmi la foule. Les œillets et les roses débordent les parapets, s'écroulent des trottoirs en cascade, et se mêlent aux roues qui les emportent lentement dans leurs rais, aux jupes qui les frôlent, aux pas qui les entraînent.

Sept heures vont sonner à l'horloge du Palais. — L'occident, sur Paris, est comme un lac d'or plain. Dans l'est nuageux gronde un orage incertain. L'air est chaud par bouffées, à peine l'on respire. Et je songe à Manon et deux fois je soupire. L'air est chaud par bouffées et berce l'odeur large de ces fleurs qu'on écrase... On soupire en voyant de frais courants violets s'étirer sous les arches du Pont-Neuf qui poudroie sur le soleil mourant. — « Tu le sais, toi, Manon, si je

t'ai bien aimée! » L'orage gronde au loin. L'air est chaud par bouffées.

Entre les pots de fleurs, les gerbes, les bouquets et la rangée à jour des balustres, on peut voir un fleuve lent glisser sous des reflets d'or noir. Il semble que la Seine oppressée va mourir de la mort du soleil vers qui elle s'étire. Son eau souffrante, aux longs déchirements violets, entraîne au loin les roses tombées des parapets. Un dernier rayon bas et fiévreux du soleil a pris, entre les quais, la largeur de la Seine, et bat d'un pouls brûlant chaque flot qui soupire... Tristement, je m'accoude au garde-fou du quai... L'air chargé de parfums est plein de souvenirs, et je songe à Manon qui m'a tant fait souffrir!

Sur le Louvre lointain, quelle étoile scintille où le ciel est couleur d'espérance? Ah! je sais. Manon me l'a chantée : « C'est l'étoile d'amour... Des amants, des maîtresses, là-haut, s'aiment toujours?... » Tu brilles dans mes larmes, ô Vénus diamantée! Mais une fumée noire m'en dérobe le signe, comme un présent amer efface un doux passé. Qu'importe à la fumée les pleurs et la misère des amants qui s'accoudent, le soir, aux parapets? — Je fermerai mon cœur à toutes ces chimères. — Qu'une rosée d'étoiles enveloppe la nuit, ou bien que cet orage endeuille le ciel vert, rien ne touche le cœur qui ne bat que pour lui. Un jour, Manon chantait : « L'amour est éphémère! » — « Comme votre beauté, lui dis-je, et votre chair... » Ces fleurs seront flétries qui tremblent sous l'orage... Le ciel éclaire et tonne. Moi, j'ai repris courage.

O grave, austère pluie où monte l'âme des pierres et qui portez en vous une froide lumière, glacez mon âme en feu, rendez mon cœur sévère, imposez la fraîcheur aux mains que je vous tends! L'averse tombe un peu... elle tombe... j'attends... Quoi! la lune se lève? Quoi! l'orage est passé? Quoi! tout le ciel en fleurs? et l'air sent, par bouffées, l'œillet, la tubéreuse, la rose et la poussière? Une étoile d'amour sur le Louvre a glissé? J'achète des bouquets! quoi! je suis insensé? Et je ris de mon cœur, et je cours chez Manon, des roses plein les bras, implorer mon pardon?

V

BULLIER

Béguins d'une heure, amours d'amants, porte-monnaie et sentiment.

Bullier, dont le style ottoman, fleuri de globes électriques, plaît à toutes les demoiselles de la Taverne du Panthéon, Orient pour vingt sous, harem où l'odalisque est à cinq francs, quand ce n'est pas la mi-carême, Bullier, dans son style ottoman, accueille tous les sentiments des enfants de la République, sous sa colonnade électrique.

Amours d'un soir, amours d'un an, béguins d'une heure ou d'un moment, passionnettes d'étudiants,

caprices des futurs notaires, — porte-monnaie et sentiment, ah! folies des huissiers enfants! si ça durait la vie entière, ça ferait-il plaisir aux parents? — Mais écoutez cette misère : le coup de foudre, à en mourir, de ce vieil aspirant docteur pour la petite Esméralda. « Souviens-t'en! l'on jouait *Espana!*... Depuis ce jour-là, mon cœur saigne... » Il n'en mourra pas cependant, il nous fera mourir plus tard, sous un coup de foudre de son art. — Béguins d'une heure, amours d'amants, porte-monnaie et sentiment. — Et les gros lots de la déveine : ces glorieuses passions d'un an, et les collages, les collages, tous les collages comme du beurre sur une tartine d'enfant, que l'on se coupe chaque jour, dans le pain mollet de l'amour!

C'est à Bullier que je scintille, moi, Grand-Maître des Sentiments. J'y mène mon chapeau Rembrandt, et ma cravate en foulard noir où l'effigie d'un César brille, faisant bien ressortir la soie, et ma redingote à l'instar d'un Berlioz ou d'un Delacroix, d'un Hamlet de dix-huit cent trente menant sa peine à la Courtille, et mon amertume indolente à chercher Manon qui me fuit, car mon ombre sur l'escalier, quand je descends, noir, dans Bullier, traîne à mes pas comme le suit le manteau de Mounet-Sully!

Orient pour vingt sous, harem fleuri de globes électriques, où l'odalisque est à cinq francs, quand ce n'est pas la mi-carême, Bullier, dans son style ottoman, accueille tous les sentiments des enfants de la République. — Je ne dis rien de la musique.

Elle est ce soir bien entraînante... Aussi bien, il

m'en faut parler. Et tenez, l'on joue *Espana!* Bullier autour de moi tournoie, ou du moins devrait tournoyer. Mais ventre à ventre et jambes dans jambes, les demoiselles du Panthéon, avec des rapins ou des nègres (comme avec les futurs intègres magistrats de nos Parlements) dansent le boston mécanique. Un boston sec comme un coup de trique. Les bras dans l'air font un levier. Ah! plus de chahuts héroïques, à décrocher la lune, du pied! Mais l'air de ne pas avoir l'air. On est américain, *my dear*. Et puis, à quoi bon se hâter? Nous ne sommes pas épileptiques. « Conspuez, conspuez les hystériques! » Sous la colonnade électrique on soigne sa petite santé.

Seule, Manon s'en donne à cœur joie sous son chapeau de roses blanches. Elle passe de bras en bras. Comme elle y pâme, tournoyante! Elle est offerte à qui voudra. C'est celui-là qui la renverse, et le parquet tourne autour d'eux. Inutile qu'on la soutienne, elle est déjà dans d'autres bras, et finit dans les bras d'un nègre, pris d'un tremblement amoureux. Un baiser de ces larges lèvres... et Manon lève ses yeux bleus vers un front énorme et luisant où les gouttes de sueur sont d'argent. « Les baisers de nègre, ça se rend! On dit que ça porte bonheur. » Manon se hausse sur les pointes et, d'un coup de tête joli, redresse un peu les roses blanches qui lui tombent à l'Ophélie. Une tête crépue se penche sous l'étreinte de ses dix ongles, et Manon, la bouche en cœur, décolore ses lèvres peintes sur l'énorme front en sueur. — « C'est bon! je danse et m'acoquine avec toi, Jeanne la Rouquine. — Hein? tu l'as vue contre son nègre? Faut-y bien l'aimer, le cirage? Ça ne fait rien, faut du cou-

rage. — Ah! oui, je sais, ma douce enfant, je ne suis noir que de vêtement. Tous les nègres sont des sultans. »

Béguins d'une heure, amours d'amants, porte-monnaie et sentiment. Ici les nègres sont les sultans.

« Mais viens-t'en, Jeanne la Rouquine, ah! viens sous ces bosquets charmants. — Non! la poésie m'enquiquine. — En douté-je, ma tendre enfant? Tes cheveux roux sont ravissants. Viens sous la grotte : elle est bleu sombre... Tu mets tes doigts dans ma cravate? Je ne suis pas une colombe. Allons, Rouquine, à bas les pattes! Non, laisse-les. Sous tes doigts blancs, vois, mon César brille dans l'ombre. Ton teint de morte est surprenant. »

Un coup de feu tonne dans la salle. « Rouquine, sens-tu?... Ça sent la poudre. » Mais la Rouquine est toujours pâle. D'autres pâleurs se précipitent et vont se perdre dans la foule, arrêtée net, avec l'orchestre, en plein boston et sur ses gestes. — « Vous en revenez, vous? Qu'y a-t-il? — *Miserere!* Ainsi soit-il! C'est le vieil aspirant docteur, vous savez bien, qui s'est tué. — Ah, ah, ça n'est pas ordinaire. — Là-bas, près du tir, il saigne... Il n'a pas fini son cocktail. Esméralda buvait un gin. Ils se sont dit des saletés. » Ah! pensai-je, des choses mortelles. Et je repris cela très haut, car c'était vraiment le bon mot. — « Le voilà bien, le coup de foudre! Près du tir, n'est-ce pas? c'est payé », fit tout à coup Jeanne la Rouquine, puis elle courut les bras levés. — « Esméralda buvait un gin. Ils se sont dit des saletés. Cela pique ma curio-

sité. » — Quand j'arrivai auprès du sang, Manon était au premier rang. Alors je vis des roses blanches pendre sur un sourire d'enfant.

Amours d'un soir, amours d'un an, amours d'une heure ou d'un moment : sous sa colonnade électrique, Bullier dans son style ottoman, accueille tous les sentiments des enfants de la République !

VI

JALOUSIE

(Place Notre-Dame)

Que voulez-vous qu'une âme un peu jalouse d'amour exprime d'attendri, que voulez-vous qu'une âme trop jalouse d'amour exprime, en ces temps-ci ?

Lorsque vous aurez dit qu'aux toits bleus attristés le jaune soleil du soir vous aura fait rêver de tristesses partagées, sera-ce de l'espoir ?

Il s'en faut que l'amour, à Paris, se lamente. — « As-tu fini, petit ? » — Ce soir les tours de Notre-Dame étaient sanglantes, comme ma jalousie.

Le soleil disparu vint battre encore la pierre, d'un froid rayon perdu, et mon regard caché jeta son dur éclair contre ton front penché.

Traversant le parvis, j'épiai ton sourire... — Le macadam brille. Il a plu. Un réverbère clignote, et je vois ton sourire. J'écoute la cloche du salut!

VII

AMOURS D'UN SOIR

(Taverne du Panthéon)

J'ai trompé Manon qui m'avait trompé, — elle par distraction, et moi par vengeance.

C'est à la Taverne que la chose se fit. Quelqu'un m'y aida : c'est Jeanne la Rouquine.

Tout le monde l'a vu, tout le monde le sait, la chose n'alla pas plus loin qu'un baiser.

Alors, méritais-je la mélancolie d'être par tout le monde félicité?

Alors, méritais-je la félicité d'entendre Manon m'approuver à l'oreille?

*

— Où sont-ils, les amoureux d'autrefois?... Au clair de lune, dans la vapeur des bois.

Je t'entraîne, tu m'entraînes. Où? A la Taverne, montrer notre amour par le temps qui court.

Faut-il se connaître depuis bien longtemps, pour s'aimer des yeux devant un cocktail?

La vie n'est pas si grave et c'est mieux d'en sourire... Ton regard se voile, ma poitrine soupire.

Jeanne! tu ne dois pas plus faire attention à moi que si je n'étais point là, les yeux sur ton cocktail.

Je songe au clair de lune, à la vapeur des bois, au mystère, à l'amour, aux amours d'autrefois.

Tiens, levons-nous ensemble et renverse ton verre. Il faut qu'on nous regarde sortir dans la fumée, ma bien-aimée!

J'ai failli crever de mélancolie, en écoutant John qui jouait du banjo...

Avec John son nègre, Manon nous a vus. Embrasse-moi, Rouquine, au clair de la lune!

— Où allons-nous? — Nulle part. Redescendons au bar. Je voudrais qu'ils nous voient rentrer dans la fumée, ma bien-aimée!

VIII

LE MOULIN D'ORGEMONT

(Coteau d'Argenteuil)

On s'est tout pardonné, hier, avec Manon. — Quand l'amour est vivant, il faut bien qu'il respire, et le jeu léger de sa respiration est dans la brouille et la réconciliation. L'une ou l'autre, à la fin, peut le faire mourir en cessant tout à coup. Mais l'Amour sait choisir, et meurt sans demander votre permission.

Faire semblant de mourir dans un raccommodement, c'est le plus doux plaisir de l'Amour immortel. Il vous conduit, le soir, dans la campagne, il aime, quand les blés s'attendrissent aux lueurs du couchant, ou que la lune tremble au milieu des grands chênes, à s'étendre, à rêver entre les deux amants. Touchez son cœur. Il dort?... Il est mort cependant.

Mais non, il se réveille et plus loin vous conduit. Il veut vous faire asseoir au bord de ce vieux puits. L'horreur du crépuscule agite au loin les frênes, et la lune est couleur de sang sur le coteau. Entre les deux amants, pas un geste, pas un mot. Il se couche à leurs pieds. L'Amour est là, rêvant. Soudain il s'égorge — et puis meurt tout doucement.

Je veux dire qu'il s'exerce à des métamorphoses. Le sang tout plein son cou, c'est le collier de roses qu'il tressait en marchant devant vous, les amants !

Pour se blesser, l'Amour n'a que ses ongles roses. Mais son cri dans la nuit fut si plaintif, vraiment, et la mélancolie est telle sur les champs, que deux cœurs ont bien cru que l'Amour était mort. Hé, nenni! Le petit bonhomme vit encore.

« Réconciliation! Réconciliation!... O Manon retrouvée, ô ma chère Manon! nous n'irons point donner dans ces vagues tourments. La campagne, pour nous, vois-tu, c'est la tonnelle, Argenteuil, Orgemont, la joyeuse aubépine que l'on voit se mirer dans le jus de la treille! » Alors, Manon m'a dit : « Invite la Rouquine ». — On s'est tout pardonné, hier, avec Manon...

Le couchant embrasé derrière la colline cerne et découpe en noir le moulin d'Orgemont. Une oblique lueur ensanglante les vignes, les touffes des aperges, un carré de gazon, et l'ombre des cailloux s'allonge sur la terre... L'ombre noire de la tour s'allonge et vient vers nous, qui gravissons la sente en pliant les genoux.

Je soutiens dans mes bras la Rouquine et Manon. La taille abandonnée, elles penchent le front. Toutes les deux sont lasses, et chacune m'incline. L'odeur des violettes embaume la colline. Et je ramène à moi, plus près encore, Manon, mon autre bras aussi rapproche la Rouquine, et nous cherchons un équilibre précieux.

Derrière nous, Paris s'allume avant les cieux. Un coup d'œil — et je suis repris par ma fonction. Les doux cheveux flottants sont pleins d'inquiétudes,

mais les yeux au travers ont des béatitudes. Je sens vivre deux cœurs, là, sous mes doigts, je sens deux joues brûler mes joues, et vois quatre narines battre à l'odeur des violettes, mais boum! deux fronts

chavirent sur mes deux épaules et je chavire tantôt vers la Rouquine et tantôt vers Manon. « Jamais nous n'atteindrons le haut de la colline! Asseyons-nous ici, je n'en puis plus : je m'effeuille ». On s'assied tous les trois, les pieds vers Argenteuil. Du vaporeux lointain la Tour Eiffel émerge, au-dessus des vignobles et des touffes d'asperges.

Le soleil meurt dans un million de vitres fines. Paris est un diamant dont battent les clartés contre la grande émeraude du ciel oriental. — On dirait de l'absinthe! fait Jeanne la Rouquine. — C'est tapé, dit Manon. Je susurre : Pas mal. — Oui, mais y a-t-il du gin au moulin d'Orgemont? demande la Rouquine. — Oh yes, répond Manon.

— Mes enfants, ne nous frappons pas, on s'est cuité. Jamais nous n'atteindrons le haut de la colline. Nous coucherons dans l'herbe, ça nous pend aux télons. (Ainsi parle Manon!) — J'ai soif, dit la Rouquine. — Tout un S de la Seine est rose et argenté. Mais que c'est triste, au bord, cette électricité qui se mêle au soleil dans les vitres d'usine.

Les beaux cheveux dorés de Manon sur mon cou flottent, et vont se mêler aux cheveux roux de Jeanne, dont la tête nacrée vacille et dont l'œil pâme, et la Tour Eiffel glisse un rayon sur nous trois ; comme il

fait jour encore, c'est un grand rayon pâle. Jeanne met dans mon cou son fin profil tout chaud, et je sens la fraîcheur de ses dents sur ma peau.

Nous voici donc à la campagne tous les trois. C'est Manon qui voulut. Jeanne s'est laissée faire. Oh! ça lui était bien égal à mon endroit pourvu qu'elle eût toujours du vin gris dans son verre. Ce que l'on a fêté? Le raccommodement de l'amante fidèle et du sensible amant.

On l'a beaucoup fêté, comme il le devait être, avec du vin, des pleurs et d'éternels serments. — La Rouquine peut dire!... Je t'aime bien, peut-être!... Et puis, tu as eu tort, ce nègre était charmant, très correct. — Oh! la la. — Très correct et charmant. — Ah! qu'un nègre, Manon, vous ait faite parjure! — Bah, il n'en voulait pas à mon cœur, je t'assure...

« Mais vois-tu comme dit la chanson, mon gros loup, tu sais bien? la chanson de Manon que tu aimes... tu ne sais plus?... Tu te montres par trop jaloux, et la misère est un peu dure... oui, la misère! (Alors elle a pleuré). Méchant qui m'assassines! — C'est vrai, tu n'es pas raisonnable, dit la Rouquine. Je ne répondis rien. Pour ma part, je pleurais.

Nous avons tous les trois pleuré dans le bosquet, où tout à l'heure encore nous mangions du lapin. Manon pleurait sur ses malheurs, moi sur les miens, et Jeanne la Rouquine sur la mort, quoique ancienne, d'une toute petite « crotte » de rien du tout, de chienne. Le patron vint nous voir, un homme bien

humain. — « Quoi! l'on pleure au bosquet? — On s'est raccommodé. — Ah! c'est que... l'on s'y est quatre fois suicidé. »

Alors nous avons ri plus qu'on avait pleuré. Doux retours de la vie! Ayant séché ses larmes, la Rouquine chanta sa chanson des gendarmes. — « Voici les gendarmes qui passent. Fillettes aux minois éveillés, on voit vos bonnets qui dépassent, cachez-vous bien au fond des blés ». — En chœur, au refrain! — « Au fond des blés, au fond des blés, des blés! »

Le dessert fut céleste où je vis deux petites filles, cependant que le soir rougissait la tonnelle, se pencher l'une vers l'autre, sur la table, et, doux ciel! unir du bout des lèvres, ainsi, leurs doux profils, sous le large bord noir d'un chapeau mousquetaire, qui rebroussait la paille d'un chapeau de bergère.

Pour les récompenser d'avoir été si belles, d'abord je titubai, puis, frappant sur la table d'un poing à faire jaillir le tavernier du diable, je leur dis : Attention!... attention, mes enfants. Rien n'est beau comme d'aller boire sur la colline. Oui, tout là-haut, s'ennuie un certain petit gin, dans l'honorable cave du moulin d'Orgemont. — Fourchettes et couteaux firent chanter les verres, tant la proposition avait grand caractère!

Et nous voilà maintenant les hôtes des cri-cri, le derrière dans l'herbe et les pieds vers Paris.... Le jour s'éteint dans la rosée. L'instant est noble... Sou-

dain Manon s'éloigne en retroussant sa jupe, et sur le ciel d'émeraude sa silhouette ondule. Elle revient, candide, en rabaissant sa jupe. Non, elle n'a rien fait, turlututu! Elle tire, sur ses dents, un joli morceau blanc de jujube, acheté sous la treille à un vieux Turc ignoble.

Le rayon de la Tour Eiffel toujours circule, et tournoie sur l'Exposition au crépuscule, comme un sabre d'argent sur le front d'une almée. Manon cherche, au passage, à le saisir sur l'herbe, et Jeanne lui présente tout l'éventail superbe de ses cheveux de feu que ses deux mains déploient. Salomon, dans ses vignes, titubait moins que moi, quand soudain je me lève en même temps que la lune.

— Un incendie! là-bas... Chouette! Paris qui brûle! Tiens, c'est l'Arc de Triomphe. — Ça m'étonne. — O la lune! c'est la lune! — Ah! grimpons, dit la Rouquine, j'ai soif. — A la Nature immense donne un dernier coup d'œil, Manon. — Y a que des toits! — Et vous, Jeanne? — Je me recoiffe. — Ce soir, la Seine est rose comme du vin d'Argenteuil. C'est gentil, cela Manon? — Oui, mon loup, je me dégrafe.

Un crépuscule rouge, au ras de la colline, cerne d'un trait de feu le moulin d'Orgemont; son oblique lueur frôle encore les vignes, les touffes des asperges, les carrés de gazon. Je soutiens dans mes bras la Rouquine et Manon. L'ombre noire du moulin descend plus bas vers nous... Le jour, me dit Manon, est entre chien et loup... Nous gravissons la pente. Nous plions les genoux. — Soif! dit Jeanne, et la terre

s'efface brusquement. Le jour sur la colline est mort d'un coup de sang.

Dieu cloue son grand ciel d'astres. Il n'en a pas fini. Tous ces nuages roses, qui sont les mains des anges, ont leur petit marteau d'argent frappant sans bruit. On s'est trompé : là-bas, Vénus pend à une branche ; Mars est une cerise au milieu d'un cerisier ; Aldébaran se voile de gouttes de rosée, dans la touffe d'asperge où il s'est laissé prendre. Mais les anges de l'Un et de l'Autre Côté auront si bien tendu, ce soir, la voie lactée, que sa mouvante écharpe ne fera pas un pli, quand, sur l'Exposition, la belle nuit consciente deviendra l'attraction de la « fête de nuit ».

Cette obscure clarté qui tombait des étoiles, autrefois, ne veut plus condescendre à tomber : c'est dommage, et l'on bute, hélas ! à qui s'en prendre? et soudain l'on s'étale. Oh! Dieu n'a qu'à clouer! L'on s'étale tous trois et l'on reste étalés... La lune est un lampion, trop rouge et sans éclat, porté sur les violettes du ciel oriental par un fort gros nuage à mine de Chinois. Je le reconnais bien à son parasol d'or ; il le ferme à présent, et file au vent du nord. Tout ce qui luit n'est pas de la lumière. — On va... Manon indifférente suçote sa jujube, et la Rouquine cherche dans sa poche on ne sait quoi. De mon pas *nuancé*, je grimpe sur les jupes. On s'arrête ; il fait noir ; j'allume une cigarette. Et sur un cornet de papier — elle aime ça — vite la Rouquine aspire une prise en cachette. Elle éternue, et moi, je me brûle les doigts.

Ombre absolue ! Je crois que j'ai perdu la sente. Aïe... ton pied sur mon pied, Manon indifférente... — Quel braiment triple ébranle toute la voûte étoilée, si fort que nous voyons des étoiles filer ? Nous arrivons enfin ! J'ai reconnu les ânes ! Les trois braves ânons du moulin d'Orgemont. Ah ! oui, soufflons... Paris derrière nous s'enflamme : un vrai feu, cette fois. D'ailleurs il fait plus clair. J'aime dans l'horizon ces panaches d'éclairs. Rouquine, vous allez éternuer : j'y vois. J'avais cru la colline envolée avec nous, à la poursuite du jour enfui dans les éthers, je ne sais où, je ne sais où, je ne sais où ? Mais non, voici la France ! Elle est là sous ce pied que vous m'avez meurtri, et voici mon soulier.

— Allons, vous êtes ivre, nous n'arriverons pas. — Oui, Manon. ma chérie, il est vrai, je suis saoul ; mais ne trouvez-vous pas que ces gerbes d'étincelles feraient une bien jolie rivière à votre cou ? Non, une aigrette plutôt. Ne baissez point la tête. Je l'offre à la Rouquine, ma reine de Saba ! Rouquine incorrigible, vous sentez le tabac... Plus qu'un petit effort, et nous tenons le gin. « Je t'aime bien, peut-être ! -- Méchant qui m'assassines ! » On me parlait ainsi, tout à l'heure ? Ah ! c'est vous ? Mais votre nègre !... moi, je ne suis qu'un jeune homme sombre. Ne vous retournez plus, je sais, la nuit flamboie. A mon brûlant amour sied bien un feu de joie, Manon. Houp ! encore un pas, houp ! ça y est. — Tiens, de l'ombre...

Et personne. — Appelons. — Personne. — Frappez ! — La porte ?... Maison sonore et vide. Personne. Ici, les ânes ; là, le poulailler ; et dans les vitres, Paris

en flammes. Nous pouvons nous asseoir. — Ah ! non, elle est trop forte, j'ai soif, dit la Rouquine, j'ai soif et je crierai ! — Eh bien, criez, ma fille, accompagnez les ânes. Tenez, le coq s'en mêle, et flûte ! le chien de garde... Le voilà, le molosse ! Rouquine, à toi. à toi ! O le noble animal bien dressé sur deux pattes. Mais la Rouquine se campe, le bras ferme en arrière, dans l'attitude aisée d'une souple amazone, qui va lancer son dard en inclinant l'épaule, — puis, tout droit, de sa main qu'elle ouvre, elle projette un nuage léger de poudre de tabac, dans les gros yeux sanglants et fixes de la bête, aveuglée sur deux pattes, et qui retombe sur quatre. Et le pâle Cerbère secoue si fort la tête que, vraiment, je commence à le croire, il en a deux : mais il file humilié, grognant, serrant la queue. — Vous fûtes belle et vos cheveux flottaient en flammes, ô Rouquine, bravo ! vous y mîtes de l'âme. Voilà plus de courage qu'il n'en faut contre un nègre, ô Manon, je veux dire que pour glisser des lèvres sur le front tout en sueur d'un puant Nyam-Nyam. Entendez-vous, Manon ? Au moins, réponds-moi : zut ! — Manon indifférente suçote sa jujube.

— Mais ce n'est pas tout ça, dit la Rouquine, à boire !... Je vous dis qu'il me faut à boire, ou j'en crèverai ! — (Le calme, un doux zéphyr, et les senteurs du soir composeraient, sans doute, une heure délectable, mais la Rouquine fait un raffût de tous les diables, mais les ânes braient à s'en décrocher la mâchoire. mais les poules cotecodètent, et le coq, dans les transes, dressé sur ses ergots, engueule le silence). — Je vous dis qu'il me faut à boire, ou j'en

crèverai ! — Il te faut donc mourir, le mal est sans espoir. Sous la lune sanglante il est beau d'expirer, meurs. — La cave, enfin, la cave, y a une cave ! — Meurs. — J'entrerai, moi ! — Meurs donc ! *Nib* de boisson ce soir, te dis-je ; ah ! cesse un peu ton raffut, viens t'asseoir. Tiens, console-toi : une cigarette. O ce que t'es pâle ! — Je m'en fous pas mal de ta cigarette ! — C'est vrai. (Et la Rouquine se tord les bras sous les étoiles.) — Asseyons-nous, Manon. La Rouquine joue un drame. Du Shakespeare, si tu veux, je préfère le Shakespeare. — Ah ça ! vous autres, est-ce que vous croyez que je vais rire ? — Allons, joue-nous Macbeth, il me faut du Shakespeare. « *Salut Macbeth, thane de Glamis!* » Oui la sorcière. « *Salut, Macbeth, futur roi d'Ecosse!* » Non, joue-moi lady Macbeth, c'est cela, en étirant les doigts. Tout à fait bien. Maintenant, que l'incendie t'éclaire... Oh ! parfait ! lève tes mains ! Elles sont toutes rouges. « *Va-t'en, maudite tache!...* » — Ecoute, Manon, sans rire... attends un peu... écoute... N'entends-tu pas des lyres ? Hé non, c'est un orchestre fort bien constitué. Cela monte de l'abîme. Vrai Dieu ! sommes-nous bêtes ! Ils sont tous descendus, Argenteuil est en fête. Mais oui, là-bas je vois tourner les cochons roses : là, dans le creux, entre les noisetiers, tu vois ? C'est la fête !... Tournez, tournez, bons cochons de bois ! Le manège en clinquant brille comme une rose, où court de la rosée, et qu'on tourne dans les doigts. Plus haut, nous verrons tout. Suis-moi, ne me suis pas : tandis que la Rouquine joue ici du Shakespeare, au frais sur la terrasse, je boirai le zéphyr. — Ils sont peut-être là ! dit la Rouquine. Elle grimpe.

Laissant flotter sa robe de linon à fleurettes, l'indolente Manon monte doucement les marches. Elle est molle, endormie, elle incline la tête, et c'est une Ophélie gentiment fantòmale. Je fais mine de la soutenir, elle dit : non ! et détache ma main de sa taille, et s'arrête. — Le coq s'est tu, les ânes regardent par les claies. Ils se sont tus aussi, Jeanne leur déplaisait... Leur âme est-elle ou plus tranquille ou plus inquiète ?... Il rampe un chaud parfum... Le zéphyr alourdi n'apporte plus, avec l'odeur des violettes, les flonflons de la fête qu'en échos assourdis. — On entend la Rouquine marcher sur la terrasse. Elle en fait tout le tour et longe les buissons. De ses bras elle écarte les branches des noisetiers : la rosée chante à petites gouttes sur le gravier. Un chat-huant hulule dans la tour, la nuit brille. Manon est en extase. On entend la Rouquine frapper, d'un pied rageur, le sol dur qui résonne, et chuchoter : personne, et chuchoter : personne. — Manon, sur l'escalier, reprend sa marche molle. Et comme une vapeur elle paraît glisser. Les roses de son chapeau lui tombent à l'Ophélie. Je la suis à pas lents. Est-ce moi qui la suis ?... Vraiment, je ne sais plus, je suis indifférent. Je n'ai pas ressenti l'offense de Manon. Je me sens bien tranquille. Je me dis à quoi bon tirer des coups de revolver aux papillons ? — Voici le clair de lune. — Phébé, que tu es pâle !... Mais non, c'est la Rouquine, ô c'est Jeanne qui est pâle !... Je la vois : elle est là, contre le ciel d'étoiles, sur la dernière marche où Manon pose le pied. — Elle ouvre et lève les deux bras et dit : Personne... et désespérément les laisse retomber. — Soudain, Manon s'éveille, rugit, s'élance : Ah ! vache !... De sa

manche, la Rouquine lui a frôlé la joue, et sur un corsage noir Manon saisit un cou. La Rouquine tournant sur elle-même se délivre. Les deux femmes s'étreignent, puis se ravisent, et tirent du même geste la longue épingle de leur chapeau, de sorte qu'elles ont — le combat sera beau ! — les yeux brillants de haine et deux armes flexibles. Les chapeaux rejetés, hurlantes, elles se visent droit aux yeux. Une épingle se prend, l'autre se brise, dans les manches flottantes, boucliers levés vite ! — Je me suis arrêté, je renverse la tête : ainsi je vois très bien la lutte en silhouette entre ces quatre étoiles du Chariot de David.

Je la suis même avec un plaisir ineffable... Dans le profond ciel noir bien des étoiles filent, mêlant silencieusement leurs fins jets d'huile, mais ce cadre aux coins d'or, la Grande Ourse, est fixé. Pour un tableau vivant, c'est le plus beau des cadres. — Jeanne seule reste armée. Elle fonce !... Je sursaute. Manon lève le bras. Glissant sous le bracelet, l'épingle se casse en éclairs à son poignet. Manon féline, de ses fines mains, trois fois fortes, avancées, retirées, inquiètes, rapprochées, comme deux papillons autour d'une clarté, cherche encore à saisir au col *cette rougeaude !* qui, souple, évite l'étouffement d'un cou nacré, si beau, je me souviens, la nuit sur l'oreiller, que l'on dirait le clair de lune qui respire... N'importe ! Jeanne est plus souple et Manon plus féline. Manon sera plus lâche, et plus fourbe la Rouquine. Elles se valent, et fi des combats inégaux ! Sur l'escalier lunaire je ramasse les chapeaux. — Je les ramasse (il faut que j'occupe mon âme) et les rejette

ainsi par-dessus mon épaule. Une trop grande allégresse me ferait défaillir. Et je compte mes doigts, je regarde mon ombre, je m'occupe. Ah ! crier quelle joie, quel délire fait tressauter mon cœur qui bat à la folie! Cela bondit dans ma poitrine comme une flamme! car je vois bien, maintenant, elles se sont envahies, cette rouge Macbeth et ma blanche Ophélie... Elles sont l'une dans l'autre, elles ne font plus qu'une... Vivat! elles ont perdu l'équilibre, et chacune, toutes deux, et chacune, c'est la même, elles tombent. L'escalier les reçoit ; le mouvement s'anime. Oh ! que je suis heureux, que mon cœur est puissant ! Chaque marche innocente à présent fait un crime : une marche et du sang, une marche et du sang. — Rangeons mon être noir, laissons passer la trombe. La voilà toute ! je vois, dans le même désordre, les griffes qui déchirent et les bouches qui mordent, Ophélie et lady Macbeth, chargées de cris, et surtout ces jolies, ces adorables têtes, les deux gorges, les cheveux rouges, les cheveux d'or, et les quatre bras blancs sanglés sur les deux corps ! — Vous voici donc sincères ! battez-vous ! battez-vous ! Non, jamais vous ne fûtes plus belles, et à mon goût.

« Mais souffrez qu'à mon tour je grimpe, deux, trois marches... Ah ! fort bien ! continuez de tourner sur le sable. Je prends aux choses qui tournent un plaisir incroyable. Roulez, tournez, creusez un trou, ne cessez plus ! Animez plus encore, si vous avez du cœur, ce mouvement tournant qui vous fait tant d'honneur. Battez-vous, mais tournez ! Ah ! qui donc aurait cru que, jamais, dans leur vie, ces belles demoiselles iraient participer au rythme universel ?

Fort bien ! ne cessez plus de tourner sur l'arène. J'éprouve aux choses qui tournent une joie de Silène... Ainsi vu, dans le champ qu'embrasse ma paupière, le sable soulevé par vos jupes furieuses, balayant tout, les chaises, les tables, les parterres, c'est le sable éternel, c'est la grande poussière, amoureuse, infinie, embrasée, audacieuse, des sphères qui s'en vont tournoyer dans le ciel, à travers le treillage obscur d'une tonnelle ! C'est ta jupe, c'est toi, Rouquine, qui soulèves ce tourbillon d'étoiles dans les yeux aveuglés du Chien et du Taurreau, du Lion et du Bélier, animaux bondissants qui font le tour du ciel et gardent le zénith, auberge désertée par son hôte Phébus pour le nadir en fête ! Oui, c'est toi. Compliments. Tu domptes bien les bêtes. — Les voici toutes cabrées, ces bêtes constellées ! — Et vous, belle Manon, pour qui je garde un faible, une étoile, en filant, copie l'arc de vos lèvres : est-ce vous qui soulevez ce long baiser de feu que la Nuit sent courir sur son front ténébreux ? Oui, c'est vous. Compliments. Vous aimez bien les nègres. — La voici tout en sueur, cette Nuit étoilée ! — L'une et l'autre, vous jouez de gentils personnages, oh ! vous êtes, ce soir, bien à votre avantage. Sur l'arène rougie, fardez-vous mieux les joues, et nous irons après faire danser les esprits, toute l'énorme et noire nation de la Nuit. Mais point de modestie ! que rien ne vous arrête ! Allez, allez, mes prudes, fardez-vous, battez-vous, faites voler du fard, tournez, tournez surtout... J'entends les cris de la dentelle qu'on déchire... Empourprez-vous, poupées ! dût la lune en pâlir. Elle a encore un peu de sang sur les pommettes. Je me promets d'aller regarder vos visages, de plus près,

tout à l'heure : j'en aurai le courage. Manon dans ses cheveux d'or saigne, je le vois bien. Elle a toujours aimé se couronner de roses. Une compresse de vent, cela ne sera rien. Si la Rouquine a soif, elle a là quelque chose... La Rouquine? c'est la tempe ouverte? Rien de tragique. Hé! la rose grenade entr'ouvre sa tunique! Vrai Dieu, je n'irai pas ramasser les pépins, cela ne sèmerait pas l'amour au cœur d'un chien. — La foule des étoiles tourne autour de la nuit. Tout tourne en ce grand monde, les astres, les ivrognes, les ailes des moulins, les fourmis sur les pommes ; l'esprit du philosophe aussi fait un circuit. Tournez donc, mes beautés, ah ! tournez, mes jolies ! Chaste et pure Macbeth, et vous, tendre Ophélie, vous aviez des cochons la ruse et l'innocence autrefois? Bien! l'oreille au sol (faites comme moi), entendez-vous tourner les cochons de la fête ? Ceux-là sont en bois blanc, peints en rose et, je crois, comme était votre cœur, autrefois, autrefois ! Iriez-vous faire moins qu'un cochon sans conscience? Non, vos âmes, ce soir, sont en magnificence. Je vous dis qu'il est beau, je vous dis qu'il est bien, quand la Nature entière tourne sa manivelle, que vous participiez au rythme universel !

... On s'est tout pardonné, hier, avec Manon...

Les cheminées d'usine crachent des feux sanglants, derrière la vigne vierge rouge des tonnelles. C'est d'une mélancolie sans seconde. Je soupire. Il me semble que j'ai quelque chose à *leur* dire, et que ce quelque chose est triste et important. — Restez à la Peau-Rouge, l'oreille contre terre : Manon,

Jeanne, écoutez ma confidence amère, puisqu'aussi bien votre double bête est lassée, et que, l'une près de l'autre, je vous vois reposer comme deux feuilles d'automne un peu rouges... mais passons ! Je serai lâche, n'en doutez pas, car ma misère est infinie, — très lâche dans mes réflexions.

(Soupirez, petites feuilles que le zépyhr écrase, pleurez sur le gravier, rosée des noisetiers, et toi, pénible lune, languis sur la terrasse et mets le deuil d'une ombre aux petits cailloux blancs, étoiles, frémissez, hulule, chat-huant, ce que je vais leur dire est si triste vraiment.) Et vous deux, écoutez ma confidence amère... Écoutez, Manon, Jeanne, ma confidence amère...

Quoi ! vous auriez senti grandir vos destinées, rien qu'en vous appliquant sous mes yeux à tourner dans une telle rage, que ce fut de l'amour plus fort à chaque tour et plus passionné, cet espoir de tuer l'autre avant la fin du tour ? Quoi ! vous m'auriez lâché, mes belles connaissances, dans ma vie de petit amant désappointé, ma vie cette romance qui se blague elle-même, et j'aurais éprouvé que vos « cœurs de romance » à vous, pouvaient soutenir une passion suprême? Quoi ! l'une à l'autre, ainsi, devant mes yeux jaloux, vous vous seriez glissé, sur le cœur et partout, le long velours de feu de toute la passion ? et moi ! dans ma vie lâche et par vous désertée, moi, sans force à jamais pour m'arracher mon mal, je n'irais point vous reprocher votre lâcheté de m'avoir fait ce cœur faible et sentimental ?... Vous ne m'écoutez pas, sinon vous poufferiez !

« Combats-tu le combat que Dieu t'a préparé, ô cœur né pour la haine, et qui veux adorer?... Est-ce bien de leur faute, à ces petites-là, si, voulant être aimé contre son destin même, elles n'ont pu chérir un cœur né pour la haine? » — Je n'ai pas su choisir selon mes dons, Seigneur. On me parlait d'amour, j'ai donné tout mon cœur. Amour ou haine! qu'importe! Je voulais *cela* ou *cela*. Mais l'amour tout entier, ou tout entière la haine! Leur indolence m'offrit l'amour, je fus pipé. La haine leur fait peur : elle tient en éveil; et j'ai vu que l'amour pouvait se sommeiller. Ce qu'elles veulent de nous, mon Dieu, c'est la pitié de ne pas éveiller leur âme qui sommeille : ce qu'une petite femme demande à son amant, c'est de ne pas brusquer ses sentiments dormants. — Cependant, Manon, Jeanne, me serais-je trompé?

Ah! ne pouviez-vous pas, Jeanne ou Manon coupable, tout à fait me haïr ou tout à fait m'aimer? N'est-ce pas, c'était possible, et vous m'avez dupé? car je sais, à présent, ce dont vous êtes capable... Je serais mort pour l'une de vous, comprenez bien! je serais mort pour elle, ou bien je l'aurais tuée. A moins que la passion ne nous fournît le moyen d'égaler notre amour aux feux les plus célèbres, et que cette passion ne fût : Fidélité! Voyez Beaucis et Philémon ressuscités! ou, pour un feu plus doux, Roméo et Juliette... Manon, je ne veux point me payer votre tête : pourquoi me regarder avec ces gros yeux ronds?... Je serais mort d'amour ou j'aurais tué peut-être; ou toute une longue vie, j'eusse adoré peut-être! Mais non, mon cœur est lâche et

n'a plus de moyens. Le mal dont mon cœur souffre, hélas ! est incurable. O vous surtout, Manon ! ô vous, Manon coupable !... Vous ne comprenez pas, sinon vous poufferiez.

Mais n'est-il pas bien vain de vouloir questionner ces froides et soudain frénétiques fillettes ?... Voluptueuses petites tigresses qui s'étirent, quand leurs nerfs agités par les mains de la Vie entourent de fouets cinglants leurs âmes endormies. Elles ne sont pour rien, vous dis-je, à leurs réveils. Non, chez elles, rien n'est volontaire, tout est subi. Qu'est-ce que ça veut, qu'est-ce que ça sent, et que savent-elles ? C'est né ainsi : cœurs de romance où l'amour gèle, et soudain cœurs de flamme, étouffée brusquement. — O pitié que l'on a pour elles ! ô sentiment ! — Oui, cette pitié-là, c'est la grande coupable. L'opium de nos pardons ajoute à leur sommeil... Depuis combien de temps les femmes dorment-elles ? Maudit soit le premier qui leur fut pitoyable. Moi, j'ai laissé mon cœur s'enivrer des romances, où l'on fait de la femme un ange sans conscience, qu'il faut que l'homme adore pour sa seule beauté. Rien en échange, sinon leur infidélité, qu'on doit leur pardonner avec de pieuses larmes. Ce n'est pas de leur faute !... Ont-elles bien une âme ?... Et je suis devenu plus faible et plus lâche qu'elles, à l'école de la pitié, fleur du sommeil. O honte du guerrier qui jette ainsi ses armes. — Je sais de quels pavots Samson fut assoupi. Plus femme que la femme est l'homme qu'elle endort, par la pitié de sa faiblesse. Il était là... câlin dans le sommeil... Samson dormait encore, quand le fouet de la vie et du sang réveilla, juste le temps de se venger

de l'Homme, Dalila! N'est-ce pas qu'il faut rire, en écoutant cela? Jeanne ronfle dans son sang : la belle n'écoute pas. Eh bien, pouffez, Manon! Mais vous ne comprenez pas.

Les cheminées d'usine crachent des feux sanglants. C'est la nuit sanguinaire, humez cela se sent. Mars, pourpre au cœur du ciel, bat comme une blessure. Et mon cœur saigne aussi, tenez, je vous assure. — Ces ânes auront-ils bientôt fini de braire?... je voulais leur donner un rôle de confident. O mon Dieu! je demande aux ânes que voilà, ce qui retient un homme à ces petites-là? Les pauvres bêtes n'en savent rien. pas plus que moi, pas plus que vous, Seigneur, pas plus que les étoiles, et que cette lune pudique rougissant sous un voile. Allons, vous, ma belle Ombre, qui si bien vacillez, répondez : entre toutes, je vous crois docte et sage. Vous serez écoutée par tout le paysage. Les cochons de la fête eux-mêmes se tairont. Mars écoute bouche bée, et la lune, en clignant. Les ânes se sont tus. Dieu même est dans le vent. Et Paris au lointain, soucieux de ce mystère, doucement se rapproche de toutes ses lumières. Voici donc la question : Dites-nous ce qu'elles font sur la terre, ces filles qui n'auront pas d'enfants? Qu'est-ce que ça veut? qu'est-ce que ça sent? et que vivent-elles? Dans l'échelle des êtres où faut-il les placer? Entre l'herbe qui dort et se courbe au zéphyr et le félin qui rêve et se cambre au désir? Quel degré de conscience leur faut-il accorder, à ces âmes dormeuses que les nerfs seuls réveillent? Un mystérieux sursaut de leur être interdit va-t-il les replonger dans une vague de la vie? Justement, voici l'occasion. S'y jetteront-elles? — Mon

Ombre, vous vous faites vraiment tirer l'oreille, et vous restez plus coite que le Saint-Sacrement. Hé oui, c'est une énigme — indéchiffrablement! J'en donne, tout comme vous, ma langue au chat. — Pourtant...

glissez donc votre oreille sur ces cœurs de romance, écoutez-les dormir par curiosité, mon Ombre; et je suis sûr que vous y entendrez, ainsi que dans les cours de Paris en hiver, une petite voix chagrine, lointaine et grelottante, chanter *l'Etoile d'amour* ou *les Petits pavés.* Moi, j'y vais de ma larme devant cette misère, et c'est bien vrai, mon Dieu, que ça vous fait pitié! — La Romance les tient quitte de tout l'Amour. — Ce monde étant pour elles, et par fatalité, une « vallée de larmes et d'infidélités », elles ne rêvent pas de plus divin séjour qu'une étoile (pensez donc!) où s'aiment nuit et jour les amants, les maîtresses, baudruches envolées... Il me souvient qu'un soir, pour me rendre agréable, je promis à Manon de nous y transporter, par quelque nuit sans voiles, en ballon dirigeable, et Manon n'a point ri de ma grossièreté; mais l'innocente enfant doit m'en vouloir encore de n'avoir pas tenu ma promesse. Elle a tort! Car la petite étoile brille à son ciel de lit, non pas pour moi sans doute, mais à ses beaux yeux las, et je l'ai vue souvent s'y ravir en esprit, au moment où son corps refroidissait les draps. — Le sommeil de leur âme est-il visionnaire? Sont-ce des philosophes mystiques à leur manière?... Et fatalement leur âme s'ennuie-t-elle ici-bas?... Est-ce qu'elles aperçoivent, par delà cette vie, sur les flots de leurs jours, tout au fond de l'azur, un monde plus conforme à leur propre nature?... Ce qu'elles voient *là-haut?* Eh bien, je vous

l'ai dit. — Quand le sombre océan va se joindre à la nuit, au fond des mers profondes l'huître bâille d'ennui, sentant confusément bâiller, sur leur charnière, le soleil rouge et son image au ras des flots. Elle voudrait aller bâiller dans la lumière. Mais elle n'a point d'âme ! mais il y a trop d'eau ! Et comment, dites-moi, glisser au ras des flots ? ses coquilles ne sont point des ailes ni des nageoires ; et l'huître aspire en vain la lumière du soir. Mais lorsque Manon bâille près de moi dans son lit, oh ! lorsque Manon bâille tout au fond de sa vie, il y a belle lurette qu'elle s'est envolée, loin de cette vallée de larmes — l'oreiller — dans l'étoile d'amour où l'on aime toujours, sur un gazon de rêve où l'on dort ses amours.

Allons donc ! suis-je bête ? A quoi l'ivresse entraîne ? Jeanne... Manon... pardonnez-moi... petites amies... J'allais vous reprocher toute ma honte humaine, lorsque, déjà, mon cœur ne bat plus que pour lui ! Cessons, je vous dois trop vraiment, pour une nuit. Et vous pourriez me reprocher, de vos yeux morts, d'étaler en reproches les raisons du plus fort. — Montons sur cette borne d'où l'on voit tout Paris !... Présentons aux lumières un amoureux guéri !

IX

LES TZIGANES

(Nuit d'été à l'Exposition)

Sous ces bosquets mouillés d'un bleu rayon de

lune, vous me poursuivez donc et voulez m'affliger, souvenirs qui flottez par la fête nocturne? et que revenez-vous, poignants regrets légers?

Un chaud zéphyr m'apporte, en remuant les feuilles, un si triste et doux air, trop sensible à mon cœur, chagrin d'avoir perdu d'aussi faibles bonheurs que les frêles délices de la brise et des feuilles!

O mes Manons perdues, mes amantes d'un jour, dans l'ombre tiède et bleue, cet air, l'entendez-vous? car si je vous évoque, dans le soir de velours, c'est que mon cœur éprouve un déchirement si doux!

Car cet air est léger comme était votre amour. Infidèle et câlin, il me vient par bouffées, toujours plus caressant qu'il est plus étouffé, puis il cesse au moment qu'on l'entendrait toujours.

Je vois entre les feuilles le restaurant doré, où les violons s'inclinent sous un archet qui traîne, puis se relèvent, au cou des Tziganes chamarrés d'or, sur la manche bleue au ras des yeux d'ébène.

L'heure est triste pour moi qui m'accoude à cette urne, et j'écoute, et je rêve aux Manons disparues. Le rayon de la Tour Eiffel met dans la nue comme un long regard triste sur la fête nocturne.

X

L'ONDÉE

(Soir d'automne, sur le boulevard Sébastopol)

Un ruisseau, le long du trottoir, traîne les fils d'or de l'ondée. Ce soir le monde est plein d'espoir. Que les jupes sont décidées !

Le soleil s'ouvre en rose des vents, au-dessus du Pont Saint-Michel, et vient mourir obliquement sur le boulevard des demoiselles.

Il pleut, il mouille, c'est certain : la pluie descend dans un rayon. Et les cartons verts des trottins se pressent autour de « Pygmalion ».

Petite fée que le ciel dore, votre carton sera mouillé. Souffrez que votre bras m'honore, accueillez le délire ailé

de mon parapluie d'étudiant, où guigne le ciel vert sans voiles, par deux trous qui sont deux étoiles couleur d'espoir et de l'instant !

Un sort divin, pour le ciel vert, est d'incliner une pluie dorée, et pour mon pépin déchiré d'abriter votre carton vert.

Rien dans tes yeux qui me pardonne, ô petite Ève

aux joues d'api, d'avoir mis tes yeux qui m'étonnent à l'ombre de mon parapluie ?

Je trouve, en l'heure délicate, des raisons de me consoler. Adieu pour adieu, petite chatte. Et que ta jupe soit envolée !

Je me soumets, par ce soir d'or, au parfum des pierres mouillées, je sens que mon cœur s'abandonne à la douce pluie ensoleillée ;

un vent très pur, une fraîcheur, court sur les flaques mordorées : je me soumets de tout mon cœur à cette ivresse de l'automne.

Le parfum du trottoir mouillé, c'est la bonne odeur de Paris ; c'est une odeur de liberté qui monte des pierres et s'envole.

Voici le baume aux cœurs dépris. — On s'est aimé, on s'est quitté. Qui s'en souvient ! le fou ? la folle ? C'est la vraie odeur de Paris !

Et vous, ma belle pluie dorée, me souviens-je de ma maîtresse ? quand vous pendez aux marronniers, me souviens-je de sa tendresse ?

Un soir que j'étais désolé, sur ce boulevard où fuit le jour, un soir Manon m'a consolé, tout à la fin de notre amour.

Ce n'était pas un soir pareil... Il ne faut point se souvenir... Nous n'avions tous deux qu'une ombrelle... que je n'arrivais pas à tenir...

Je tremblais de toute ma peine. C'était la fin de notre amour. Était-ce un soir? était-ce un jour? C'était la pluie et le soleil.

On s'est aimé — on s'est quitté. Je me soumets, je m'abandonne à la douceur, à la senteur, à la magie du soir d'automne.

Un ruisseau, le long du trottoir, traîne les fils d'or de l'ondée. Soleil mourant et vent du soir. Que de fils d'or sont déchirés!

Tous les trottins sont sous les portes, claquant de leurs petites dents. Ah! que ne puis-je faire en sorte d'apaiser un cœur mécontent!

Hélas, toute espérance est morte. Le ciel est plein de trahison. Je me souviens de ma maîtresse! Je me souviens de la traîtresse!

Je me souviens de sa tendresse le jour où m'a quitté Manon... Je n'en ai pas souffert alors, comme en souvenir, par ce soir d'or.

XI

PROMENADE SOLITAIRE

(Du Point-du-Jour au Luxembourg)

Fortifications, votre herbe frissonne... Ton seul horizon, mon cœur, c'est l'automne.

Et toi, Point-du-Jour, que ta berge est nue! Marchons par les rues froides des faubourgs.

Je serai bien las au quartier latin. Javel, Montparnasse, que je suis éteint!

Qui m'a fait souffrir? Tes yeux bleus et froids. On t'appelait, Manon, *le petit verglas.*

Le seul horizon aux peines de la sorte, c'est le Luxembourg dans ses feuilles mortes.

Devant la « Taverne », Manon m'attendrait, et l'on entrerait pour la *mominette.*

Mais ça, c'est hier : Manon n'attend plus. Marchons par les rues. Marchons qar les rues.

Je bute aux pavés tant mon cœur est lourd! — Boue et charbon, noire beauté des faubourgs,

usines, usines sur un ciel gris perle, et la fruiterie pauvre isolée, et l'herbe

jaune des terrains vagues ; tessons et ferrailles; le *tram* et les fleurs électriques des rails,

et les sons d'un orgue, et l'odeur des frites, — tout dans les faubourgs, tout m'est nostalgique!

Je bute aux pavés tant mon cœur est lourd. Arriverai-je enfin pour la mort du jour?

Un lent soleil jaune, aux murs des couvents, attendrit la rue Notre-Dame-des-Champs.

Mais j'en ai tant vu, des fins de journée, attendrir les rues, mourir aux cheminées !

Crépuscule sombre, et mon cœur se serre au son des tambours sourds du Luxembourg.

On ferme la porte et je reste là. Nous nous regardons, ô pauvre soldat...

Je n'ai plus d'amour. Derrière la porte s'éteint le ciel vert sur la feuille morte.

Par delà les grilles, est-ce le Panthéon, ce dôme qui brille aux derniers rayons ?

C'est là-bas, derrière, que Manon logeait... Une rue herbeuse... un quartier désert...

L'été, contre un mur, devant sa maison, un gamin dans l'ombre sonnait du clairon.

Ce n'est pas de froid qu'on tremble de la sorte... Je n'ai plus d'amour et Manon est morte.

Je ne l'ai pas vue (d'autres ont osé), ma môme, dans son petit lit, assassinée.

Elle était allée la veille, dit-on, avec son voyou au torse bleu tendre,

voir le Point-du-Jour du haut des fortifs, sous un doux ciel vert, rose et sensitif.

Il l'avait emmenée la veille, dit-on, voir l'herbe — et lui, mâle, sonnait du clairon !

Des brins d'herbe pâle sont restés collés, fortifications, après mes souliers.

Adieu, mon Paris, et toi, Luxembourg. Je m'en vais... je vais... je bute aux pavés.

XII

APRÈS LA MORT DE LA PETITE

Moi, je l'ai su après — tu me l'avais caché — que ton père était mort sur l'échafaud, petit verglas ! J'aurais bien dû le comprendre à tes sourires.

J'aurais dû le deviner à tes petits yeux, tes petits yeux battus de sang, à ton bleu regard indéfinissable papillotant et plein de retenue.

Et moi qui avais toujours l'air de te dire : « Mademoiselle, voulez-vous partager ma statue ? » Ah ! j'aurais bien dû comprendre tes sourires, tes yeux bleus battus de sang et pleins de retenue.

Et je t'appelais comme ça, le petit verglas, — que

c'est bête, un poète! — O petite chair transie! Moi, je l'ai su après, que ton père était mort ainsi...

Pardonne-moi, petit verglas. — Volez, les anges!

XIII

DANS LE BROUILLARD

(Plaine de Colombes.)

Terre de brouillard et de suicide, ô toute la plaine de Colombes! Par cette rase plaine aride, t'ai-je assez promené, cœur sombre?

Dès l'heure âpre où l'Aurore touche, de son genou, la nuit couchée, puis de sa main rouge l'étouffe, au petit jour des maraîchers,

combien de fois, dans le brouillard, l'œil plein de flammes et de pleurs, j'ai battu la plaine au hasard, fantôme ivre de ma douleur!

Chaque aurore, en quittant ma chambre, j'avais si peur que les battements fous de mon cœur, dans l'autre chambre, n'éveillent le cœur de maman.

A pas de loup, comme un avare changeant de cachette son trésor, et qui s'inquiète, et va pressant sur sa poitrine un or qui tinte,

je descendais l'escalier noir vers le jour gris du corridor, mes poings étouffant les battements de mon cœur, et sa folle plainte.

Vite, je traversais le jardin. — Qui donc, mère, t'a réveillée, que vers ton fils, tes vieilles mains tremblent derrière la croisée?

Est-ce toi qui m'appelles? — « Si matin, où va-t-il, mon fils bien-aimé? » — Est-ce moi, vers la grille du jardin, qui m'enfuis sans me retourner?

Tes mains qui veulent me reprendre, ô mère, ton visage éploré derrière la vitre de ta chambre, empêchent-ils de s'égarer

ce fils en proie à des tourments? — J'ouvrais, je repoussais la grille, qui retentissait sur ton cœur avec un bruit de fer, maman!

Alors j'entrais dans le brouillard, alors j'allais traîner, pauvre ombre, dans les tas de feuilles épars, comme si je cherchais ma tombe.

Quel cri, quel sifflement, quelle plainte, que ce brouillard étouffera, quel cri, quel sifflement quelle plainte, ô ma folie, t'emportera?

N'est-ce pas, il t'en faudrait si peu... Et j'entrerais dans la mort calme. Un cri. Je fermerais les yeux, je ne sentirais plus mon âme.

Un cri de hasard qui décide, terre de brouillard et

de suicide, une plainte, dans ton aurore, qui m'emporte enfin vers la mort!

O banlieue, un coup de clairon qui me fasse tout oublier. J'irais à la mort en courant, comme un soldat dans la fumée,

cependant que, là-bas, maman tendrait les bras vers son enfant, et bercerait, sans le savoir, mon fantôme dans le brouillard...

Chèvres plaintives dans les enclos, vous lamentez votre tristesse? Ah! j'entends les trains en détresse! Le vent d'est siffle en vol de faulx!

Les feuilles tournoient dans la plaine. Je les entends, j'entends des voix! Mon cœur ne sait plus faire un choix, et chaque bruit est un appel.

Une feuille est venue sur ma main se poser comme une autre main. Et je la froisse à mon oreille. Je crois entendre toute la plaine,

ses routes, ses villas, ses treilles, ses champs arides, ses jardins, — sa nue, gémir à mon oreille. Une feuille est venue sur ma main.

Quel cri, quel sifflement, quelle plainte, dont ce brouillard est déchiré, quel cri, quel sifflement, quelle plainte, ô ma folie, va t'emporter?

Est-ce à ce bruit de roues rouillées (roues invisibles,

ah! tuez-moi!) que mon cœur souillé crèvera, entre le fer et le gravier?

Les coups de sifflets haletants des locomotives dans la plaine! et toutes les lanières du vent! et le bruit fou que mon cœur mène!

et voici que mes souvenirs grondent en mon sein comme un feu, *et j'entends, en mon haleine bleue, se consumer mon avenir...*

Mais d'où viens-tu, forme gentille, qui me frôles et disparais? Mon cœur n'est plus la proie des filles et mon cœur en est aux regrets.

Tiens, c'est Manon qui me fait signe?... Manon est morte, elle vient jouer... Nos mains unies, dans l'herbe humide, ont mis au jour cette faucille.

Est-ce toi, mère, qui l'arracheras, toute rouge, de mon cœur d'amant? — Ce sera le premier passant qui sur la route sifflera.

Mais non, je n'ai plus le courage : la vision a disparu. — « Reviens, Manon. Je serai sage... tu me conduiras... je ne sais plus. »

La voici! j'ai revu Manon : j'appelle. On a répondu : « Non ». J'entends un rire, puis un bruit clair, comme de petites clochettes de verre.

Voici le hasard qui décide, terre de brouillard et de suicide! — Adieu, maman. Je vais revoir l'Azur au-dessus des brouillards.

C'est à ce bruit de vie si frais que je veux entrer dans la mort, petite laitière, qui, dans l'aurore, fais tinter tes boîtes au lait.

XIV

LE JARDIN AU FANTÔME

Ma mère, ensevelis de tes mains tout le jeune homme charmant que tu me fis.

Appelle-les tout en pleurs les bons voisins des villas, ensevelis en pleurant, dans le terreau de ton jardin, — oui, devant eux et leurs matous, leurs petits chiens, — le décor joli, luisant, poli, affable, bleu-de-gaze, étoilé de lilas, que tu fis en tenture fort douce, ma foi, tomber du front sur les regards, puis sur le corps de ton fils bien-aimé!

Creuse la terre sous les feuilles. Mets à ta gauche les fleurs en tas pour les couronnes tout à l'heure. Et dis aux feuilles et dis aux fleurs de bien me garder leur parfum! Mets à ta droite les feuilles en tas pour la croix *sur moi* tout à l'heure. — A cette voisine, la fine curieuse : — « Mon fils, Coureur-de-Peines, courait vers l'horizon... Je ne l'ai plus compris... il fuyait mon amour... A travers champs, sur les pierres, ses pieds! Madame n'ont-ils pas fui mes mains pour les sentiers?... Je les avais sentis grandir, ses petits pieds, dans mes mains achaudies par mes lèvres, et

n'ai pu guère les réchauffer. Mais ses yeux et son front étaient si lourds de sang que ses épaules et *tout son cœur* tremblaient... comme ces roses rousses entre vos doigts, Madame! »

Et pleure, et devant eux, ensevelis, propret, tout le charmant fantôme que tu me fis, ma mère.

— Ton fils, maman, ton fils, ah! tu l'as bien trompé, lui qui jugeait la vie sur ta vie de bonté!... Chère ignorante femme, pauvre bonté légère. Ton fils, hélas! maman, pourquoi l'as-tu trompé?... Maintenant, c'est fait : je n'en veux plus à ta tendresse. Et puisque j'ai touché l'horizon d'or des champs, tes larmes, ô cher sang! va, elles ne seront point vaines... Douce, reprends ton somme, et je t'apparaîtrai, et tu revêtiras d'un voile de caresses ton fils, maman, ton fils que tu as bien trompé! — ton fils, Coureur-de-Rêves, et qui s'est bien damné!

Pauvre bonté légère... chère ignorante... oh! sûre du Ciel...

LA BOHÈME DU CŒUR

ET

LES ROMANCES D'UN SOU

A Charles van Lerberghe
et Albert Mockel.

LA BOHÈME DU CŒUR

ET

LES ROMANCES D'UN SOU

MEUDON

Les yeux bleus d'une Clémentine, et ses bras blancs levés au jour vers chaque branche d'aubépine, la matinée d'un jeune amour,

la balançoire et les tonnelles, dans les avoines quelqu'un qui siffle, nos morsures, tes petites gifles, et le glouglou du vin vermeil,

sur la nappe un rais de soleil, le bruit des fourchettes, la romance d'un Italien qui se balance et chante en regardant le ciel;

dans un bois où l'azur s'appuie,nos bons sommeils d'après-midi, sur mon cœur ta main qui repose, nos réveils parfois et nos poses,

le retour au son de nos pas, ta gorge oppressée, tes soupirs, et la nature qui s'étire et fleure bon comme tes bras,

le couchant sur le mur en ruines (ô les lierres du Bas-Meudon !), le chemin noir qui se termine, la Seine, les frites, les goujons,

le ciel vert où tremble une étoile, Saint-Cloud qui s'allume, nos regrets, la vision du sentier pâle qui reconduit à la forêt,

(il mène à la gare, le jour tombe) — la laiteuse odeur dans l'espace des vernis du Japon, les glaces d'un train qui passe, ton frisson ;

le printemps, notre amour, ta foi, mes serments, nos pleurs, tes romances, le crépuscule au fond des bois, et nos longs baisers en silence,

ah ! c'est bête qu'on se rappelle de ces choses qui ne sont pas, qui sont en rêve et sont cruelles, et puis que l'on oublie déjà !

PETITES ROMANCES

I

LE BOUQUET DE FLAMMES

Je sais bien, tu vendis mon âme au diable que l'on rencontra, pour un joli bouquet de flammes que sur ton cœur il épingla.

Et je sais que tu fis sur moi l'aimable essai d'un cœur glacé, l'essai de ton amour sans foi, quand ce bon démon fut passé.

Oui, je t'ai mis la flamme au cœur par l'entremise d'un bon diable. En ai-je profité? Malheur! De tes amants je suis la fable.

Savons-nous quel démon c'était?... C'était un jour plein d'alouettes. Si tu m'aimas, qui donc le sait? Un diable et sa petite fourchette.

II

LA MARGUERITE

Et tu vendis mon cœur, petite, à l'Amour enfin rencontré, pour rien, pour cette marguerite que tes doigts mêmes ont déchirée.

Je t'aimais un peu, m'aimais-tu? Turlututu, chapeau pointu. Le vent emporte les pétales : l'un vole au mont, l'autre aux étoiles.

Et le dernier dans la rosée de son talus vient retomber. Un peu, beaucoup, passionnément! Vraiment, ma chère, et vos amants?

On effeuille la marguerite contre une haie de clématite. Et le malheur vient doucement avec l'arome du printemps.

III

LE GRAND FILET

Aussi bien, l'amour est un songe : c'est la petite fumée bleue courant sous le ciel orageux. crispé d'éclairs, de nos vies sombres.

Tous les pétales sont menteurs, de la marguerite effeuillée. Est-ce par le feu de mon cœur que ma poitrine est incendiée ?

Je ne crois pas ; mais on peut boire, et vendre son âme au fantôme du vaporeux démon, l'Espoir, son cœur au spectre que l'on nomme :

l'Amour aux chaînes, l'Amour aux ailes! — L'Amour est mort dans le filet de ses promesses éternelles, qu'ont mal jeté ses bras de lait.

Retenu au sol par ses chaînes, soulevé dans l'air par ses ailes, il ouvrit mal ses petits bras, et son grand filet l'étouffa.

LE FIACRE

Tout nous dire, ne rien dire, quand ce fiacre nous entraine, c'est la même chose, ou rire? C'est l'amour qui nous promène.

Pour moi l'amour est un mal, et pour vous un passe-temps. Nous fatiguerons le cheval à nous leurrer si longtemps.

Va doucement, va, bon cocher, par des rues, devant des maisons. Pour un si médiocre péché, ton dos sera notre horizon.

Amertume des baisers morts ! Est-ce vrai ? l'on s'est embrassé ? Un cahot aida notre effort. Et la roue ne s'est pas cassée ?

Quoi ! nous nous sommes enlacés ? A-t-on baissé les stores verts ? Oui, cela s'est passé, passée, souvenez-vous-en, la barrière.

Un vieux marc rétablit nos cœurs sous une guinguette, à Montreuil. Le cheval fumait dans sa sueur, contre la haie de chèvrefeuille.

Et nous ne sûmes que savoir, nous étouffions contre les stores, quand nous reprîmes, vers le soir, la route des petits efforts.

LE SOURIRE PERDU ET RETROUVÉ

Je n'aime plus ton sourire : je t'ai vu pleurer. C'était perdre ton empire, pour le retrouver.

Tes pleurs ont plu à mon âme, et pourtant je sais que nos infidélités te les font répandre.

Je suis un homme, à vrai dire ; une femme, tu l'es

vraiment. Je préfère à ton sourire, tes larmes dans nos serments.

Larmes jalouses, ma bien-aimée ! N'es-tu pas heureuse?... Mon orgueil est consolé par tes larmes orgueilleuses.

Mais je n'aime plus ton empire, et c'est trop pleurer ! As-tu perdu ton sourire ? Je l'ai retrouvé.

★

MON pORTRAIT

Mes yeux, comme deux diamants noirs, brillent sous mon chapeau Rembrandt : ma redingote est noire ; noirs, mes souliers vernis reluisants.

Cheveux noirs serrant les joues pâles. Un long nez tombant de Valois. Et fleurant la malignité, j'ai la raideur de la fierté.

Sourire faux, regard sincère (Nature aussi, tu l'as permis !), et j'ai l'air de mâcher du buis quand je cause avec le faux-frère.

Devant Saint-Germain l'Auxerrois, mon ombre aux marches de l'église, je fixe le Louvre parfois, que le couchant mélancolise...

J'eusse aimé beaucoup être roi : quelque Louis XIII fatal. — Bien malin qui déniche en moi le poète sentimental.

Dieu, cependant. m'a fait un cœur, à moi comme à tous autres, hélas ! Il s'est amusé, le Seigneur. à mettre du feu dans la glace.

Je ferai vibrer toutes les lyres. L'âme humaine est ma religion. L'or se mêle, en mes réflexions, au sang, aux roses et à Shakespeare.

★

LES « LIEDS A MARCELLE »

Ecrit en Bretagne.

LE MIRAGE

Tout ce jour l'océan fut peuplé de mirages, ou bien l'ont-ils rêvé, mes regards trop distraits ? et vraiment, les pêcheurs ont-ils vu les sillages entraîner lentement l'image de vos traits ?

Moi, je l'ai vue partout comme une fleur des vagues : au bord des rocs perlés de mousse et couverts d'algues, et sur le raz d'argent que sa vitesse allume, où les marsouins bleus plongent, par troupe, sous l'écume.

Je l'ai vue dans l'embrun léger qui m'est venu, lorsqu'une vague s'est dressée, inattendue, contre le roc, d'où je suivais tous ces mirages, et mes lèvres ont cru toucher votre visage.

Oh! c'était bien sensible, et je vous ai cherchée. Mais vous étiez partout sur la mer, et non là, et j'appelais : « Marcelle ! », enfin je me penchai sur l'abîme, et, fermant les yeux, je dis tout bas :

« Puisque mes yeux fermés sont toujours brûlés d'Elle, quand mes yeux s'ouvriront, je l'aurai près de moi : ainsi, lorsque j'ai trop regardé le soleil, je crois sentir son globe enflammé sous mes doigts. »

Près d'une grotte ouvrant aux mouettes son émeraude, vous attendiez mes yeux... J'ai poussé un grand cri ! Vous étiez pâle et triste et vous m'avez souri. Et les mouettes tournaient sur votre doux fantôme.

Puis courant vers la baie et ses micas unis, je vis derrière vous flotter vos cheveux bruns, et mes pas, sur le sable, ont en vain poursuivi leur ombre qui fuyait dans l'ombre de mes mains.

Ici partout présente, hélas ! et bien absente, que je vous ai cherchée, ce jour-là ! Mais, peut-être, dans l'amie adorée je cherchais une amante ? Vous êtes le mirage, et je suis le poète.

LE PRINTEMPS DANS LA CHAMBRE

La vision argentée me reste au fond des yeux d'une heure qui fut si tendre à nos muets aveux, par ce doux jour complice, avant le soir mortel où je pensai vous dire un adieu éternel.

Les rideaux, sur les vitres, ouvraient leurs bandeaux blonds à la lumière printanière, et les derniers nuages d'Avril se poursuivant frôlaient d'une ombre passagère les meubles, les tapis et le parquet luisant.

Votre salon brillait tendrement. Le soleil nuançait jusqu'au blanc le velours bleu des chaises. Un éclat de jour vif, au coin de la cheminée, éveillait une étoile dans la glace immobile.

Nous étions là tous deux assis à contre-jour, tous deux le cœur ému de l'intime féerie, et parfois votre épaule et votre profil grave, ainsi penchés, baignaient dans la clarté divine.

Le parquet, l'or d'un cadre au mur, le glacis noir du piano où se mirent les doubles chandeliers, les cuivres d'un album et le cristal d'un vase, et cette bague sombre à votre doigt fermé, se peuplaient de feux blancs : sur la table, un miroir animait un rayon de molécules d'argent.

Devant nous se cherchaient d'inquiètes étincelles. Et nous restions pensifs et nous taisions encore. La glace aimait le verre et le cuivre aimait l'or, et leurs rayons mêlés jetaient sur nous, Marcelle, un amoureux filet argenté et tremblant.

O que votre profil est doux sur le jour blanc! ô que votre visage est beau dans la lumière!... Tout à la vision de son flottant trésor, vos chers yeux éblouis trouvaient sans doute en elle la force de ne point me regarder encore; et vos yeux se voilaient d'une pau-

pière sage quand les rideaux s'ouvraient à l'ombre d'un nuage.

Nous restâmes longtemps, vous baignée de lumière, et moi vous regardant... Nous restâmes longtemps...

Une voix par la chambre, ou la vôtre ou la mienne, voulut parler, ne dit que le seul mot : hélas! Une voix en écho mourut dans un sanglot. Vos mains, sur votre robe, se croisèrent commes lasses.

Alors s'éveilla-t-il, tout au fond de votre être, ainsi qu'une étincelle dans un noir diamant, le doux feu de l'amour et des premiers serments? Je pensais : « La clarté du printemps la pénètre... » Vous n'étiez plus la même, et moi j'étais tremblant.

Quand je vous vis sourire enfin, les yeux vers moi, à mon tour je fermai les yeux, pensant mourir, et quand je les rouvris, le bleu velours des meubles était presque argenté sous l'ardeur du printemps.

Toute la chambre était inondée de lumière. Je soulevai vos mains, nos doigts dans les rayons. Et je souris alors vers celle qui souriait, entre ses bras levés par mes bras triomphants!

Je vous avais saisi les mains, et nous avions vu dans nos cœurs. Mais lorsqu'il me fallut parler, mes lèvres tremblaient trop fort.

Le même rayon, comme un glaive, traversait nos

deux poitrines. « Ah! pensais-je, certains secrets découverts coûtent la vie! »

Une lueur d'argent filtrait de vos yeux à demi fermés, puis vous sentîtes sur vos mains battre le sang de mes paupières.

Car je savais que, dans nos cœurs, ce rayon argenté et froid, ce rayon de l'amour impossible était le regard de la Mort.

SOIR ORAGEUX

Crépuscule noir. Blancheur des nuages. Le ciel luit ce soir comme un coquillage.

Faiblement se traîne sur la mer sans lueur, la trop lourde haleine de la terre en fleur.

Je suis triste et vague : dans l'horizon sourd le dos d'une vague berce un peu de jour.

Traînant sur le gouffre la peine de mon cœur, qu'il est lourd, le souffle de la terre en fleur!

Une fraîcheur monte. On attend l'éclair. L'odeur des lilas tourne sur la mer.

Avec le vent frais, quel espoir te quitte, — quel espoir te vient, cœur aérien ?

Il pleut, ah! c'est bon! et l'averse abonde sur mes mains ouvertes, maîtresses du monde.

Sur terre et sur mer, je le sens qui bat, le cœur libre et fort qui palpite en moi!

C'est un doux bien-être de sentir son cœur battre au cœur du ciel, des flots et des fleurs.

Quand l'averse abonde sur mes mains fiévreuses, le centre du monde, c'est mon cœur qui bat!

Ah! c'est mon amour, le centre du monde, quand l'ivresse inonde ma vie amoureuse...

Elle, ma conquête, moi, son bien-aimé! Le vent de victoire des pluies embaumées!

DEVANT LA MER

Lettre à la bien-aimée.

Quand toutes les fleurs saisissent les champs et que la mer se fleurit de voiles, et que tant d'oiseaux se disputent l'azur par les belles courbes de leur vol — ils tournent le cou, de plaisir, au soleil, — moi, dans la douceur de l'heure amoureuse, j'écris en soupirant, je suis triste au printemps, pour mon amour que je n'aurai pas, pour une chose folle, ô Marcelle!

La grande mer, pure comme un bleuet, palpite de toutes ses vagues sous la brise aussi bleue, palpite comme un bleuet qui s'ouvre au vent d'avril... Mais je vous trouve plus belle dans mon souvenir que les bleuets ou les mers, ô Marcelle!

O chère âme, à présent que je suis loin de vous, si je ne chantais un peu pour vous parler, ah! douce amie qui étreignez mon cœur, si je ne vous évoquais dans le secret d'un rêve, si je n'osais vous louer dans mes chants secrets, je serais mort, je mourrais, ô Marcelle!

Nous devions faire chacun la moitié de la route. Hélas! qui peut changer le destin? Vous partiez de si loin, je venais de si loin, — l'un vers l'autre allant chaque jour. L'un et l'autre nous venions d'un tendre amour perdu, et nous sommes-nous bien rencontrés, ô Marcelle?

L'amitié ne serait pour vous qu'une injure, et pour moi qu'un blasphème, et rien autre, ô Marcelle!... Je ne vis que par amour de votre amour... Mais, dites-moi, avant que votre image ne s'efface, là, sur la mer où mon rêve est bercé, ce qu'un homme peut donner pour une femme aussi belle? ô Marcelle, dites-le moi!

Et lorsque tant d'azur baise les champs en fleurs, et que la mer se fleurit de tant de voiles, lorsque la brise, d'un même mouvement, couche l'herbe et les mâts, troublant ainsi mon rêve, — moi, dans l'inquiétude de cette heure amoureuse, j'écris en soupirant, je suis triste et je pleure, pour un amour que je n'aurai pas, pour cette chose folle, Marcelle!

Ah! je sais bien, quand vous m'avez quitté, vous m'avez dit adieu gentiment de la tête, et votre épaule, en fuyant, je le sais, avait une courbe plus douce que le vol d'un oiseau!

LE PUR AMOUR SE CACHE

Le pur Amour se cache. Est-il mort? Sa voix tendre chante parfois encore, au fond d'un bois, la nuit. Inentendue des hommes, elle est triste, elle semble le sanglot sous les feuilles d'une source affaiblie.

Le pur Amour est là : qui viendrait le chercher? Sa voix ne chante plus que pour les fleurs cachées, pour les feuilles tremblant comme des cœurs dans l'ombre, et de rares étoiles que traîne un ruisseau sombre.

Qui viendrait vous entendre, ô voix désespérée, si tendrement plaintive, hélas! en votre exil? Une langueur s'ajoute au rythme des feuillées, au bruit de l'eau courante, et c'est tout, semble-t-il?

Non, dans cette ombre où glisse un clair de nuit léger, au son de cette voix douloureuse et divine, le lierre embrasse mieux l'arbre qu'il a penché, et les violettes sentent leurs âmes plus voisines,

le ruisseau même anime et ravit dans son cours un peu du ciel d'étoiles, secrètement miré. — Quand je n'entendrai plus la voix de notre amour, ô Marcelle, dans ce bois triste et doux j'entrerai.

FIN DES « LIEDS A MARCELLE ».

★

LE CASINO

Ah! laissons les tresses qui volent! ah! laissons les cheveux flotter! Sol, la, si, do, ré, mi, fa, sol. Un piano pour pianoter.

Approchez-le de la fenêtre. Que l'on danse sur la pelouse. On s'aime, on s'aimera peut-être. L'herbe est tendre et la lune est douce.

Les grands arbres sur la falaise et la mer au bord des galets ont des murmures qui se plaisent. On cause bas et l'on se plaît.

Ça durera le temps d'une ronde. L'anglaise Kate m'a dit : « Nô! », et je souffle à Jeanne : « Oui, ma blonde... » Dansons autour du casino.

Jenny est rouge comme une pomme. Que Robert est joli garçon! Marguerite court après Tom. Paul a pris le cou de Suzon.

Et le soir est tombé si vite que le pasteur a son ombrelle. Un bombyx frôle et bat les vitres, ouvertes à la ritournelle.

Ah! ce n'est plus le temps des rondes. Valsons autour du casino! On valserait autour du monde avec ce Tagliafico.

Voyez comme la lune éclaire tout l'air penché de Gabrielle, qui veut se jeter à la mer, si Robert ne valse avec elle.

On vient de gifler Marguerite, pour n'avoir pas su l'empêcher de faire à Tom une visite dans la guérite du douanier.

Les tresses volent vers le ciel, sur les bérets rouges, blancs, noirs, et les tailles des demoiselles ondulent dans la brume du soir.

LA VIOLONISTE

A Claire Claudel.

Elle joue en tzigane, avec une câlinerie d'oreille sur le violon, comme si elle écoutait un cœur.

Avant d'être entendus, n'est-ce pas que des sons aussi doux et câlins suivent le contour de son profil?

Une brise est l'archet qui faiblement sursaute, s'enfièvre sur les cordes, ou s'y appuie et coule et tremble.

Elle joue en tzigane et câline de sa joue, de son oreille où luit une perle et de sa tempe, le bois sonore.

Les cordes soupirent, vibrent, et dans le son qui meurt, elles se tendent, se détendent, puis brusquement se tendent à crier.

L'archet tire une plainte sombre.

Et, doucement, les notes roulent sur le violon, comme des larmes sur un visage penché dans l'ombre.

*

Son corps ondule. Et n'est-ce pas que c'est doux? Ses yeux gris, ses yeux noirs ou gris, ses yeux battent, et son corps ondule.

Oh! l'archet qu'il est loin!... il pose sur la première corde. Il s'avance, en cadence, comme une barque sur la mer.

Je crois bien que deux feux entre la nuit des cils, deux feux intermittents veillent sur ce départ.

Car les yeux noirs ou gris, les yeux méchants et doux, ont des feux argentés et sur les cordes luit la tempête!

L'archet s'élance, il crie, écrase un flot de sons. J'ai cru voir son sillage...

Il est à l'horizon, puis revient, se balance, et les yeux noirs ou gris se closent : — l'archet naufrage.

*

On ne sait quelle peine ont ces yeux-là, ni cette jeune main aventureuse, s'il n'y a pas un peu de folie dans tout cela, ou quel chagrin caché?

Révélateur des peines, ô violon, tais-toi! — Non, riez, cordes!

Et voici que vous riez, que vous riez, voici que vous riez d'un rire si philosophe, sous l'archet qui chahute presque, dans cette interminable volée de croches!

LA CHANSON DE L'ÉTHER

Le petit tombeau des parfums qu'est ton joli nez rose et fin, lorsqu'il s'entr'ouvre aux plus subtils, sent pleurer sur lui les fleurs bleues, pleines de rosée, de tes yeux, parmi l'herbe d'or de tes cils; et tes narines sont un oiseau qui bat des ailes sur le tombeau, et qui ne veut plus s'envoler tant les parfums l'ont consolé.

Le joli tombeau de famille! Ci-gisent le lys et la rose en leur odeur, ici repose la clématite des charmilles, en sa senteur divinisée par les amants et les poètes, ici repose la pâquerette en son fleur d'herbe et de rosée, et dans son âme la violette. Paix éternelle aux apaisés.

De profundis! Ainsi soit-il! On sonne pour l'éther subtil. Voici la troupe des fossoyeurs. Ce sont tes doigts, légers porteurs, haussant le volatil éther dans son gentil cercueil de verre. Ce n'est pas lourd, les morts vont vite : lorsqu'ils sont si légers, en outre, les fossoyeurs courent sur la route.

L'ange invisible de la Mort plane, crois-le, sur tout ceci. On devine un pli de sa robe à cette ride que voici. L'ange invisible de la Mort, sur ton front jeune, se dérobe dans un nuage de cheveux d'or, car c'est un peu le ciel ici. Pourtant, ses ailes, je les devine au froncement de tes sourcils.

Paix éternelle aux apaisés ! Plus bas, tes quenottes glacées me révèlent, par leur clarté, le cimetière de nos baisers. Ainsi soit-il. Souvenons-nous. Et prions pour ces beaux époux, les baisers échangés qui tombent ! Que ton sourire vienne alors, comme la lune sur les tombes des baisers et des parfums morts.

PETITES ROMANCES

I

ENTRE DEMOISELLES

Vraiment, la vie est-elle une chose qu'il faille tant considérer ? Ma robe est noire, la tienne rose. Nos chevelures sont dorées.

Mon Raoul est mort à la guerre. Ton Paul mourra demain, ris donc ! La constance est toute une affaire. Sa lettre est dans mon guéridon,

sa dernière, à mon chéri !... quatre jours avant d'ex-

pirer !... Il voulait m'aimer pour la vie, et vivre à m'en désespérer.

Un jour, je lui causai d'un *flirt*, — ah ! du nôtre, par politesse. Il m'offrit une petite fleur, pour mettre en mon livre de messe.

II

ENTRE DEMOISELLES

Aimons-les peu, aimons-les bien. Je veux dire : aimons-les en rêve. C'est déjà trop qu'il soit un lien entre leurs baisers et nos lèvres.

Brisons-le, ne le souffrons plus. C'est leur âme qu'il faut saisir de toute notre âme, et, vois-tu comme c'est impossible, il faut rire

et feindre aussi qu'on les adore. A ce choc-là, leur cœur s'entr'ouvre. On regarde au fond, et l'on sort doucement tout ce qui s'y trouve,

de sorte que nos belles ruses ne puissent plus les faire souffrir, et que d'eux-mêmes ils nous refusent, un jour, ce qu'on pourrait offrir.

III

LA SEULE ROMANCE

Amuse un cœur, déchire un cœur. Moi, je regarde

ton sourire. Et que m'importe la douleur de tes amants ? ils sont là pour souffrir.

Ils ont pris toute la souffrance et ne m'ont laissé que le bien. Qu'ils adorent, sans espérance, un cœur si jeune et si léger que rien !

Pour moi, l'amour que je te porte, ce n'est qu'un petit courant d'air, entre le mur tiède et la porte de ton cœur jeune à mon cœur entr'ouvert.

MADRIGAL

Le plaisir vaniteux que j'ai de vous aimer suffira-t-il toujours à vous cacher ma haine, ô ma tendre beauté ? Je vous hais, je vous aime, et vous êtes princièrement belle en société.

N'en doutez pas : je feins, non sans malignité, de ne vous aimer plus, bien que je vous adore. Si je parle de haine, c'est de l'amour encore, et vous êtes princièrement belle en société.

J'apportais à l'amour un tel nom de poète qu'il fit plaisir à votre orgueil de grande bête, et vous n'apportiez rien sinon votre beauté. Mais vous êtes princièrement belle en société.

Vous êtes belle, et même fort glacialement belle. Princièrement aussi ! Par quoi vous me flattez. Yeux noirs, profil d'argent, nez droit, cheveux cendrés, à votre cou de neige un mouvement rebelle,

et ce front qui menace et votre moue hautaine, en société, ma chère, comme en intimité. — Le plaisir vaniteux que j'ai de vous aimer, suffira-t-il toujours à vous cacher ma haine?

LE LAURIER

Dans l'odeur des feuillages on prenait la Bastille : mettez à la femme un laurier sous le nez.

A défaut de laurier, de la poudre et des balles, et faites-lui sauter la tête, à la garce!

Pas de demi-mesures : la mort ou le laurier. Que le revolver fume à votre main glaciale

ou que le laurier tremble vers sa moue impériale. Il faut anéantir le monstre, ou le flatter.

L'AMOUR JURÉ

Il est de longs amours profonds comme la haine, et durables et sourds plus que la haine encore, de ces amours jurés qui font craindre à la mort de courber son fantôme en passant sous leurs chaînes.

Par vous j'ai tout vécu ; vous m'avez trop aimé. L'azur et le soleil dont les rêveurs sont ivres, mieux que la froide mort ne sauraient me charmer. L'amour aide à mourir, hélas ! comme il fait vivre.

Si la mort est un lien qui s'ajoute à nos chaînes, ou bien le coup de hache, sur leurs anneaux qui sautent, que la mort à jamais les délivre ou les mêle, nos deux cœurs trop aimants, prisonniers l'un de l'autre !

Ah ! qu'elle soit l'amie qui rend la liberté, ou l'éternel bourreau qui nous lie pour toujours ; mais il ne faut plus vivre ainsi. ma bien-aimée, dans le regret caché d'un trop parfait amour.

Car il n'est plus de joie, d'espoir, ni de désir pour nous, plus de délire pour nous, plus de merveille de vivre... plus de printemps, d'azur ni de soleil, s'il n'est un jeune amour à qui nos cœurs aspirent !

LE VŒU MÉLANCOLIQUE

Je voudrais être Pan, et Pan trompé des Nymphes, pour écarter les chênes entre mes bras aigris, quand je verrais glisser près de moi, sous sa guimpe de froid lierre, l'insaisissable Amaryllis

ou la perfide Eglé rapportant des compagnes, dans l'obscure forêt où son beau corps reluit, les faucilles volées aux mains des paysannes, pour m'en percer le cœur au hasard dans la nuit !

— Chloé nue, que j'adore, s'échappe d'un ruisseau. Elle grimpe à mon chêne et vaporeuse et vive. Le long de mon échine elle s'éperle en eau, puis crispe un pied glacé contre mon mufle avide.

Je la mordrai ! Non pas. Ses ongles aiguisés par les rocs de la source ont tuméfié ma langue. — Je voudrais être un Pan très vieux, très déclassé, et dont l'haleine même serait fuie à la ronde,

un Pan baveux, un Pan se mouchant dans ses poils, se torchant par malice avec sa toison blanche, pour mieux vous éloigner, Nymphes aux yeux d'étoiles, et boire éperdûment la sève consolante !

FIN DE L'AMOUR

Vois-tu la vie, ça se *bostonne*, lorsqu'on ne peut plus la valser : il faut la danser en personne un peu pressée, ma chère, un peu pressée.

Le bel amour que tu me donnes, ta jolie passion harassée, n'en parle plus donc à personne, j'en suis lassé, ma chère, j'en suis lassé.

Chaque baiser est un fardeau sur ma lèvre à demi glacée ; et la courbure de mon dos vient de passer, ma chère, vient de passer,

avec mes yeux vagues, avec mes reins frileux, mon pas cassé, je sautille, je suis pressé de boire sec, mon cœur, de boire sec.

Ta jolie passion harassée — ton haleine a le goût du cuivre — m'a continué le mal de vivre comme au lycée, ma chère, comme au lycée.

Je te reviendrai sans doute ivre ou pire encore, et mort peut-être, ou vivant comme du salpêtre sur nos plaies vives, ma chère, sur nos plaies vives.

Mais non, je sens la mort qui fleure. Je la respire : elle est camphrée. Un goût d'abîme ! — Une senteur de printemps frais ? ma chère, de printemps frais ?

LA HAINE A L'ABIME

Pointe du Raz, 1901

Je vous tiens, dans mes bras, renversée sur l'abime. Un courant d'air qui monte me renvoie vos atours. On vous croirait couverte, au grand vent maritime, du baiser innombrable des lèvres de l'amour.

Il n'en est rien pourtant. L'odeur des rochers grise. Éblouie et pâmée, sentez-vous qui vous berce ? La haine de vos yeux, très lentement, s'épuise à fixer devant moi la mer à la renverse.

Relevez-vous. Sondez mes yeux. Voyez leur nuit. Ils cherchent la distance où perdre mes regards. Lassitude ? habitude ? moi je sens tout l'ennui que mon amour jaloux a mis dans vos yeux noirs.

Tandis que le vent souffle et que mes mains sursautent, comme je porte haut mes regards loin des cimes ! L'écumeux océan éparpille les vôtres. Notre haine est diffuse au loin sur les abîmes.

Un indulgent retour de nos amours anciennes nous fit-il rechercher la mer, qui prend les yeux, et ne s'était-on pas présumés courageux au point de se pouvoir regarder avec haine ?

Ah ! si ton bras m'enlace, alors je vais au crime ! Entre mes jambes, le vent bouscule ta chaude robe, et ton châle est sur moi comme une ombre et s'anime sur mon dernier regard de haine, qu'il dérobe.

Je te lâche... Il est doux de se sentir vivant, de sentir l'air friser vos cheveux sous l'oreille, en écoutant mourir un tel cri dans le vent et rouler tous ces rocs détachés sur sa haine.

LA DERNIÈRE ROMANCE

L'amour est un songe où la mort se lève. Ah ! si vous m'aimiez, j'irais vivre encore. Me répondrez-vous ? la vie est si brève. — « Pensez bien à moi quand vous serez mort. »

Je rêve à présent que l'amour se lève. Ah ! j'en veux saisir la réalité ! Je me dresse et tombe. Et la mort se lève. — « Donnez-un bonjour à l'éternité. »

La mort est un songe où l'amour se couche. Ah ! si vous m'aimiez, j'irais vivre encore. Mais qu'un tendre aveu coûte à votre bouche ! — « Je vous aimerai quand vous dormirez. »

Ma paupière enfin se ferme au soleil. La vie est un

songe où la mort se lève. J'ai rêvé la terre, j'ai rêvé le ciel, l'éternel amour et la vie si brève.

★

LA GRANDE IVRESSE

Par les nuits d'été bleues où chantent les cigales, Dieu verse sur la France une coupe d'étoiles. Le vent porte à ma lèvre un goût du ciel d'été ! Je veux boire à l'espace fraîchement argenté.

L'air du soir est pour moi le bord de la coupe froide où, les yeux mi-fermés et la bouche goulue, je bois comme le jus pressé d'une grenade, la fraîcheur étoilée qui se répand des nues.

Couché sur un gazon dont l'herbe est encor chaude de s'être prélassée sous l'haleine du jour, oh ! que je viderais, ce soir, avec amour, la coupe immense et bleue où le firmament rôde !

Suis-je Bacchus ou Pan ? je m'enivre d'espace, et j'apaise ma fièvre à la fraicheur des nuits. La bouche ouverte au ciel où grelottent les astres, que le ciel coule en moi ! que je me fonde en lui !

Enivrés par l'espace et les cieux étoilés, Byron et Lamartine, Hugo, Shelley sont morts. L'espace est toujours là ; il coule illimité ; à peine ivre il m'emporte, et j'avais soif encore !

FIN DU PREMIER TOME

NOTE

SUR LA FORME DES « BALLADES FRANÇAISES »

ET

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

NOTE

SUR LA FORME DES « BALLADES FRANÇAISES »

Exactement, j'ai cherché un style pouvant passer, au gré de l'émotion, de la prose au vers et du vers à la prose : la prose rythmée fournit la transition.

Le vers suit *le plus souvent* les élisions naturelles du langage. Il se présente comme prose, toute gêne d'élision disparaissant sous cette forme.

C'est le ton du poème qui commande les élisions plus ou moins nombreuses ; et parfois, au cours de toute une Ballade, je n'élide pas et devient — suivant le ton — le plus « régulier » des poètes.

Alors, la première strophe est la *clef musicale* du poème, et dès la première strophe le lecteur doit pouvoir suivre le rythme, « doit être averti ».

Dans les Chansons où les élisions sont très nombreuses, et moins légitimes, je me permets l'apostrophe.

La prose, la prose rythmée, le vers (régulier ou libre) ne sont plus qu'un seul instrument, gradué.

Pas de « beaux vers » ! Tout est dans la musique de la strophe.

J'ai souvent employé le vers alexandrin comme élément lyrique (cela va sans dire), mais aussi comme élément narratif : « alexandrin familier », dit justement M. Pierre Louÿs.

D'ailleurs j'emploie tous les mètres et les rythmes que, de Villon à Verlaine, m'offre ma nation. Orgueil ? Point. Modestie, hommage, nécessité.

Mais ainsi, qu'on le veuille ou non, tout se retrouve dans le même creuset. Jusques à la prose dont les rythmes sont infinis.

En un mot, j'ai tenté de marquer la supériorité du rythme sur l'artifice de la prosodie.

J'ignore si j'ai réussi. Qu'importe !

Je sacrifie mes livres à cette étude.

Oui, qu'importe après tout si la forme, très simple, très complexe, que voilà trente ans, j'ai cru devoir adopter, jugeant qu'elle convenait à mon tempérament de poète, forme à laquelle je suis toujours resté fidèle, n'est bonne, ou mauvaise, que pour moi ?

Chaque poète use d'un instrument personnel ?

Le mien étant impersonnel, je me sauve — libre !

Le poète est libre, a dit Victor Hugo.

P. F.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

DATES DE LA PREMIÈRE ÉDITION DES SÉRIES DE POÈMES OU DES LIVRES CONTENUS DANS CE VOLUME

CHANSONS. — 1895.

PREMIÈRES BALLADES. — 1896.

UN LIVRE D'AMOUR. — 1896.

[Edités sous forme de plaquettes, avec ce titre : *Ballades*, et réédités en 1897, par le *Mercure de France*, en un volume ayant pour titre : *Ballades Françaises* (Première série) et contenant d'autres poèmes.]

MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER (*Ballades Françaises*, deuxième série). — 1898 (*Mercure de France*).

PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS (*Ballades Françaises*, sixième série). — 1902 (*Mercure de France*).

LA BOHÈME DU-CŒUR ET LES ROMANCES D'UN SOU. — 1902.

[Ce dernier groupe de Ballades faisait suite à *Paris Sentimental.*]

TABLE

DU PREMIER TOME

CHANSONS

RONDES ET PASTOURELLES, AUBADES ET ROMANCES, GUILLONÉES, BERCEUSES ET BRUNETTES CHANSONS DE FÊTES ET DE MÉTIERS, LIEDS, ET SALTARELLES, COMPLAINTES D'AMOUR.

PREMIÈRES BALLADES

HYMNES HÉROIQUES. — L'AUBE ET LE SOIR. — LA MORT. — LA ROUTE ET LE CIRQUE. — BALLADES GOTHIQUES. — ÉLÉGIES.

UN LIVRE D'AMOUR

MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER

I. — Ballades de la montagne, des glaciers et des sources.

II. — Ballades de la forêt, des bois et des ruisseaux.

III. — Ballades de la plaine, des prairies et des fleuves.

IV. — Ballades de la mer, des golfes et des rivages.

PARIS SENTIMENTAL

OU

LE ROMAN DE NOS VINGT ANS

LA BOHÈME DU CŒUR

ET

LES ROMANCES D'UN SOU

*

LES LIEDS A MARCELLE

IMPRIMERIE DE LAGNY — EMMANUEL GREVIN ET FILS — 6-[redacted]